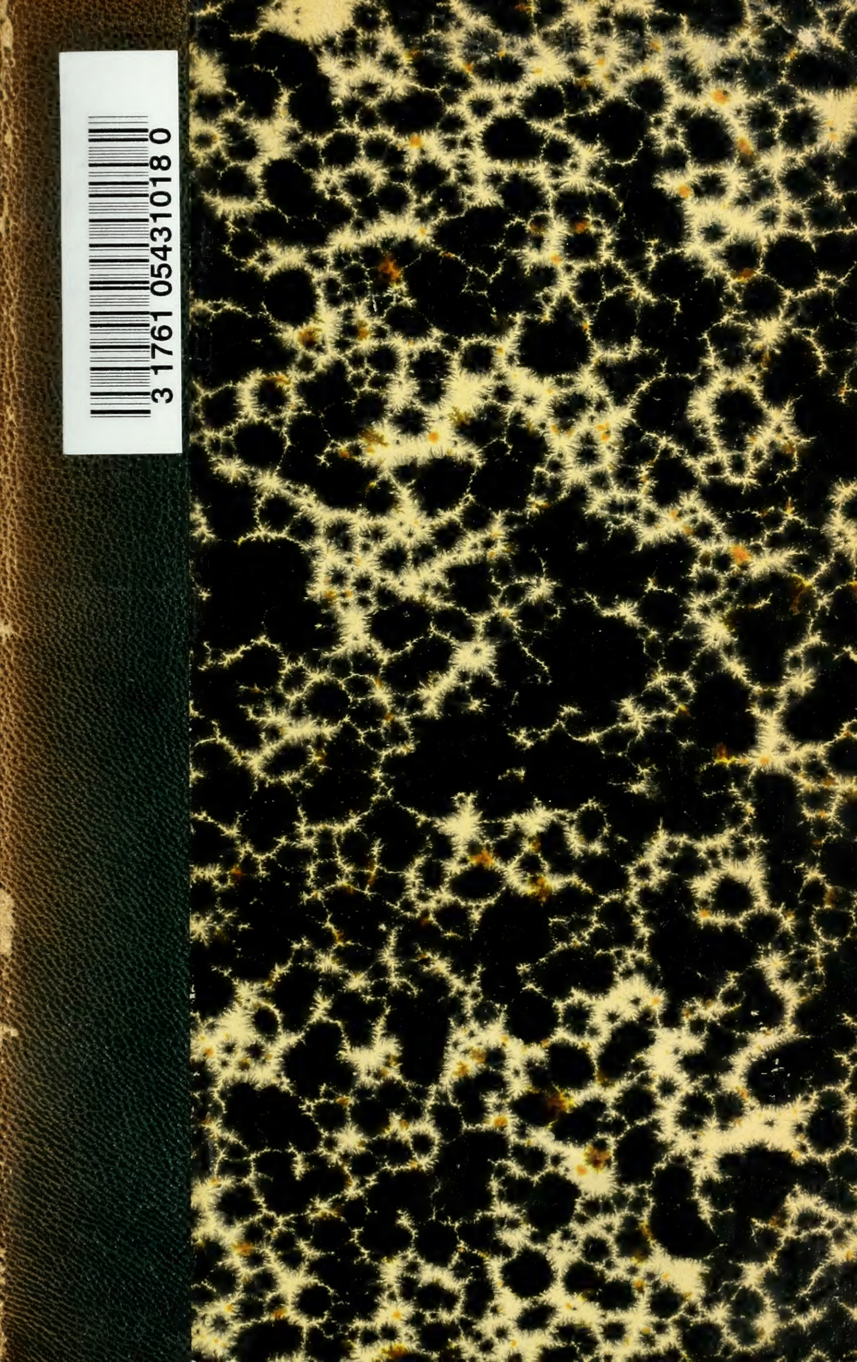

3 1761 05431018 0





A la Mémoire d'Adrien MITHOUARD

qui consacra

sa vie et ses œuvres à la défense et illustration

de notre Tradition occidentale.

ESSAIS

SUR LA

TRADITION FRANÇAISE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Paysages introspectifs, poèmes, avec un *Essai sur le Symbolisme* (Jouve).

Le Clair matin sourit, poèmes.

ROMANS

Lettres à l'élue, préface de Maurice Barrès ; frontispice de Maurice Denis (Messein).

En regardant passer les vaches.

ESSAIS DE CRITIQUE

Colette et Bérénice (Bibliothèque de l'Occident).

Paul Bourget sociologue (*épuisé*).

Les élégies et les sonnets de Louise Labé, précédés d'une notice (Sansot).

Le guignol lyonnais, avec illustrations ; préface de Jules Claretie (Bloud).

L'Attitude du lyrisme contemporain (Mercure de France).

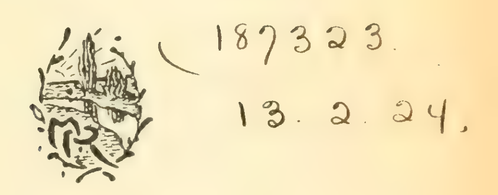
Un homme de lettres : Le Comte de Gobineau (*à paraître*).

TANCRÈDE DE VISAN

ESSAIS

SUR LA

TRADITION FRANÇAISE



PARIS
MARCEL RIVIÈRE, ÉDITEUR
31, rue Jacob, 31

1922

Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur vergé pur
fil, numérotés de 1 a 10.

AVANT-PROPOS

Je sais des monuments qui, à peine sortis de terre, furent abandonnés par leurs constructeurs. Par suite d'événements imprévus, ces palais ou ces temples n'ont pu atteindre ni leur fin ni leur point de perfection.

Il ne s'agit pas là de ruines, c'est-à-dire des restes d'un édifice miné par le temps, les orages ou les vandales, mais de murs demeurés sans emploi, d'escaliers ne menant encore nulle part, de voûtes ne supportant que de la lumière.

Au cours de ses promenades, chacun de nous a pu rencontrer quelqu'un de ces travaux d'architecture dans cet état d'inachevé. Or la contemplation des matériaux gisant au ras du sol suffit pour attester un noble dessein. L'imposante solidité de la maçonnerie, l'ampleur des assises, la superficie des substructions permettent d'imaginer l'ordre et l'économie de l'œuvre mené à terminaison et quelle aurait été la physionomie générale de l'ouvrage s'il lui avait été donné d'acquérir sa plénitude.

Ainsi se présente ce livre.

Il fut commencé il y a près de dix-huit ans et les premiers chapitres parurent en 1903. *Je l'ai*

abandonné, puis repris, puis négligé, en sorte qu'il subit diverses vissicitudes dont ma résolution de le publier enfin tel quel, et tout à coup, est peut-être la plus triste, mais certainement la dernière.

Dans ma pensée il s'agissait d'un ouvrage complet, à la fois scientifique et littéraire sur l'idée de tradition. On parle beaucoup de tradition depuis quinze ans, soit qu'on attaque les servants de cette idée, soit qu'on vienne à leur aide. On s'est beaucoup battu pour ou contre ce concept où se concentre la force vive de la nation française. Peut-être n'était-il pas inutile de préciser entre diverses attitudes de notre esprit le sens large et fécond de celle-ci que manifeste toute œuvre d'art digne de ce nom et susceptible de nous représenter à travers le conflit apparent des siècles. Peut-être n'était-ce pas entreprendre un travail vain que de vouloir abriter sous les plis tutélaires de ce drapeau synthétique des adversaires plus ou moins nomades ou trop excités pour s'apercevoir de leur parenté spirituelle et tomber d'accord sur quelques points essentiels de notre culture.

Il y avait, je crois, dans cette tentative de conciliation l'indice de quelque grandeur. Ce projet je n'ai pu, pour diverses raisons, le mener à bonne fin. Du moins me sera-t-il permis d'exposer ici, avec mes regrets, le plan primitif de cette architecture demeurée à l'état de matériaux non coordonnés et débités sur place.

*
* *

Rien n'est plus vague, rien ne se prête davantage aux interprétations multiples que cet ensemble de coutumes, de manières d'être, de délicatesses, de pensées, de sentiments dont se compose l'idée de tradition.

Celle-ci est assez exactement l'image d'une vie honnête et normale en ce sens que, comme la vie d'un homme, elle est faite de raison et d'instinct, de volonté et de force obscure, d'élan mystérieux, d'intuition et de clairvoyance.

Il est bien difficile pour ne pas dire impossible d'appréhender dans un concept unique et de faire tenir dans une définition la notion de vie. On ne peut descendre assez loin dans l'être pour en toucher le fond, en saisir l'essence. Qu'est-ce qui nous fait vivre ? De quoi se compose cette âme de vie, ce vouloir être, indépendant de nous, qui nous pousse à exister, à durer — parfois contre notre gré —, c'est ce que nous ne saurons jamais parfaitement.

Or, si nous demeurons condamnés à ignorer la substance même de la vie, ce qu'est la vie en soi, du moins pouvons-nous étudier ses multiples états et ses manifestations diverses, de quels signes elle s'accompagne, quels sont ses caractères principaux, les conditions de son épanouissement et de son déclin. C'est là objet d'expérience.

De même s'il s'agit de tradition. L'analyse expérimentale permet seule d'isoler, comme en chimie, les éléments constitutifs et nécessaires à la vie de cette idée des autres corps étrangers qui s'y

mêlent. Cette dissociation appliquée aux événements sociaux, aux faits historiques et littéraires, est proprement ce que l'on appela d'un terme heureux : l'empirisme organisateur.

Comme la vie, la tradition est un phénomène éminemment complexe. On le sent plus qu'on ne l'exprime, on le subit mieux qu'on ne l'analyse. Nous naissons, nous mourrons ; entre ces deux positions extrêmes viennent s'insérer quantité de faits nouveaux qui accroissent notre être sans changer sa nature. Tandis que nous avançons dans le même chemin, le paysage se transforme, la route fait des coudes, monte ou descend, mais enfin c'est toujours la route. Ceux qui retournent en arrière ou qui sautent à droite et à gauche dans les champs, dans les sentiers non frayés, risquent fort de se perdre. « Toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, disait Pascal, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

*
* *

Etudier scientifiquement l'idée de tradition, tel était alors mon dessein, et pour cela il importait de la prendre dans sa réalité complexe et un peu trouble, de crainte de la priver de son riche contenu, de la dépouiller de sa substance. Le danger était de faire d'elle une idée abstraite, uniquement pensée, alors qu'elle est d'abord et surtout une idée vivante et pratique, c'est-à-dire dans laquelle le sentiment intervient autant sinon plus que la raison.

La science en cette matière consistait à ne pas serrer de trop près les termes et à moins user de raisonnements que de constatations, de déductions que d'expériences, bref d'empirisme. L'esprit scientifique n'est rien sans l'esprit de finesse et Renan l'avait bien compris qui écrivit : « autant voudrait essayer d'atteindre un insecte avec une massue, que de prétendre, avec les serres pesantes du syllogisme, atteindre le vrai en des matières aussi délicates. La logique ne saisit pas les nuances. Or, les vérités de l'ordre moral résident tout entières dans les nuances. »

Dire, en effet, que l'esprit français c'est la discipline, l'ordre et la mesure, ce n'est pas expliquer grand'chose. Pour ne parler que d'art, ni l'assimilation des chefs-d'œuvre de l'antiquité, ni l'observation des règles ne suffisent à constituer de la beauté française ou de la beauté tout court. Il y a quelque chose de plus dans une tragédie de Racine ou dans un poème de La Fontaine. Il y a comme une sorte de bonheur, un certain air respiré, un long atavisme, bref un instinct fait de délicatesse et de goût, de musique et de nuances. Or le rationalisme est impropre aux nuances.

La tradition c'était donc pour moi d'abord une critique du rationalisme. Oui, j'aurais voulu tenter une classification des types intellectuels à la lumière de cette idée et montrer l'étroite connexion entre l'esprit logique et l'esprit révolutionnaire. Les esprits faux, en effet, ne sont pas tant ceux qui pèchent par défaut de logique que par excès. L'intellectualisme est la pierre d'achoppement de la tradition : celle-ci possède ses raisons

et son ordre qui sont une manière de sagesse souple, de prévoyance lucide, de logique non plus abstraite, mais moulée sur les faits, de logique vivante et d'esprit de finesse que tous les raisonnements ne parviendront jamais à épuiser.

La tradition est non seulement une sorte de régulateur de la raison qui empêche celle-ci de tourner follement ou à vide et qui sans cesse la ramène vers la matière de l'expérience, elle est encore un tamis où se purifie, se trie l'action sociale. Comme un rein la tradition filtre les impuretés, élimine les poisons, elle opère instinctivement une sorte de sélection naturelle et nous présente un ensemble de faits assimilables, d'exemples, de leçons de sagesse.

Tout ceci aurait constitué la partie théorique de l'ouvrage, c'est-à-dire philosophique et la plus neuve. On verra quelques traces de cette préocupation d'étudier l'intelligence en fonction de l'idée de tradition dans les deux premiers chapitres d'un titre un peu delphique : l'Illusion logique et le Crible traditionaliste.

Une seconde partie explicative et pratique avec des exemples empruntés à la littérature devait suivre. C'est ici la plus développée et celle qui a le moins souffert. J'avais, en effet, rassemblé de nombreuses notes sur quelques types contemporains assez représentatifs de l'esprit français. A l'occasion de l'Emigré j'étudiais la sociologie de Paul Bourget qui est celle de tout un groupe de penseurs éminents. La publication des Amitiés françaises, de l'Avenir de l'Intelligence, du Traité de l'Occident, m'incitait à parler de la tradition en pédago-

gie et en littérature. Chacun de ces ouvrages me fortifiait dans ma position prise, tout en élargissant mon horizon.

De la grande quantité d'articles où j'aidais ma pensée à s'élaborer en vue d'un travail copieux sur l'idée théorique et pratique de tradition, je reproduis ici les principaux, en y ajoutant quelques études rentrant dans le plan et l'esprit du livre primitif. Un même ordre de préoccupations confère l'unité à ces disjecta membra *et leur donne l'harmonie d'un corps.*

Ce livre, écrit il y a longtemps, j'insiste sur cet aveu, il aurait fallu le remanier de fond en comble, le reprendre dès la base. Je n'en ai ni le temps ni le courage. La vie a ses exigences et d'autres travaux plus près de mon cœur me sollicitent. Une œuvre qui n'atteint pas dans un temps limité son point de perfection, une maison qu'on tarde à couvrir, passé ce délai, s'effrite et s'abîme.

Du moins ai-je voulu sauver quelques matériaux assez plaisants et conserver deux ou trois jolies phrases.

T. V.

CHAPITRE PREMIER

L'Illusion logique

Dans l'ordre intellectuel et au point de vue représentatif, chaque siècle s'adjuge une spécialité.

Au moyen âge appartient la scolastique. La Renaissance et son cortège de pédants encombrent tout le XVI[e] siècle. L'éloquence et la tragédie sont les moules où s'élabore le classicisme. Après la mort de Louis XIV fleurit la sèche philosophie, et la froide raison s'émancipe.

Notre siècle, le XIX[e], aura ouvert ses portes toutes grandes à la science. Surtout qu'on veuille bien peser nos connaissances physiques et naturelles, et livrer à l'estimative notre procédé critique en exégèse, en histoire, en littérature, il leur faudra reconnaître un poids et une valeur indéniables, lesquels dépassent les mesures connues jusqu'à ce jour.

Prenons garde toutefois qu'une science ne se doit dire telle que pourvue d'un objet déterminé, et munie d'une méthode adéquate. Ç'aura été la grosse erreur moderne — non point de délimiter l'objet propre à chaque science ; tout

au contraire, Ampère, Spencer Auguste Comte s'illustrèrent par leurs classifications fondées sur ce principe — mais de confondre les *méthodes*, de les brouiller, de se tromper dans un choix nécessaire et *unique*, de croire enfin que chacune peut indifféremment s'accrocher à telle ou telle branche du savoir humain.

Cette conception antiscientifique, de la méthode en général, est au plus haut point funeste. Elle déforme l'exacte vision du Vrai et nous obscurcit le Réel. Car il importe peu que les sciences se rejoignent toutes à la limite, et que, spéculativement parlant, elles se compénètrent, s'identifiant dans l'Absolu ; — ce qui, d'ailleurs, n'est pas prouvé et improbable, vu le dualisme initial de l'être et de l'esprit, de la pensée et de la réalité, et la marche de plus en plus accélérée de l'homogène vers l'hétérogène, pour parler avec la barbarie d'un Spencer. — En fait et en pratique, chaque science demeure parquée dans son domaine clos. Et s'il advient qu'elles s'entr'aident parfois l'une l'autre, elles ne peuvent abdiquer, je dirai, leur personnalité. Elles persistent elles-mêmes, ou disparaissent. Et comme, d'autre part, s'affirme chaque science en une méthode bien à soi, transplanter celle-ci pour la fixer sur un terrain étranger, c'est risquer la mort de l'une et de l'autre.

Or, je reconnais à la sociologie et à la politique contemporaines, telles que certains les étudient, un vice radical, ou mieux une *inconvenance* de méthode, que je signalerai.

*
* *

Le XXe siècle s'orientera de plus en plus vers la sociologie. Nul ne contestera cet horoscope banal, parce qu'évident. Auguste Comte déjà nous avait avertis. On se rappelle les trois phases par lesquelles, d'après lui, a passé et passe l'esprit des nations. La première, il la nomme *théologique*, *métaphysique* la seconde, et la troisième *positive*. Tour à tour, les phénomènes furent conçus, régis par des volontés semblables à la nôtre, ou dominés par des abstractions réalisées. Aujourd'hui, des lois invariables président à leur genèse. D'autre part, chaque science fondamentale ou branche de connaissance, judicieusement classée d'après son degré de complexité, obéit à cette loi des *trois états*. C'est ainsi que la mathématique, la plus générale de toutes les sciences, comme la plus abstraite, et partant la plus simple, est aussi celle qui pénétra la première dans l'ère positive. La sociologie, en revanche, perchée la dernière au sommet de l'échelle des sciences, par sa dangereuse complexité, l'indéfini de ses aperçus, la diversité de ses aspects concrets, est d'un accès difficile. Elle s'obstine à ne pas descendre, se refuse à se laisser capter, réfractaire à toute enrégimentation *positiviste* (1), c'est-à-dire strictement scientifique.

(1) La plupart des erreurs en philosophie ayant pour origine des contresens de *mots*, il importe ici de bien distinguer les deux termes *positif* et *positiviste*. Par recherche *positiviste*, j'entends celle des lois et des faits s'engendrant les uns les autres sans recours aux hypothèses métaphysiques. Je crois ainsi

Lorsqu'on sait que la science sociale est la *recherche des lois qui régissent les faits et la vie commune de l'humanité*, l'étonnement cesse. Ces faits sont multiples et obscurs, quoiqu'ils demeurent des faits. La vie des peuples s'épanouit mystérieuse dans sa fécondité et ses luxuriances. Et puis, partout où pénètre du *psychique*, un élément d'inconnu prend naissance et un x se pose. Jamais, mathématiquement parlant, nous ne connaîtrons l'apport exact des races, des langues, l'influence totale des institutions politiques ou économiques, des idées philosophiques, scientifiques, religieuses, le résidu des conquêtes, des révolutions, toutes les alluvions drainées par les courants sociaux au fil des siècles, et qui, se tassant, constituent le sol national.

Quoi qu'il en soit de la complexité des phénomènes organiques et des fonctions du corps social, ce dernier, d'après Comte, s'absorbe en deux grandes lois générales, deux *espèces*, qui contiennent toutes les autres. Ce sont les lois de

être d'accord avec Comte, qui volontairement ignore la *cause première*. Nos savants ont adopté ce mode de vision accommodé aux exigences de la Nature. C'est bien sur ce terrain que j'aimerais qu'on se plaçât pour l'étude du phénomène social, allant jusqu'à considérer l'influx religieux à la manière d'une évidence reconnue, comme un besoin, comme une fonction indispensable, sans me préoccuper de l'*au-delà*. Mais qu'on ne se méprenne point. L'essentielle différence entre la manière d'envisager une vérité sous son aspect *positif*, ou de l'étudier d'une façon *positiviste*, subsiste toujours. Etre *positif*, c'est accepter une chose comme donnée, sans exclure le point de vue métaphysique ; c'est accueillir les affirmations des *positivistes*, mais non leurs négations. C'est donc croire, malgré eux, à l'immanence et à la transcendance, et c'est laisser entendre que la métaphysique est tout aussi *positive* que la chimie.

coexistence et les lois de *succession.* Les premières, qui sont l'objet de la *statique sociale,* déterminent les connexions des divers éléments d'un état social. Les secondes, étudiées dans la *dynamique sociale,* recherchent les causes des modifications successives des sociétés.

Qu'on me pardonne ces ennuyeux prolégomènes. Leur seule fin est de bien montrer que, de quelque côté qu'on se tourne, on se trouve en présence de *faits.* Veut-on se rendre compte de la solidité de l'édifice social, il faut palper des faits. Désire-t-on creuser de nouvelles fondations, les matériaux employés sont encore des faits. De cette constatation il résulte que la science sociale diffère complètement des sciences *idéales.* Tandis que la mathématique et les sciences *exactes* ont pour objet des vérités abstraites, la science sociale s'étaye sur des vérités plus que *vraies, réelles.* (On verra plus loin, dans une note, la différence entre ces deux qualificatifs.) De cette évidence il ressort que la spécialité dans la recherche des fins entraîne un changement de méthode radical. Une méthode déductive, applicable aux sciences exactes, ou se clichant sur ce que les Allemands appellent des *constructions*, c'est-à-dire sur des théories *a priori*, irait franchement à l'encontre des exigences inductives et expérimentales de la science sociale. Celle-ci, disions-nous, requiert tout son pouvoir des faits ; traitons-la donc comme phénoménale, nous contentant de sérier et de classer des rapports d'antécédents à conséquents. L'observation directe des événements ambiants,

la recherche *positive* de leurs causes, et l'observation indirecte, par le moyen de l'histoire, du passé ténébreux — tels doivent être nos deux principaux modes de connaissance expérimentale, en ce qui touche la vie sociale de l'humanité.

*
* *

Il semble qu'avec un objet aussi défini, bien que demeurant toujours très complexe, et formé de faits en succession, la méthode des sciences sociales ait dû consister presque exclusivement à égrener ce chapelet de faits, et demeurer sur le terrain positif. Bien plus, la nécessité pour elle de s'en référer constamment à l'observation et à des données expérimentales, pouvait laisser craindre qu'elle ne se confondît avec la méthode des sciences physiques qui la jouxte, et qu'elle n'enregistrât, un peu trop brutalement, les évolutions du type social, comme on note des réactions chimiques, ou comme on transcrit des pulsations au moyen du cardiographe, sans s'occuper de la vie, ni des causes occasionnelles.

Or, précisément le contraire s'est produit. Pendant longtemps privés de tous mets intellectuels et positifs, ayant eu faim de savoir et soif de vérité, nos pères, au milieu de ce XIX[e] siècle si turbulent, sont enfin venus s'asseoir au célèbre banquet de la science. Mais leur appétit pantagruélique s'est rassasié d'un graillon abominable et mal odorant, et leur nourriture spi-

rituelle se composa de la plus affreuse falsification de faits qui se puisse concevoir. On leur a découpé en formules et servi en petites portions la science sociale, comme autant de solutions digestives, immédiates, souveraines, alors qu'en vérité on les gavait d'abstractions réalisées et « d'êtres de raison » fort peu substantiels. Chaque jour encore, ce spectacle nous est donné de sociologues et de théoriciens cuisinant de gros livres, alourdis par un appareil pseudo-scientifique, dans lesquels le passé est reconstitué à la manière d'un théorème de géométrie résolu par l'absurde, et l'avenir rendu lucide au moyen d'équations algébriques.

Ce fut là, si je ne me trompe, l'erreur fondamentale des précurseurs de la Révolution, des chefs d'idées, des *conducteurs* intellectuels qu'on nomme *idéologues*. Ceux-ci pensaient faire œuvre scientifique en considérant l'homme *in abstracto*, en l'abstrayant de son milieu, en l'étudiant non dans ses facultés générales, non dans ses instincts fondamentaux, non dans ses *inégalités*, mais *en soi* et tel qu'il *devrait être*. Comme si, pour être exacte, la sociologie doit opérer un choix qualificatif, préférer la partie au tout, et se montrer particulariste au point de passer sous silence les défections et les faiblesses humaines, avec tout ce que notre nature comporte *d'illogisme*. Ils m'ont parlé d'un homme supérieur, très noble, très honnête, très dégagé de tout préjugé, d'un *surhomme* qui, j'en ai peur, est souvent un *soushomme*, d'un *homme-idée* que je puis concevoir, mais qu'à coup sûr je ne con-

nais pas et que je ne rencontrerai jamais (1). — Mais d'un être tel que vous ou moi, je dis sociable, moral, religieux, habitué à tourner dans le même cercle de passions et de désirs, d'un être *enraciné*, qui plonge dans le sol de sa petite patrie, et qui abrite une famille sous son ombre, évoluant, mais selon l'ordre des choses, progressant sous la double poussée de l'inconsciente tradition et de la vie intellectuelle ambiante — d'un être tel, qui existe, qui s'affirme chaque jour avec une mentalité bien à soi dans quantité d'actes nécessaires, ils ne m'ont jamais parlé.

Malgré le progrès croissant de la méthode sociale, l'agrandissement du champ visuel de l'esprit scientifique, le recul propice à toute bonne perspective morale, la multitude d'expériences politiques qui, froidement envisagées, sont autant d'expérimentations concluantes, nos contemporains ne semblent pas s'être encore assez durci le cerveau sur l'enclume des faits, ni trempé le jugement au foyer de l'histoire. Eux aussi vivent dans la foi *charbonnière*, persuadés sans plus de la bonté de leurs déductions, de l'excellence de leurs doctrines. Le malheur veut que le mystique encens de nos théories vaporeuses, l'inconsistante fumée de

(1) C'est le lieu de citer de Maistre : « La Constitution de 1795, tout comme ses aînées, est faite pour l'*homme*. Or, il n'y a point d'*homme* dans le monde. J'ai vu dans ma vie des Français, des Italiens, des Russes, etc. ; je sais même, grâce à Montesquieu, qu'on peut être Persan ; mais quant à l'*homme*, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie. » *Considérations sur la France*, chap. VI.

nos systèmes aériens n'aient d'autre effet que d'obscurcir nos yeux et de nous dérober davantage le dieu de la sociologie. Seule a chance de lui agréer et de le rendre présent la prière quotidienne des faits et la consécration des inductions positives.

*
* *

Quand donc sera-t-il compris qu'il n'existe pas de mathématique sociale, et que la science, loin de s'ensevelir dans le linceul empesé des concepts, se rajeunit sans fin au contact de la vie, n'étant, en effet, que « la constatation des conditions de la vie ! » Saisir la vie ; non pas même la saisir, mais la contempler dans son perpétuel écoulement, l'endiguer sans mettre obstacle à son furieux élan, à seule fin de la mieux caresser en l'utilisant et de la faire servir à activer la vie même, — tel me semble être le rôle de la science. C'est pourquoi tout vrai psychologue s'étonnera éternellement d'apprendre les aberrations mentales des sociologues de la Révolution. La pathologie de l'idéologue n'est plus à écrire ; tout de même on gémit que des philosophes se soient rencontrés assez hostiles à la science positive, assez ignorants des besoins du pays, pour avoir voulu transplanter dans notre état social les institutions de la Grèce et de Rome (1). Le tempérament moral

(1) Rappelons ces paroles de FUSTEL DE COULANGES au début de sa *Cité antique* : « L'idée que l'on s'est faite de la Grèce et de Rome a souvent troublé nos générations. Pour avoir mal observé les institutions de la cité antique, on a ima-

antique, personne n'en doute, diffère pourtant *toto cœlo* du tempérament français, et une loi élémentaire de la nature humaine prouve la nécessité des acclimatations séculaires.

N'est-il pas aussi quelque peu décevant de voir les contemporains d'un de Maistre et d'un Bonald essayer de tuer le passé d'un trait de plume, s'efforcer d'étrangler l'âme française, pour draper sa mort dans les plis d'une Constitution toute neuve, pas même à sa mesure, et insuffler au pays une vie artificielle ? Pensaient-ils du jour au lendemain transformer la mentalité d'un peuple avec autant d'aisance qu'ils changeaient eux-mêmes de théories, et à supposer, chose absurde, qu'ils y fussent parvenus, espéraient-ils étouffer la voix subconsciente de tous « ces morts qui parlent » en nous, nous obliger à respirer une autre atmosphère, et nous désorbiter au point de transformer sur la planète les conditions de vie sociale si profondément fixées en toute race ?

Plus tard — je prends mes exemples au hasard tant ils abondent — en substituant au culte nécessaire du Christ celui de la *déesse Raison*, admirablement symbolisé par une prostituée, casquée du bonnet phrygien, ils ont cru, ces intellectuels aveugles, avoir fait avancer l'humanité d'un grand pas. Eh oui ! si la science pour ceux-là a consisté dans la transmutation d'une réalité, de la réalité par excellence, en une

giné de les faire revivre chez nous. On s'est fait illusion sur la liberté chez les anciens, et pour cela seul la liberté chez les modernes a été mise en péril. » (*La Cité antique*, p. 2.)

dérisoire abstraction, sans aucun doute ils ont bien mérité de la patrie. Mais s'il demeure vrai que chaque pierre de l'édifice gothique porte le poids d'une religion perdurable, la patine d'une croyance toujours vivante, et qu'au feu des verrières, sous les arceaux, au pied des colonnes fleuries d'acanthes, où des milliers de générations se sont agenouillées, d'autres viennent encore faire le geste de la prière, il peut sembler au moins hasardeux de jeter bas cette prière, de démolir cette croyance, de briser cette religion, pour rebâtir, sur les ruines de ces trois grands faits humains consacrés par les siècles, un temple à la débauche.

De nos jours, les communistes préfèrent conduire leur raison d'après un principe idéal d'égalité et de justice, plutôt que de s'en référer à l'expérience et trouver dans l'histoire de la civilisation, dans les instincts primordiaux de l'homme, dans les faits moraux et économiques, la légitimité et le fondement du droit de propriété.

Les internationalistes agissent avec non moins d'ignorance, eux qui veulent briser les nationalités, mêler les groupements humains, confondre les peuples. Ils ne se doutent pas que des faits historiques, des nécessités ethniques, des barrières géographiques, des divergences irréductibles de caractères attestent aux quatre coins de l'horizon l'impossible réalisation de leurs généreuses rêveries.

Et les anarchistes auxquels nous faisons l'honneur de prêter des théories seraient fort empêchés de nous dire en quoi le désordre l'emporte

sur l'ordre, et pourquoi le mot révolution doit être toujours synonyme de progrès. A moins, toutefois, qu'ils n'objectent que la fin de l'homme sur terre s'affirme dans la satisfaction de ses plus grossiers, de ses plus immédiats appétits, auquel cas nous serions obligés d'avouer que leur conception de la science est un peu bien mesquine.

*
* *

Quoiqu'il ne faille pas se méprendre sur les intentions des révolutionnaires en tout temps, il est nécessaire ici d'indiquer la source de leurs erreurs. La plupart n'inventent leurs manifestes qu'après coup, pour légitimer ou lénifier l'outrance de leurs passions politiques, la férocité de leurs haines ambitieuses. Toutefois, parmi eux et au-dessus d'eux respirent des sincères et des convaincus, qui coulent une vie paisible dans le silence de la retraite et qui, de bonne foi, travaillent au relèvement de l'humanité. Ceux-là, comme on dit, s'en voudraient de tuer une mouche et de porter préjudice à quiconque dans son âme. N'empêche qu'ils confectionnent des livres incendiaires capables de mettre le feu aux poudres d'un pays et de faire sauter un État. On a remarqué souvent que les doctrines les plus subversives furent mises en circulation par de très honnêtes gens pourvus de touchantes intentions (1). Comment donc expliquer ce phé-

(1) Par exemple Spinoza, Kant, Nietzsche, pour ne citer que les plus célèbres.

nomène, à savoir que des philosophes habitués à réfléchir d'après les principes premiers de la logique et doués d'une intelligence supérieure aient si tristement erré toutes les fois qu'ils entreprirent de fonder un système cohérent de sociologie ?

La vraie cause, la grande cause de leur erreur gît dans cette tendance innée chez le penseur qui se nourrit de raison pure et dont le cerveau fonctionne un peu à la manière de machines délicates et très compliquées, d'accepter non seulement pour *vrais*, mais encore pour *réels* (1), des principes étroitement enchaînés dans son esprit et constituant pour lui un tout harmonieux, mais qui demeurent en définitive des *créations ex nihilo*, des enfants de son intelligence. Autrement dit, tout système qui nous apparaît bien lié, simple, découlant d'un seul énoncé, acquiert presque fatalement nos suffrages, tant notre esprit mathématique, amoureux de clarté, de déductions faciles, se complaît

(1) Cette différence entre le *Vrai* et le *Réel* est capitale. Je crois même, plus tard, pouvoir baser dessus tout l'édifice d'un système que j'appellerai prétentieusement *la Philosophie de la vie*. Pour l'instant, il suffit de dire que je définis la vérité comme tout le monde : « L'accord de la pensée et de son objet. » Seulement, cet objet peut être intérieur ou extérieur à la pensée. S'il est interne, la pensée s'accorde avec elle-même, et cette synthèse de deux idées constitue un jugement *vrai*. Si l'objet existe en dehors de l'esprit, nous sommes en présence d'une *réalité*, et le rapport de la pensée à cet objet est *réel*. Par exemple, un théorème de géométrie est *vrai*, parce qu'il correspond aux lois logiques de l'esprit ; il n'est pas *réel*, parce qu'il n'existe pas indépendamment dans la nature. Au contraire, le jugement que je porte sur telle période de l'histoire peut être faux si les événements sur lesquels je m'appuie sont mal interprétés ; mais il demeure *réel*, parce qu'il est représentatif de faits qui existent ou ont existé en dehors de mon Moi.

dans les constructions idéales et les plans abstraits. Autrement dit, enfin, la science de la vérité étant à la fois la science des conditions de l'accord de la pensée avec elle-même et la science des conditions de l'accord de la pensée avec son objet, le philosophe, dupe des catégories de son intelligence, préoccupé de mettre d'accord sa pensée avec elle-même dans une connaissance théorique, oublie de se reporter à l'expérience, et, lorsqu'il est enfin arrivé à ordonner son système de raisonnements et de propositions, il s'imagine aisément avoir mis sa pensée à l'unisson des choses, et n'être point sorti de la pratique.

Je voudrais qu'on appelât ce mirage intellectuel, l'*illusion logique*. Car, c'est être dupe de la logique de croire qu'il n'y a de vraie science que la mathématique ou *l'a-priorisme*. C'est être dupe de la logique que de réduire la science de la vie en formules, de simplifier la vie au point d'en tuer l'âme et de travailler sur un cadavre. La Nature nous dépasse infiniment, et contient plus de choses que nous n'en saurions concevoir. Nous substituer au réel, faire le vide dans l'histoire pour puiser dans l'océan des faits ceux-là seuls qui se peuvent accommoder à notre système préconçu, c'est encore être dupe du *logisme*.

Je me souviens de mon professeur de rhétorique, un certain abbé Pupied, qui, loin de nous apprendre notre littérature en situant chaque auteur dans son milieu, nous dictait des titres de dissertations dans le genre de ceux-ci : « Si Cor-

neille n'avait pas existé, Racine aurait-il écrit ses tragédies ? » Ou encore : « Supposons que la Renaissance ne se soit pas produite, la poésie du moyen âge aurait-elle refleuri ? » Ces problèmes, dont la solution était toujours absurde et dont l'énoncé même ne pouvait se poser, offraient à notre abbé des triomphes faciles. Lorsque lui-même transcrivait au tableau noir le plan que nous aurions dû suivre, il entrait dans de longues considérations sur ce qui *serait arrivé* si tel fait de notre histoire littéraire n'avait pas eu lieu. Ainsi, il nous brouillait l'esprit d'aperçus infiniment drôles, faux, impossibles. Ce virus de l'*uchronie* ronge également quantité de sociologues qui usent de cette étrange méthode de substitution pour mettre à la place du réel des faits dans l'ordre où leur esprit *veut* ou *voudrait* qu'ils se soient produits.

Convenons donc qu'il existe deux sortes de logiques, celle de l'esprit et celle des choses, nullement contradictoires d'ailleurs, qui vont, au contraire, toujours de pair, grâce à une sorte d'harmonie préétablie entre la Nature et la Pensée. Leur alliance constitue la Vérité. En ce qui concerne la sociologie, cette fusion si pénible, semble-t-il, de la théorie et de la pratique, se fait d'elle-même dans l'expérience par la tradition.

*
* *

La langue, déclarait Esope le bègue, est le meilleur et le pire des présents. J'en dis autant de la logique, et tout le monde, bien entendu,

de se récrier. Car si vraiment — ce qu'il faut croire — la raison est notre marque de différenciation et la « spécialité » par quoi nous nous élevons, hommes, au-dessus des autres êtres, comment supposer que la science et l'art de penser puissent nous conduire en dehors du cercle de la vérité ?

Il n'est pas le lieu de philosopher sur l'essence d'être et de connaître. Il importe simplement d'être convaincu qu'une extrême tension logique fait éclater la charpente de nos édifices spirituels. Si nous raisonnions dans l'absolu, au moyen de simples concepts habilement emboîtés ; si nous devions vivre notre vie dans le jeu d'une géométrie idéale, construite au moyen de plans et de lignes extraites de l'esprit, je n'aurais aucune crainte, car, dans ce cas, il est bien clair que nous ne faisons qu'accumuler des *possibles* et que nous créons de toute pièce. Il n'en est plus de même lorsqu'une matière nous est assignée. Celle-ci empêche qu'on s'abstraie. Nous n'avons plus le droit de nous livrer à je ne sais quelle improvisation d'esthètes imaginatifs, ou d'intellectuels purs ; nous travaillons sur commande.

En soi la vérité est peut-être une ; j'en suis même sûr. En pratique elle dépend d'un si grand nombre de causes et ressortit d'un si long enchaînement qu'il n'y a guère de danger de la croire relative. Ceci est mieux qu'un paradoxe, une certitude : aucune idée, je dis humaine, ne peut être poussée à sa limite sans se désorbiter. Il est un point frontière, impossible d'ailleurs à

fixer, au delà duquel nos idées se désagrègent, alors qu'on croit qu'elles s'agglomèrent.

Au nombre des raisons qui vicient l'histoire, se trouve le très important facteur humain, sorte *d'équation personnelle* (1), qui consiste dans l'écart plus ou moins variable entre un fait et son interpré ation. On a dit tout le mal nécessaire de nos méthodes historiques depuis Hegel, mais si les manières de se tromper en histoire sont quantité, la plus cruelle est moins par ignorance que par excès de *logisme* (2).

Je suis très content que Taine m'ait défini « un théorème qui marche ». Je m'attriste aussi, parce que si l'auteur de *l'Intelligence* a dit vrai, je suis à plaindre. Quelle triste chose que de vivre avec un triangle dans l'esprit et de tout voir en fonction d'analytique ! A ce propos, l'abus des mathématiques nous aura perverti l'esprit. Je fus surpris d'apprendre que la plupart des philosophes ont toujours fait grand cas des équations. La philosophie m'apparaît science de la vie, du *Réel*, tandis que nos multiples algèbres s'attardent aux *symboles* et se perpétuent dans un rêve logique, *vrai*, stérile. Si l'on pense que la poésie est le parler des dieux, je veux dire l'expression de l'idéalité, les mathématiciens sont d'excellents poètes. Descartes, dans la se-

(1) On appelle en astronomie *équation personnelle* l'écart qui se produit constamment entre le passage d'une étoile au méridien et la perception de ce passage, écart qui varie avec chaque observateur.

(2) Jaurès me semble réaliser le type du *mental* normalien qui, parti d'un principe vrai, la nécessité de soulager les misères et d'établir le règne de la justice, désorganise, écartèle le pays par excès syllogistique.

conde partie du *Discours de la Méthode*, s'exprime ainsi : « Ces longues chaînes de raison, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entre-suivent en même façon. » Là gît l'erreur fondamentale : appliquer au *concret* la méthode des sciences exactes, c'est simplifier les choses et les dessécher en leur enlevant toute moelle (1).

Un événement se profile dans la succession ininterrompue d'autres faits dont une série constitue ma vie et mon époque. Vous croyez sans doute que je vais le laisser en place et chercher son explication dans le fait antécédent ou conséquent. Pas du tout. Cela, ce serait de *l'expérience*; or l'esprit humain en a quasi horreur. Je m'efforce, au contraire, de le tirer à moi, et, afin de le rendre *représentatif*, je le *travaille*. Car il m'est très utile, non pour la parcelle de vérité qu'il renferme, mais pour *illustrer* celle que je suppose. S'il est trop grand je le rapetisse ; s'il est trop petit je l'étire ; dans les deux cas je le déforme, jusqu'à ce qu'il soit à ma taille et qu'il se couche dans la loi qui m'agrée, vrai lit de

(1) « C'est un penseur, déclare Nietzsche, ce qui veut dire qu'il s'entend à prendre les choses d'une façon plus simple qu'elles ne sont. » Leibniz, lui aussi, croyait qu'on pouvait et devait appliquer à toutes choses la forme mathématique. Il n'y a pas jusqu'à son plan de l'expédition d'Egypte qu'il n'ait exposé de cette manière. — Voir Boutroux, *édit.* de la *Monadologie*, p. 27 et suiv.

Procuste. Chacun possède ainsi un étalon plus ou moins court qu'il applique sur des faits continus. On jauge les événements d'après la capacité de son esprit, au lieu de rendre son intelligence assez malléable pour l'adapter, telle une règle de plomb, aux sinuosités de l'existence. Déductifs, nous nous consumons dans l'*a priori*.

Hegel, au commencement de sa *Doctrine du Droit*, raille les théoriciens qui se donnent pour tâche de construire l'Etat tel qu'il *doit être*. Il leur explique que l'Etat existe, que c'est une réalité *donnée*, et qu'ils auront déjà fort à faire pour le comprendre tel qu'il est. Il leur propose l'exemple du physicien, qui n'a jamais eu l'idée de rechercher quelles devraient être les lois de la nature, mais qui se demande tout uniment quelles elles sont (1).

De fait, nous éprouvons une certaine joie à confectionner un système où tout se tient, où tout demeure bien en place. C'est, je crois, un agréable métier que de coller des étiquettes. La complexité nous répugne. L'esprit crée des synthèses, se promène à travers des sentiers bien aérés, qui s'étendent droits, sans virages dangereux. Il aime les catégories, le simple. Toutes les fois qu'il parvient à universaliser un rapport de causalité, c'est-à-dire à inventer une loi, il jubile.

Mais qu'on y songe. Si nous parvenons à cataloguer les faits sociaux comme des œuvres d'art, à les extraire de leur milieu agité, cela ne va pas

(1) Cité par *Lévy-Bruhl — La morale et la science des mœurs*, p. 131.

sans tiraillements de toute sorte, sans émondages, sans *sollicitations*. Notre intelligence ne tarde pas à oublier *l'objet* de son étude, à faire sauter les courroies chargées d'activer les choses ; elle tourne à vide. La voilà la grande illusion, l'*illusion logique*, qui perdit les *idéologues*, — ce mot dit tout ; — qui manqua jouer un vilain tour à Taine en le poussant à expliquer un génie par sa « faculté maîtresse ». Tous se plurent à enfermer la vie immense en des cadres rabotés de près, et tous, atteints de cette étrange maladie intellectuelle, qu'un auteur a caractérisé d'un terme heureux : le *Bovarysme* (1), ou pouvoir qu'a l'homme de se concevoir autre qu'il n'est, s'acharnèrent, pour *mieux* penser, et partant avec moins de justesse, à vider la pensée de son contenu et à la prendre pour la *Réalité*, alors qu'elle doit demeurer un simple instrument d'ajustage, une machine à coudre des faits.

La logique c'est de l'oxygène : une certaine quantité fait vivre ; un excès nous tue (2).

(1) *Jules de Gaultier — Le Bovarysme* — Mercure de France.

(2) J'espère bien qu'on saura m'interpréter. A m'en croire, je serais un furieux partisan de l'agnosticisme et un destructeur des assises de l'entendement. Il n'en est rien. Tout mon dessein consiste à montrer qu'un esprit logique et faisant des raisonnements justes, c'est-à-dire sans fautes de syllogisme, est souvent un bien petit esprit, et même et sûrement un esprit faux s'il argumente à vide, en dehors de l'expérience. Tous les hommes ont une tendance à se mettre davantage d'accord et en règle avec leur propre pensée qu'avec les faits, qu'avec *l'objet* de leur pensée. La différence entre les esprits justes et les esprits faux ne provient pas tant de la qualité des raisonnements que de la soumission plus ou moins grande de ceux-ci et de ceux-là à l'expérience du réel. Or la tradition nous apporte un enseignement éprouvé, mille exemples vécus, un

*
* *

En 1740, Frédéric II montait sur le trône. L'un de ses premiers actes fut de rendre à Wolff sa chaire de Halle dont celui-ci avait été expulsé en 1723, ainsi que du territoire prussien sur la dénonciation de ses collègues piétistes, Francke et Lange. La même année, Frédéric II écrivait au même : « Il revient aux philosophes d'enseigner le monde et de guider les princes. Ils doivent penser avec logique et nous devons agir avec logique. Ils doivent *trouver*, nous devons exécuter (1). »

A Dieu ne plaise que moi, philosophe, je dise du mal des philosophes. Je ne suis dur pour les « penseurs illustres » que dans la mesure où ceux-ci se sont trompés sur l'essence et la fin de leur science, qui est de partir des notions communes, des τὰ μάλιστα ὁμολογούμενα, comme dit le vieux Socrate, pour aboutir à des constatations expérimentales. C'est, en effet, errer de croire que le vrai sociologue doit *trouver*. Il *regarde* et il *voit*. Satisfaisons donc au précepte de Pascal et « travaillons à bien penser ». Bien penser, c'est penser en fonction des choses ; l'étude spéculative est un acheminement, non un point d'arrivée. Posséder « l'esprit géométri-

ensemble de certitudes et de jugements où il entre de l'instinct, du sentiment, de la raison, bref de la vie. On ne vit pas *logiquement* ; on vit — tout court, et cet ordre et cette discipline d'ailleurs indéfiniment perfectibles sont de tout autre nature que l'ordre et la discipline uniquement rationnels. Il y va de toute la différence entre le *pensé* et le *vécu*.

(1) Cité par Ruyssen dans son ouvrage sur Kant.

que » demeure une nécessité, non une condition suffisante. Grâce à ce guide, nous sommes sûrs de ne pas nous tromper de chemin, mais nous n'avançons pas ; il nous place dans l'attitude la plus digne pour bien *voir* le spectacle des passions humaines ; à nous de savoir *regarder*.

CHAPITRE II

Le crible traditionaliste

S'il est vrai que la connaissance des faits doit précéder la recherche de leurs lois, l'historien, avant de se sacrer philosophe et de s'appeler sociologue, commence par s'informer. Il interroge d'abord, critique ensuite, conclut quand il peut. L'utilité pratique de l'histoire dépend de sa véracité, et sa puissance d'induction vaut ses moyens de contrôle.

Aussitôt deux remarques s'imposent. En premier lieu, un fait historique perdu à sa place dans l'atmosphère sociale ambiante, tout en demeurant un atome de la réalité universelle, s'agrège dans le temps aux autres faits selon des méthodes, expressions du savoir humain. Ces méthodes *vivantes* (1), destinées à souder des phénomènes moraux en succession et à établir un enchaînement continu, sont plus ou moins appropriées, c'est-à-dire en rapport plus ou moins direct avec leur objet, en sorte que la véracité d'un fait dépend, jusqu'à un certain point, de sa méthode, qui n'est elle-même qu'un procédé de constatation.

(1) Ne pourrait-on définir l'homme une *méthode vivante* ?

Or l'erreur serait grave de penser qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour constater. Si constater revient à se rendre à l'évidence, et si l'évidence n'est rien autre que la parfaite clarté ou simplicité avec laquelle la vérité se manifeste à l'esprit, un événement historique qui toujours s'offre entouré de gangues, fort de toute la série de faits écoulés et qui le poussent, prolongé comme un écho retentissant à travers le dédale des activités contemporaines, et gros d'avenir, ne pourra jamais se clarifier au point de passer pour évident quant à ses causes efficientes et aux résultats de ses applications. Sa complexité donne prise à des constatations diverses, voire contradictoires. En ce sens donc, constater signifie affirmer sa méthode, dévoiler ses procédés d'investigation. J'ose même dire, quoique dédaigneux du paradoxe, que la méthode, sans cependant toucher à la réalité intégrale du fait, le crée, le situe dans un certain climat de vérité (1). Et déjà la méthode la plus féconde nous apparaît celle la moins *créatrice*, la moins interprétative, la moins intellectualiste, la plus expérimentale.

Mais si la méthode historique inocule au fait sa vérité relative, elle le pourvoit aussitôt d'une valeur propre, et c'est là ma seconde remarque. L'impossibilité d'étudier un fait pour lui-même, par plaisir de dilettante ou d'antiquaire archaï-

(1) C'est toujours la distinction si importante entre le *réel* et le *vrai*. Dans sa *réalité* un fait est tout entier tel qu'il est ; mais c'est de nous, de nos méthodes, de nos interprétations que dépend sa *vérité*, plus ou moins relative suivant qu'elle s'approche ou s'éloigne de la *réalité*.

sant, est avérée. Tout événement porte en lui son enseignement et ne s'en détache qu'abstraitement. Il m'indifférerait que la Saint-Barthélemy se soit accomplie le 24 août 1572, si je n'avais hâte d'en connaître la genèse et les conséquences, tant notre curiosité intellectuelle s'oriente vers la pratique, et notre besoin de violer la raison des choses se double d'une attitude d'utilité.

Qu'il soit donc bien établi qu'un événement historique ne peut demeurer *neutre*. Il traîne derrière lui sa leçon comme un exemple sa règle, une fable sa morale. Son profit instructif, en vue d'applications ultérieures, dépend de la plus ou moins parfaite application de la méthode.

A présent, posons le problème. Quelle est en histoire la méthode la plus capable de moins émonder les faits, la plus habile à leur extraire sans étêtement le suc nourricier ? — Je dis que l'étude du traditionalisme nous offre contenue en lui-même la meilleure méthode historique, comme le plus sûr enseignement pratique.

*
* *

Moi, historien, me voici au milieu de contingences, de phénomènes très complexes, impossibles à sérier et dont la reproduction est interdite. Il ne faut pas compter les juxtaposer les uns aux autres, comme on assemble des carreaux de mosaïque. Car un fait social n'est pas un fait, mais un rapport, une série d'événements en voie d'accomplissement, une coexistence et

une succession. Etant continus, ces faits ne s'appellent tels que par les divisions catégoriques imposées par l'intelligence. En sorte que la diversité de nos jugements a pour cause le moment variable où nous faisons commencer le fait (1). L'impuissance de notre esprit à capter instantanément dans son champ visuel des simultanéités nous force à découper le long de l'horizon de vie des portions de réel. Nous ne clichons jamais que des paysages minuscules, et la valeur d'une mentalité humaine se mesure à la puissance de son objectif. Le meilleur histor en est celui qui braque le meilleur appareil photographique sur un groupe moral donné, et qui le reproduit grandeur nature. Un médiocre

(1) M. Bergson, en 1901, au Collège de France, dans un cours sur l'*idée de cause*, mit fort bien en lumière cette vérité. Il prit soin de choisir un exemple type, celui d'un corps qui tombe. Supposons, disait-il, que dans une salle à manger des chaînes qui retiennent une suspension se brisent. Voilà un fait, quelle en est la cause ? — Si la servante, expliqueront les uns, n'avait pas touché à la lampe en l'époussetant, celle-ci ne serait pas tombée. L'ouvrier qui vient remettre le lustre en place, déclare que la faute incombe au tapissier. Un marchand de chaînes dira que puisque la suspension doit résister à certaines torsions, la minceur de la chaîne est cause de l'accident. Arrive un physicien. « Une cause véritable, prétend-il, implique un effet ; dès lors la vraie cause réside dans cette double loi : chaque métal a un certain coefficient de ténacité, en rapport avec son élasticité ; pour soutenir une charge il faut une force minimum. » Supposons un autre physicien qui ait étudié la logique chez Wund. « Une vraie cause, affirmera-t-il, est celle qui rend compte de la totalité du phénomène. La cause totale de la chute du corps sera la vitesse, la chaleur, etc... Pour tout calculer il importe de connaître le poids et la hauteur de l'objet. » — Autant de personnes appelées, autant de causes assignées. C'est qu'il existe un nombre indéfini de divisions possibles au long de la continuité du phénomène, et qu'il est très difficile de déterminer le moment exact où le corps a commencé à tomber. Quelle plus grande complication naîtrait s'il s'agissait d'un de ces faits sociaux proposés par Stuart Mill dans sa logique, comme l'exemple d'une bataille !

historien ne possède à son usage qu'un modique instrument incapable de fournir autre chose que des réductions de la réalité indéfinie. Vous dites que peut-être reliant chaque épreuve, on parvient à composer un gigantesque cinématographe assez représentatif d'une époque historique ? Vous vous trompez. Chaque plaque mentale ne reproduit pas le paysage en question à côté du précédent. Il est des vides à combler, des taches à effacer, des épreuves voilées à retirer. L'intervention de l'esprit décidé à rétablir une continuité dont lui-même a rompu le fil constitue proprement un système sociologique.

Et donc, moi, historien, je ne suis en définitive qu'un organisateur de faits, et les lois que mon esprit leur impose à son insu ont pour fin de les tirer de leur état brut, de les égriser, bref de les transformer. Au lieu d'induire, comme on le croit trop souvent, je déduis. Mon loyalisme intellectuel, mon bon vouloir ne prévaudront pas. Avec la meilleure foi du monde je *crée*. J'arrive avec une loi toute faite ; je choisis dans une époque les événements qui peuvent s'emboîter dans ma loi, et je les universalise (1).

Après cela, qu'on ne m'ennuie plus avec le truisme que l'histoire est une « résurrection ». C'est bien plutôt *substitution* qu'il faut dire, puisqu'il est établi que mon esprit n'est pas une plaque vierge sur laquelle des faits s'impression-

(1) Ballanche l'avait constaté : « Les historiens, déclare-t-il, cherchent à faire briller leurs talents plutôt dans la démonstration d'une thèse que dans la recherche de la vérité. » Ball., *Œuvres*, édit. in-8, t. II.

nent, et qu'il mêle toujours sa propre nature à la nature de ses objets. Je ne ressuscite que des fantômes ; chacun d'eux emprunte à mon image et me ressemble. La méthode historique est déformatrice essentiellement. Si le fait observé à travers un tempérament change de couleur, la lumière de son enseignement efficace se trouve affaiblie d'autant.

En résumé, il est inutile de s'étonner que tout fait historique, vicié dès l'origine par nos méthodes déductives, puisse nous fournir autre chose pour l'amélioration possible des sociétés que d'hypothétiques préceptes.

*
* *

Mais alors, avouer l'impossibilité de l'histoire à s'unifier par ses procédés d'investigation avec la réalité vivante, c'est étrangement rabaisser la valeur des sciences historiques ?

Entendons-nous bien. L'esprit humain habitué à se retrouver partout fausse le réel dans la mesure où il invente. Selon le mot de Bacon, notre intelligence a plus besoin de plomb que d'ailes. La grande sagesse consiste à s'oublier soi-même pour écouter parler les faits sans interrompre par notre verbiage leur conversation grandiose. Si nous manquons de chaînes pour arpenter la réalité totale, des calculs approximatifs, justifiés par l'expérience, sont possibles ; de ces calculs les faits nous fournissent tous les éléments. Le jour où l'histoire entra avec Comte dans l'ère positive, nous avançâmes

d'un grand pas à la conquête de la réalité. Ce fut le triomphe anticipé du fait sur l'esprit, la victoire de *l'objet* sur le *sujet*. Si donc il n'est pas douteux que moins nous interposons l'écran de notre intelligence entre les faits, plus leur lumière brille éclatante, il appartient aux événements de nous éclairer sur la méthode dans laquelle ils désirent se refléter et sur l'enseignement qu'ils projettent.

Or, l'étude du traditionalisme historique nous offre la méthode la plus positive, la plus objective, la moins déformatrice du réel (1).

*
* *

J'emprunte la meilleure définition du traditionalisme à feu Sabatier : « Au sens général, écrit-il, la tradition est le lien des générations humaines, qui, de leur succession, fait une suite organique et transmet aux dernières venues l'héritage de celles qui les ont précédées. C'est la lumière des temps, la trame de l'histoire, la conscience permanente de l'humanité.

« Toute société engendre une tradition qui devient le trésor où s'amassent ses souvenirs et ses mœurs, ses acquisitions spirituelles, ses lois, tout le fruit de sa vie. De ce trésor intime sor-

(1) Ballanche appelait déjà l'histoire « la plus jeune des muses ». Elle ne fait que « bégayer », dit-il, et l'on ignore encore l'art « de faire parler aux traditions leur véritable langage. » Il dit aussi : « Il n'y a point de témérité à étudier les traditions pour chercher à y découvrir la solution des problèmes qui nous tourmentent. La témérité consisterait plutôt à vouloir faire ces recherches en dehors des traditions. » Ball., *Œuvres*, édit. in-8, t. III.

tent pour elle incessamment des leçons et des exemples, des inspirations et des vertus, une expérience et une sagesse pratique que rien ne saurait suppléer.

« Telle est la condition du progrès en toute chose et la loi de la vie. Ce qui est sans passé reste sans avenir. »

Autrement dit, chaque époque subsiste dans les époques ultérieures et lègue aux générations à venir le trésor de ses acquisitions successives. La valeur documentaire du traditionalisme réside donc en ceci que, loin de solliciter nos interprétations plus ou moins subjectives, la tradition nous offre, bon gré mal gré, des résultats, cette fois *évidents* et indéniables. L'écheveau des faits s'est débrouillé en se déroulant. Des conquêtes morales, des institutions, des révolutions accumulées, il ne reste qu'un simple résidu. Le torrent des inventions sociales se clarifie à mesure qu'il s'éloigne de sa source. A présent il court plus limpide. Nous pouvons enfin nous mirer dans ses ondes et reconnaître en notre image le reflet des races disparues que nous vivons. « Toutes les fois, a-t-on dit, qu'il s'agit de pénétrer la signification d'un phénomène complexe, il est inutile, sinon dangereux de s'attacher minutieusement aux faits de détails. »

Ainsi la tradition « allège, désencombre le passé de tant d'inutilités qui nous empêchent de le comprendre. » Elle affirme des constatations, bien différentes de celles dont nous parlâmes au début de cette étude. L'historien cesse

de *créer* ; son esprit *inventif* se trouve endigué. De toute part il palpe des résultats. Il lui suffit, passif et borné par un objet, d'ouvrir les yeux, tel l'enfant qui suit, emporté à toute vitesse dans ce train monstre qu'est la Vie, la fuite prévue des horizons lointains. Des conclusions que nous n'avons pas voulues s'imposent, matérialisées dans les événements contemporains. Si nous persistons à passer outre, on se heurte au mur de la réalité. D'eux-mêmes, sans secours *intelligent*, les faits se sont interprétés. Par leur union plus ou moins régulière sous le regard du Temps, ils engendrèrent des conséquences qu'à l'heure actuelle, nous subissons. L'âge, en compliquant leur progéniture, en a simplifié le dénombrement ; car il est plus facile de compter des races que des familles, un effet que ses causes composantes.

Ce n'est pas tout. L'expérience seule, non l'historien faux prophète, peut se prononcer sur la qualité des richesses transmises. Or, par une sorte de sélection naturelle dont il serait curieux d'étudier les lois organiques, le passé ne peut transmettre de son bilan que les bénéfices (1). Ce qui est né viable vit ; ce qui porte le germe de la mort ne tarde pas à disparaître. De lui-même le poison s'élimine du corps social. Un père alcoolique n'engendre que des enfants rachitiques dont la descendance s'éteint aussi-

(1) Peut-être faut-il interpréter dans ce sens la parole de Ballanche : « Soyez-en bien convaincus, les traditions ne peuvent jamais être entièrement perverties. » Ball., *Œuvres*, édit. in-8, t. III.

tôt, absorbée par la vie. Au malaise qu'éprouve une nation, aux troubles intestins qui l'émeuvent, se reconnaît la disconvenance des aliments moraux ingurgités (1).

Et je me représente la race française au bord du grand fleuve de la tradition, travaillant à extraire les paillettes d'or mêlées au sable inutile. Des tamis sont disposés près de la berge qui, sans cesse remplis et sans cesse en mouvement, filtrent à travers leurs grillages les impuretés séculaires. La glaise, le gravier, tout ce qui ne peut subsister s'écoule, et la matière précieuse dont s'enorgueilliront les générations futures, demeure. C'est proprement ce que j'appelle le *crible traditionaliste*.

*
* *

Oui, l'esprit humain, borné dans ses vues et sujet à l'erreur, possède à son service un merveilleux instrument de précision. Il est fâcheux que tant de sociologues aillent chercher bien loin ce qu'ils trouveraient aussitôt, s'ils consentaient seulement à se retourner. La tradition

(1) Cette sélection des caractères a été mise en relief par le professeur Metchnikoff dans son ouvrage : *Etude sur la nature humaine*. Ayant à traiter des harmonies de la nature, le savant biologiste montre après Darwin et Walace que chez une même espèce les particularités utiles de cette espèce se transmettent et se conservent seules ; les particularités nuisibles, au contraire, ne tardent pas à disparaître. Si ces caractères désharmoniques persistent, la perte de l'espèce s'ensuit, à moins qu'ils ne se transforment en d'autres caractères utiles à la vie de cette espèce. Ceci est la principale loi de l'origine des espèces par sélection naturelle. Sa valeur reste la même appliquée à l'évolution des sociétés.

est une expérience toute faite que les siècles se lèguent, et qui contient la meilleure méthode historique, comme le plus sûr enseignement doctrinal.

Par le fait que notre intelligence demeure impuissante à analyser chacun en particulier tous les événements qui constituent le champ de l'activité humaine, les résultats d'une époque historique nous importent seuls. Mais ces résultats, comment les dégager, si chaque fait donné dans sa complexité nous échappe (1) ? La tradition vient à notre secours en opérant cette synthèse. De même qu'on reconnaît la qualité d'un arbre à ses fruits, la bonté d'une morale à ses conséquences pratiques, on se rend compte qu'une théorie sociale est viable qui a fait ses preuves et acquis ses quartiers. De cet ensemble de lois, d'institutions, de coutumes qui fleurirent au cours des âges, la tradition cueille les plus représentatives et compose un bouquet dont le parfum essentiel suffit à réveiller en nous tout un passé enfoui. Pour parler sans figure, la tradition, c'est de l'expérience accumulée.

Taine a dit : « Si jamais nous découvrons la constitution qu'il nous faut, ce ne sera point par les procédés en vogue. En effet, il s'agit de *la*

(1) « De même que le physiologiste, penché sur le corps humain, interroge en vain chaque atome pour trouver l'âme, c'est en vain que, penché sur les urnes, nous cherchons à recueillir l'âme de la nation. Les atomes humains interrogés nous donnent *la somme des raisons particulières, mais non la raison sociale ; c'est-à-dire qu'ils expriment ce qu'il y a dans la nation d'essentiellement changeant et éphémère, mais non ce qu'il y a de permanent, ce qui seulement pourrait donner naissance à quelque pensée dirigeante.* » Léon de Montesquiou, *Le Salut public*, p. 172.

découvrir, si elle existe, et non de la mettre aux voix. A cet égard, nos préférences seraient vaines ; d'avance, la nature et l'histoire ont choisi pour nous ; c'est à nous de nous accommoder à elles, car il est sûr qu'elles ne s'accommoderont point à nous. La forme sociale et politique dans laquelle un peuple peut entrer et rester n'est pas livrée à son arbitraire, mais déterminée par son caractère et son passé... On doit donc renverser les méthodes ordinaires et se figurer la nation avant de rédiger la constitution. » Mais comment « se figurer la nation » sans tenir compte de ses instincts primordiaux, de ses mœurs, de ses tendances, et qui donc nous renseignera sur la constitution appropriée à cet état d'âme collectif ? Evidemment la tradition.

Je suppose — ce qui, hélas ! n'est que la stricte réalité — que nous souffrions d'un malaise général, que notre nation « traverse une crise », pour parler comme les journalistes. Voici un fait : les organes du vaste corps social s'étiolent. Quel remède apporter ? quelle panacée conseiller ? Bien entendu, un diagnostic philosophique restera impuissant (1). C'est donc l'histoire que nous irons consulter ; non pas, ou plutôt secondairement, l'histoire de tel ou tel peuple, mais *la geste* de la nation française. Il importe donc de connaître l'anatomie de notre race et la constitution de son tempérament. Seule la tradition pourra nous éclairer sur ce

(1) N'est-ce pas Renan qui a dit : « La France procéda philosophiquement en une matière où il faut procéder historiquement ».

qui convient ou ne convient pas à notre mode de vivre habituel. En regard de notre époque rongée d'ulcères, elle opposera les périodes saines de notre histoire. En nous faisant toucher du doigt la cause de nos souffrances intestines, la tradition nous proposera la meilleure thérapeutique appropriée à notre organisme.

*
* *

Une sociologie basée sur la tradition apparaît non seulement comme légitime, mais encore comme éminemment scientifique. Elle cadre d'abord en tout point avec *les lois de l'imitation* de Tarde. Le distingué sociologue, à force de creuser les phénomènes sociaux, est arrivé à heurter le fait élémentaire, fondamental, qui est l'imitation. Oui, le caractère de l'acte social est d'être imitatif. « Le couple social, dit-il, n'est pas le couple de l'homme et de la femme fondé pour la reproduction physique, mais le couple de deux personnes de l'un et l'autre sexe dont l'une agit spirituellement sur l'autre. » Peu à peu l'imitation se propagera ; au lieu d'un couple il y en aura plusieurs, il y aura contagion sociale. On pourra définir la société : une collection d'êtres en train de s'imiter. Ainsi l'imitation explique tout dans les phénomènes sociologiques. La raison étant l'ensemble des idées communément acceptées, devient elle aussi un produit de l'imitation (1).

(1) Cf. Tarde, *les Lois sociales* et *les Lois de l'imitation*. Alcan.

D'autre part, les lois de l'imitation qui sont les lois du traditionalisme — en partie du moins, — ne contredisent en rien *les lois de l'invention.* Aussi bien, on a trop la tendance à se figurer *l'inventeur* à la manière d'un devin ou d'un dieu qui en créant opère un miracle. Rien n'est plus funeste qu'une pareille conception du génie. En réalité, *il n'y a pas d'inventions.* Les êtres sont des virtualités qui se développent peu à peu. Suivant le principe de continuité cher à Leibniz, « la nature ne fait pas de sauts », et tout évolue par transition insensible. On pourrait même dire que le *grand homme* n'a jamais existé. Les découvertes sont le produit des inventions multiples et infinitésimales de la foule obscure réalisée dans un esprit supérieur. Il n'y a pas discontinuité dans les découvertes, mais progression géométrique, comme pour la croissance de la population. La découverte est parachevée par le *grand homme*, elle n'est pas faite par lui. Imaginez qu'on remplisse un tonneau avec des tasses. Au bout d'un certain temps celui qui versera sa tasse dans le tonneau le fera déborder. Ce n'est pas lui qui l'aura rempli. Ainsi la tradition augmente chaque jour ses conquêtes et accroît son domaine sans brusques invasions, sans *révolutions.*

Conforme aux lois de l'imitation et de l'invention, le traditionalisme puise encore sa valeur scientifique dans les *lois de l'évolution*, celles-ci ne faisant que mettre en pratique sur le plan de création continuée les deux premières. En effet, les lois de l'évolution ou du

devenir peuvent se ramener à deux principales :

1° *Comment le présent maintient-il les acquisitions du passé ?*

2° *Comment l'avenir parvient-il à se différencier du présent* (1) ?

Or ces deux lois qui permirent à Cuvier et à Lamarck d'affirmer l'*invariabilité des espèces et la mutabilité des formes organiques sous l'influence du milieu*, trouvent leur complète réalisation dans la théorie sociale du traditionalisme. D'une part, pour maintenir les acquisitions du passé, le présent doit se les assimiler, les vivre, ce qui suppose tout un système de lois élaborées dans le sens de la tradition, puisque la tradition est *a priori* le protoplasma en perpétuel devenir, le noyau central d'où sortent par sicciparité les différents membres du corps social constitué. Cette différenciation indéfinie suppose nécessairement, si l'on veut que l'évolution ait lieu suivant un plan uniforme en étroite corrélation avec les tendances constitutives de la race, que ce système de lois est incarné dans une dynastie qui perpétue dans un même sens les acquisitions de l'expérience sociale (2). De plus, pour maintenir ces acquisitions, le présent doit se défendre des invasions

(1) Tout le système de de Maistre ne pourrait-il se résumer ainsi : *Unité et continuité* ?

(2) C'est une remarque de psychologie élémentaire mais vraie : une idée — et partant une tradition — n'acquiert de force que réfléchie, objectivée ou symbolisée par un homme. Par exemple, une doctrine philosophique ne prend corps, si j'ose dire, que reportée sur la tête d'un philosophe chef. Le monadisme, c'est Leibniz ; le criticisme, c'est Kant.

funestes et repousser les éléments étrangers inassimilables. Le nationalisme fait ici l'office des *leucocites* ou globules blancs dont la fonction consiste à protéger l'organisme des poisons ingurgités par hasard et des microbes meurtriers.

D'autre part, loin d'éliminer le facteur humain et l'apport des générations futures, la tradition, après avoir délimité à la suite d'expériences séculaires les conditions de vie et de santé d'une nation, son régime et ses exigences propres, tend de tout son pouvoir accumulé au plein épanouissement des qualités et des forces nationales, à condition que ce progrès se propage avec lenteur et *ordre.*

L'ordre, en effet, est le principe même de l'évolution. L'étude de la paléontologie nous donne à ce sujet tous les renseignements désirables, et, si je ne faisais ici autre chose que de jeter des jalons et fixer des points de repère, il me plairait d'accumuler les exemples. Qu'il me suffise de dire que plus une nation évolue *suivant son ordre et les lois de sa nature*, plus elle progresse. Qu'importe que les rameaux de l'arbre se prolongent dans toutes les directions, si chacun demeure solidement attaché au tronc et si le tronc plonge dans la terre — *la terre de nos morts* — des racines profondes. Pourvu que nous ne lâchions pas ce mystérieux fil d'Ariane qu'est la tradition, nous pouvons nous avancer aussi loin que nos goûts le veulent dans le dédale des activités humaines et nous donner fantaisie d'être impressionnistes, wagnériens,

voire symbolistes, au grand scandale des « philistins » sentimentaux (1).

Ceux-ci donc qui considèrent le traditionalisme comme un retour en arrière n'ont jamais réfléchi sur le sens exact du mot tradition. Là encore nous retrouvons la grande question de l'*en soi* et du *relatif* dont nous eûmes occasion de nous occuper. En soi, deux faits ne se reproduisent jamais de même, et cette objection au traditionalisme ne subsiste qu'en tant qu'on raisonne dans l'abstrait. En réalité, les différences sont peu appréciables et on n'a pas à en tenir compte au point qu'on ne puisse affirmer que la vie est un grand « recommencement ».

Mais ce recommencement se situe sur un plan continu où s'agglomèrent tous les progrès passés, où viendront prendre place toutes les acquisitions futures. Il n'y a pas eu deux César, ni deux Napoléon, mais les passions humaines subsistent toujours. Le cadre seul a changé, non l'âme indestructible de la nation.

(1) Ecoutez ce joli passage de Barrès : « On ne peut pas toujours demeurer sous les armes et il y a d'autres expressions nationales que la propagande politique, bien qu'à cette minute je ne sache pas d'œuvre plus utile et plus belle. Mais, après la victoire, nous ne penserons pas à nous interdire l'art total. « Ironie, pessimisme, symbolisme » (que dénonce M. Doumic), sont-ce là de si grands crimes ? Nous serons ironistes, pessimistes, comme le furent quelques-uns des plus grands génies de notre race ; nous verrons s'il n'y a pas moyen de tirer quelque chose de ces velléités de symbolisme que les critiques devraient aider et encourager, plutôt que bafouer — et ce rôle d'excitateur, de conseiller, serait digne de M. Doumic, — car en vérité, comment pourrions-nous avoir confiance dans la destinée du pays et aider à son développement, si nous perdions le sentiment de notre propre activité et si nous nous découragions de la manifester par ces spéculations littéraires dont notre conduite présente démontre assez qu'on avait tort de se méfier ? » Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, p. 19

Bien mieux, il se pourrait que dans cinq cents ans notre morale se soit considérablement transformée, c'est même probable. Mais soyez sûrs que si de tels faits arrivent sans qu'aucun trouble social ne s'ensuive, c'est que cette transformation, qui s'opérera — si elle doit avoir lieu — avec lenteur et ordre, sera devenue une nécessité conforme à l'esprit de la nation et une possibilité — ceci n'est pas du La Palisse. Du bloc social entamé par les siècles, que façonnent sans fin nos mœurs, nos coutumes, nos besoins, nos tendances, se détachent chaque jour des fragments pulvérisés ; mais le bloc se reconstitue sans fin et change d'aspect sans changer de nature.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours à la tradition à laquelle il importe de s'en référer. Elle seule, pouvant nous éclairer sur les aptitudes constitutives et les virtualités de la nation française, nous indiquera la convenance ou la disconvenance de nos acquisitions futures. Tout doit passer par son crible. Elle a une telle horreur de la mort qu'elle ne conserve que les éléments capables de faire de nous une nation intense.

CHAPITRE III

La Sociologie et la Tradition

PAUL BOURGET (1)

A plus d'un titre l'œuvre de M. Paul Bourget est « suggestive », pour employer un terme cher à l'auteur du *Disciple.* M. Paul Bourget ne s'est pas contenté dans des romans d'analyse, précis et nets ainsi que des « observations » de clinicien (2), de fouiller les passions de ses contemporains, d'exposer les « complications sentimentales » de toute une époque, comme un horloger dispose sur sa tablette les rouages d'une montre ; l'auteur de l'*Etape* a encore clairement perçu l'étroit parallélisme qui règle entre elles, selon des rapports constants, la sensibilité et l'intelligence d'une génération. Ses « essais »

(1) A propos de *l'Emigré,* Plon et Nourrit, Paris, 1907.

(2) Ce terme de *clinicien* convient parfaitement au tempérament de M. Bourget. Notre romancier a non seulement emprunté aux médecins d'hôpitaux leur méthode positive, il s'est encore initié en leur fréquentation aux théories sur l'hérédité et au processus de certaines maladies. Dans presque tous ses romans M. Bourget cite des biologistes, emploie leur langage, leurs comparaisons. Il se plaît dans la description de types pathologiques, et le Dr Grasset a pu écrire un petit livre extrêmement nourri sur ce sujet : *L'idée médicale dans les romans de Paul Bourget.* Coulet, Montpellier, 1904.

psychologiques, pour être exacts, devaient donc trouver leur confirmation, comme leur achèvement, dans une analyse expérimentale du fait social, et se prolonger jusqu'à l'exposé du problème politique actuel — entendant ce mot de *politique* dans le sens d'Aristote.

On pourrait, s'en tenant à l'un des deux aspects du talent de M. Bourget, étudier soit les qualités du « confesseur laïque », soit les vues originales du sociologue. Cette division, répétons-le, est purement logique ou abstraite, c'est-à-dire arbitraire. Un romancier de l'envergure de M. Bourget, qui creuse jusqu'à leurs plus secrètes profondeurs, au moyen de méthodes scientifiques éprouvées, les problèmes moraux actuels, ne saurait souffrir d'être envisagé partiellement. Chacune des monographies psychologiques entreprises par M. Bourget est encore une « contribution », selon la formule de Taine, à la doctrine du nationalisme intégral et contient en soi un enseignement social.

C'est qu'une étroite solidarité, un lien organique unissent les travaux de l'observateur du cœur humain aux recherches du politicien ; si la méthode change, les conclusions s'identifient. Ici les données de la race, les analogies de la science, les lois de l'histoire interviennent pour diagnostiquer le mal dont souffre la France et indiquer la thérapeutique nécessaire. Là une enquête sur la vie intérieure d'un personnage, la notation des flux et reflux d'une passion, l'exposé d'un tempérament, la description d'un caractère constituent un catalogue de docu-

ments humains précieux pour le psychologue. Mais ici comme là il s'agit, en somme, de maladie et de santé morales. La saine énergie d'un couple, le respect des traditions, l'acceptation du devoir, la soumission à son ordre, les puissances individuelles disciplinées et s'exerçant avec mesure, déterminent l'équilibre et l'heureux fonctionnement de la cité. M. Bourget l'a bien compris. Chaque cas passionnel a sa répercussion sur l'ensemble d'un peuple ; chaque état moral isolé concourt au développement ou hâte la décadence de la masse. Derrière le psychologue qui expose et observe, se cache le sociologue arbitre et censeur. Ces deux hommes unissent leurs efforts en M. Bourget ; aussi serait-ce commettre une faute contre la perspicacité que de les séparer.

La publication de l'*Emigré* actualise cet essai de synthèse dogmatique que nous tentons. Au point de vue sentimental d'une part, ce roman continue la belle série des analyses psychologiques où M. Bourget excelle. Nous retrouvons dans l'*Emigré* cette consciencieuse étude et fortement poussée de caractères jamais banaux ; un enchaînement solide d'événements extérieurs déterminés, comme dans la tragédie du XVII[e] siècle (1), par les volte-face du sentiment ;

(1) Ce n'est point sans raison que je compare un roman de M. Bourget à une tragédie de Racine. Ici comme là, même ordonnance logique des parties, même conception de l'action « qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages » (préf. de *Britannicus*). Chez tous deux ce sont les caractères qui créent les circonstances et l'enseignement moral se dégage tout seul du jeu des passions. Comme le dit Racine dans la

des processus d'états d'âme qui tirent d'eux-mêmes toutes leurs complications ; bref, un de ces multiples phénomènes de chimie morale où les diverses actions et réactions se combinent dans les creusets du cœur.

Du point de vue social, d'autre part, l'*Emigré* apparaît comme un vaste symbole. Toutes les idées politiques chères à M. Bourget y sont contenues. Bien qu'à proprement parler ce volume ne renferme pas de thèse aussi accusée que dans l'*Etape* par exemple, l'*Emigré* demeure le résumé de toutes les expériences sociologiques de l'auteur. L'image de la tradition plane au-dessus de ces pages et enveloppe les ombres vivantes qui s'y meuvent d'une lumière triomphante, de même qu'on voit dans le *Rêve* de Detaille, au-dessus des bataillons endormis, caracoler le cortège de la Gloire.

Le marquis de Claviers-Grandchamp, *l'émigré*, comme l'appelle en riant son fils, représente la noblesse de cette « plus profonde France » qui, dans notre pays bouleversé, demeure comme une force sans emploi. Jadis cette noblesse, dont le comte de Boulainvilliers au XVIIIe siècle s'est fait l'éloquent défenseur, fut le cœur et la tête de la nation. Elle guerroya, elle administra le pays et peut-être que les réformes à l'ordre du jour dont le parti républicain nous entretient tomberaient d'elles-mêmes et

préface de *Phèdre* : « les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer le désordre dont elles sont causes ». Cf. aussi la préface de *la Physiologie de l'amour moderne.* Je ne connais pas de drame plus *racinien* que l'*Idylle tragique* de M. Paul Bourget.

seraient sans signification si ce rouage indispensable à la vie d'un peuple n'avait été faussé. « Les gens d'aujourd'hui parlent de la question sociale. Nos pères l'avaient résolue. Qu'était-ce qu'un grand seigneur ? Un syndicat vivant, tout simplement. Songe combien de personnes subsistaient de lui, combien subsistent de nous. Dépenser largement une belle fortune, de père en fils, dans la même terre, c'est nourrir tout un pays, plusieurs générations. Quand on parle du faste des nobles d'autrefois, on les imagine comme Cléopâtre, buvant des perles, égoïstement. Mais ce faste était un service public ! C'était la fontaine qui accapare les eaux, pour les distribuer. On a renversé la fontaine, et l'eau s'éparpille, se gâche, se perd, voilà tout... »

Malgré ses dons naturels, ses qualités acquises par des siècles de sang très pur, le marquis de Claviers-Grandchamp ne peut ni ne veut faire usage de sa brillante intelligence. « Personne plus que moi, dit Landry parlant de son père, ne connaît ses facultés et ce qu'il aurait pu être. Quel soldat ! Il l'a prouvé pendant la guerre. Quel diplomate ! Quel administrateur ! Quel conseiller d'Etat ! Et il n'est rien... Depuis que j'observe, je le vois, lui, si intelligent, si généreux, si ouvert, ne faire aucun usage de ses énergies, ne participer à aucune des activités de son temps. Il existe une France contemporaine, cependant. Il y est. Il n'en est pas. Elle ne veut pas de lui, qui ne veut pas d'elle. »

Pourquoi donc le vieux marquis ne veut-il pas « servir » ? Parce qu'il a le devoir de mainte-

nir intacte une vérité sociale élaborée « par cette expérience séculaire qu'est la coutume et transformée en instinct », un principe : la « défense des tombeaux ». « Qui la mesurera, la force des principes, des vérités sociales maintenues par un groupe d'hommes, par un seul homme quelquefois, s'il s'appelle le Roi ? Hé bien ! la maladie de la France issue de la Révolution n'est pas dans les faits, elle n'est pas dans les hommes. Elle est dans le manque de principes ou dans des principes faux, ce qui est pire. » Ailleurs l'*Emigré* s'exprime ainsi : « Une caste menacée est comme une ville assiégée. Elle doit se fermer. Il n'y a pas assez d'intransigeance dans notre temps, même chez nous, pour que je renonce à la mienne. Je n'ai rien tant admiré, dans ma jeunesse, que le geste du comte de Chambord apportant son drapeau blanc — combien l'ont compris, même parmi nos amis ? — Non, Landry, on ne transige pas dans la défense d'un principe vaincu. On ne le défend jamais trop (1)... »

(1) M. Bourget est revenu sur cette idée dans la préface aux *Lettres sur l'Histoire de France* de M. G. de Pascal. « Les années qui ont suivi la guerre de 70 furent celles qui permettent le plus d'apprécier le travail de décérébration accompli sur la France par les encyclopédistes et leurs héritiers. Le plus sagace des princes, Monseigneur le comte de Chambord, l'avait compris. Ce fut pour compter le nombre de ses partisans déterminés et pour mesurer l'énergie de leurs certitudes qu'il a posé la condition *sine qua non* du drapeau blanc. Cette exigence était certes l'affirmation d'un principe intangible. C'était aussi une épreuve — j'allais dire et pourquoi pas ? — une tentative expérimentale. Le Roi arrivait, apportant un programme complet de réformes dont ses manifestes démontrent la nouveauté et l'ampleur. Il ne pouvait l'exécuter qu'avec des serviteurs et avec un pays qui sentissent véritablement le prix unique de cette force : la Monarchie héréditaire. Du moment que ces serviteurs et ce peuple hésitaient sur un point de pure forme, qu'eussent-ils fait sur les essentiels ? »

Cette vérité immuable qui fit la puissance de la France, ce principe, c'est l'ordre. Et l'ordre social, qu'est-ce autre chose que la famille, cette assise de l'édifice humain ; or la famille ne progresse que si « les vivants se considèrent comme des usufruitiers entre leurs morts et leurs descendants ». L'ordre c'est encore le droit d'aînesse, le domaine patrimonial indivisible, l'amour de la terre, la fixation des caractères acquis. L'ordre c'est la race ; quand l'adultère vient mêler les sangs, la race se fausse, c'est l'étranger au foyer, la création d'une âme hybride, comme dit Landry, lorsqu'il se découvre le fruit de la faute entre sa mère et M. Jaubourg. L'ordre c'est la tradition, la distinction des classes, l'armée chargée de maintenir le devoir et le principe par l'exemple. L'ordre c'est enfin non pas la conscience, mot qui a « trop servi d'étiquette solennelle à l'anarchie », mais l'honneur, « la sauvegarde de la justice, le magnifique supplément des lois », et la défense de ce catholicisme qui fit la France et qui la conserve encore presque malgré elle.

Voilà ce que l'*Emigré* contient en ses pages palpitantes de vie (1), et c'est après avoir été en

(1) Il est à remarquer, en effet, que tous les romans de M. Bourget sont animés d'une *vie réelle* qui captive le lecteur et l'emporte dans le tourbillon du récit dramatique. Par ce côté, et par beaucoup d'autres, M. Bourget se rapproche de Balzac et j'aimerais à établir un parallèle entre ces deux auteurs dont la parenté intellectuelle est indéniable. Même souci du décor, même manière de camper les personnages, de compliquer l'intrigue sans invraisemblance, même habileté à graduer l'intérêt et à précipiter l'action. Mais plus que tout, même art d'instruire en divertissant, d'enseigner à la lumière des événements exposés, bref de soutenir une thèse sans dogmatiser. Le récit

substance la profession de foi d'un de Maistre entre autres, toute la doctrine d'un Bourget. Il importe à présent de justifier cette doctrine en l'exposant dans ses détails.

*
* *

Une chose frappe avant tout dans l'œuvre de M. Bourget : l'effort conscient pour demeurer toujours en parfaite conformité avec les données scientifiques les mieux établies. Ce souci d'exactitude, cette méthode objective, cette conscience de savant, M. Bourget les doit autant à l'exemple de son maître Taine qu'à l'atmosphère intellectuelle de l'époque qui présida à l'élaboration de sa propre pensée. Beaucoup d'écrivains qui ont eu leurs vingt ans entre 1855 et 1880, écrit-il dans la préface du troisième volume de ses œuvres complètes, ont eu pour idéal « de collaborer à cet immense labeur scientifique qui manifestait alors de toutes parts la vertu du procédé expérimental. Il nous semblait que les vieilles formes littéraires se rajeuniraient en participant, elles aussi, à ce vaste mouvement des esprits vers une connaissance ordonnée et tout objective de la réalité ». Ce fut comme une ivresse du fait, une soif de documentation qui rajeunit notre littérature et notre art en leur communiquant l'amour de la « scrupuleuse soumission à l'objet ». Je pense

et le jeu des passions chez l'un et l'autre nous font *vivre d'abord* l'idée ; jamais la thèse n'entrave ni ne suspend l'action.

que la poésie en particulier eut, dans la suite, à souffrir de ces chaînes et qu'elle se serait définitivement dissoute dans le poème didactique, sans cette renaissance idéaliste qui redécouvrit les lois nécessaires du lyrisme et de l'exaltation intérieure. Toujours est-il que l'acquisition de cette discipline venait à son heure et que la prose y acquit, avec un choix de sujets neufs, une nouvelle force de précision.

Mais si les bienfaits de la science sont incalculables, ses méfaits sont terribles lorsque le maniement de la spéculation tombe au pouvoir d'esprits inexperts. Ces derniers se reconnaissent à ceci qu'ils tiennent pour réelles de simples hypothèses ; on en voit encore qui, oubliant la nature des objets à étudier, confondent les méthodes,et réunissent sous le même concept des réalités fort diverses. « Si la Science consiste, par définition, dans une étude objective de la réalité, n'est-il pas évident que son premier soin doit être de subordonner ses procédés de recherche à la nature propre, ou si l'on veut, à l'espèce de cette réalité ? » Or beaucoup d'esprits hantés par le « Tourment de l'Unité » et par des raisonnements à base métaphysique ont cru pouvoir « employer, pour des besognes réservées auparavant à d'autres facultés, les méthodes auxquelles les sciences doivent leurs rapides et indiscutables progrès. » Certes, voici un noble rêve : appliquer à tout l'ensemble du savoir humain, à la littérature, à la sociologie, à la religion, les procédés des sciences mathématiques. Vers cette fin tendirent les efforts avoués

d'un Taine, d'un Renan, d'un Auguste Comte, d'un Zola, d'un Leconte de Lisle, d'un Sully-Prudhomme. Mais, ajoute M. Bourget, « il est bien frappant que les pages auxquelles ces écrivains ont essayé de donner la valeur la plus délibérément scientifique nous semblent, au contraire, les plus contestables, les moins vérifiées, les plus révélatrices d'une illusion subjective ».

A ce sujet on a parlé de « banqueroute de la Science », et nous avons encore présentes à la mémoire les polémiques d'un Brunetière et d'un Berthelot. A dire le vrai, cet apparent insuccès des méthodes scientifiques « ne prouve rien contre l'application de la science à des domaines nouveaux ». Mieux vaut affirmer que ces méthodes scientifiques ont échoué précisément là où elles n'ont pas été assez scientifiques. Car les esprits de *type scientifique*, mais non pas *scientifiques*, dont nous parlons, ont entendu par science une science particulière : la biologie et, par les analogies découvertes, ont prétendu étudier la littérature, la sociologie, la religion à la lumière des méthodes des sciences naturelles.

Il y a pourtant dans cette assimilation hâtive une grossière méconnaissance des nécessités expérimentales. L'expérience, en effet, doit seule nous permettre de ne pas confondre les faits de vitalité morale et ceux de vitalité organique. Les premiers appartiennent au domaine des méthodes psychologiques, les seconds ressortissent des méthodes physiques ou naturelles. Grouper sous la même rubrique des groupes de

faits très différents, comme les phénomènes physico-chimiques, les phénomènes physiologiques, les phénomènes psychologiques, sociaux, religieux, c'est se condamner à de graves bévues. Ainsi « de beaux génies ont succombé à la séduction d'une apparente identité ». Une vue plus profonde des exigences scientifiques nous montre, au contraire, que tous les phénomènes cités sont des *faits premiers*, irréductibles, et que puisque les objets à étudier diffèrent entre eux, la méthode employée pour chacun doit être particulière. « Construire, par exemple, une société *a priori*, géométriquement d'après des axiomes abstraits, c'est se condamner à un avortement certain. Ces principes ont beau être scientifiques, cette construction est, par définition, anti-scientifique.

Dans cette remarquable préface au livre du docteur Grasset, les *Limites de la Biologie*, on nous rappelle qu'un des innombrables « pense-petit » de l'anticléricalisme a reproché à l'auteur du *Psychisme inférieur* d'être catholique. Ce primaire se montre étonné qu'on puisse être à la fois un neurologiste distingué et un catholique sincère. Ainsi pensent quantité de pauvres esprits qui veulent *rationaliser*, c'est-à-dire ramener à la mesure d'une seule science des vérités d'un autre ordre et qui, par manque d'esprit scientifique, demeurent dans l'équivoque. Auguste Comte avait déjà signalé « la disposition constante des biologistes à concevoir la science sociale comme un simple corollaire ou appendice de la leur ». Travaillons donc, sans

nous laisser distraire par le plaisir de généraliser, à l'étude de plus en plus objective des diverses faces de la réalité.

Pour avoir observé scrupuleusement cette règle de conduite, M. Bourget nous offre une longue série d'œuvres, remarquables à la fois par la peinture des états d'âme et par les conclusions qui se dégagent de cette peinture objective. « Il y a, dit fort justement M. Bourget, dans toute recherche du type scientifique, deux moments, ou, si l'on veut, deux stades : le premier est celui de la description, le second, celui de l'interprétation. » Ici le moraliste se compare au clinicien ; — on sait la faiblesse de l'auteur de *Mensonges* pour l'art du médecin, amour dû à une curiosité jamais satisfaite qui le poussa à fréquenter les hôpitaux. Le clinicien commence par établir un diagnostic avant de recourir à la thérapeutique. Le moraliste, de son côté, observe d'abord, explique ensuite et tire son enseignement de ses observations mêmes. « La littérature supérieure est bien, comme la grande médecine, une analyse qui guérit ; mais, comme la médecine, elle ne saurait guérir qu'après avoir analysé. Quand on a l'ambition de faire œuvre d'écrivain moraliste, c'est donc se conformer à la bonne méthode que d'amasser beaucoup de « cas » avant de généraliser. »

Certains critiques qui ne remarquèrent pas suffisamment à quelle stricte méthode s'est toujours tenu notre romancier ont prononcé à son sujet le mot de *conversion*. Ils prirent les livres de M. Bourget les uns après les autres, au

lieu d'étudier les conclusions générales d'une œuvre entière, et crurent discerner dans cette pensée des contradictions ou, pour mieux dire, deux manières. Y a-t-il si loin de l'auteur du *Disciple* à celui de l'*Etape*, et devons-nous, à propos de l'*Emigré*, parler de *conversion*, si l'on se souvient d'*Outre-Mer* ? Certes, déclare M. Bourget, ce mot de conversion ne me fait pas peur, « car j'estime que la volte-face d'un esprit, qui, sous la leçon de la vie, reconnaît son erreur première est un des plus beaux spectacles qui soient. *Mais tel n'est pas mon cas particulier.* On se convertit d'une négation, on ne se convertit pas d'une attitude purement expectative. Cette position d'analyste sans doctrine et, par conséquent, qui cherche, n'est qu'une des formes du doute méthodique. Il me serait aisé de montrer que, s'il y a eu développement dans ma pensée, il n'y a pas eu contradiction, et que l'avant-dernier chapitre d'*Un Crime d'amour*, l'épilogue de *Mensonges*, vingt passages de la *Physiologie*, les dernières pages du *Disciple*, celles sur la confession et le péché dans *Cruelle Enigme*, se raccordaient déjà entièrement à ce que j'ai appelé depuis l'apologétique expérimentale ».

Ces lignes sont du plus haut intérêt pour qui a lu et retenu toute l'œuvre de M. Bourget, car cette apologétique expérimentale dont il est parlé ici « consiste à établir, suivant une expression chère aux mathématiciens, qu'étant donné une série d'observations sur la vie humaine, tout dans ces observations s'est passé *comme si* le Christianisme était la vérité ». C'est le cas de

citer la fameuse parole de Balzac : « Le christianisme et surtout le catholicisme étant, comme je l'ai dit dans le *Médecin de campagne*, un système complet de répression des tendances dépravées de l'homme, est le plus grand élément de l'ordre social. »

En effet, des analyses de psychologie individuelle, de toutes les nosographies morales entreprises par M. Bourget, au moyen d'une méthode strictement expérimentale et positive, une seule conclusion se dégage, à l'insu de l'auteur et sans aucune sollicitation : la démonstration de la vérité religieuse. Cette conclusion, je le répète, n'est ni cherchée, ni voulue par l'auteur ; elle apparaît lumineuse à la fin de chacun de ses romans. C'est que, comme l'a reconnu plus tard M. Bourget,« la religion n'est pas d'un côté et la vie humaine de l'autre ». Les désordres occasionnés par le règne des passions, les troubles survenus dans quantité de vies par l'inobservance de la loi morale attestent la nécessité de la religion catholique et l'heureuse influence de ses principes vitaux. Lorsque ces principes sont niés, lorsque l'homme secoue les chaînes de cette religion qui emprisonne son instinct animal, aussitôt reparaît le « gorille lubrique » dont parle Taine, qui puise dans ses plaisirs la raison de ses malheurs. « C'est donc faire œuvre d'apologiste — se crût-on par ailleurs et fût-on athée et jacobin — que d'écrire des livres d'observation quotidienne et réaliste, comme *Madame Bovary* ou *Pierre et Jean*, qui pourraient porter en épigraphe, à leur première page, le :

Non Mœchaberis de l'*Exode* et du *Deutéronome*, dans toute son implacable rigueur, ou, comme le *Rouge et le Noir*, le : *Non concupisces domum proximi tui... nec omnia quæ illius sunt* ; — ou, comme *Adolphe*, la parole de l'apôtre : *Alter alterius onera portate.*

Il serait facile, à présent, de reprendre un à un les romans de M. Bourget, pour montrer la concordance expérimentale et comme fatale entre une catastrophe morale survenue dans la vie d'un individu et l'inobservance de la loi religieuse. Chaque crise d'âme, chaque drame intime postule la nécessité de ce catholicisme ; et M. Bourget a raison de dire que toute son œuvre s'affirme, à son insu, une apologétique pratique. Pour avoir méconnu les limites de la pensée humaine, secoué les liens de cette discipline religieuse qui interdit à l'homme de ne croire qu'en sa raison, pour avoir satisfait au péché d'orgueil, le savant Adrien Sixte s'avoue avoir trempé dans le crime de son disciple. Quels ravages cause l'adultère dans les foyers, c'est ce que nous apprendrait le Francis Nayrac de *Terre Promise*, le René Vincy de *Mensonges*, les héros de l'*Idylle tragique*, le Hubert et la Thérèse de Sauge de *Cruelle Enigme*, et bien d'autres personnages de M. Bourget. Jacques Molan, Claude Larcher et Dorsenne, ces dilettantes intellectuels confirment par le trouble de leur âme et la tristesse de leur cœur la parole de Balzac : « La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion ». Dans le *Divorce*, une famille expie cruel-

lement la désobéissance à la sage loi de l'Eglise qui interdit la polygamie.

Une telle recension pourrait se poursuivre plus longuement. Elle nous convaincrait de cette concordance entre les conclusions dues à la méthode expérimentale et les enseignements de l'Eglise. « S'il est interdit à celui qui observe la vie humaine de provoquer des expériences, ne peut-on pas considérer les innombrables accidents que le jeu des passions suscite autour de nous, comme autant d'épreuves instituées par la nature et dont l'interprétation équivaut à tout un travail de laboratoire ? »

*
* *

M. Bourget, après Balzac son maître, a fait sortir de la psychologie individuelle le plus profondément poussée une démonstration très forte de la vérité religieuse. Nous allons le voir extraire de la psychologie nationale une démonstration non moins forte de la vérité monarchique. « La science n'a fait ici, comme ailleurs, que comprendre ce qu'avait trouvé l'Instinct ; la réflexion n'a fait que vérifier la coutume. »

En excellent positiviste, M. Bourget n'aborde le problème social qu'après avoir, là encore, défini le mot expérience et s'être assuré d'une méthode inattaquable, d'une méthode commandée par les faits : l'observation. Tel ne fut pas le point de vue de bon nombre de sociologues prétendus scientifiques.

La grande erreur sociale contemporaine est précisément d'avoir confondu les mots *rationnel* et *expérimental*. En prenant l'un pour l'autre ces deux vocables, les idéologues ont cru viable tout ce qui est *logique*, tout ce qui fait matière de raisonnements impeccables. D'une certaine conception *a priori* de la notion de république, par exemple, laquelle *en soi* passe aux yeux des philosophes pour le meilleur des gouvernements, parce qu'il donne son maximum d'essor à la conscience collective (1) et qu'il s'appuie sur la vertu, nos idéologues ont conclu qu'*expérimentalement* le régime républicain est notre plus solide idéal et que cet idéal doit être voulu par tous les moyens. Rien n'est plus intenable qu'une telle position. Ce raisonnement *in abstracto* n'a de valeur qu'autant qu'on l'enferme dans la spéculation et qu'on suppose une humanité idéale. La réalité contredit chacune de ces propositions. Celles-ci ne tiennent compte pour se réaliser ni de l'inégalité foncière des hommes, ni de leurs passions impossibles à réfréner sans institution, c'est-à-dire sans discipline, ni de l'impossibilité pour le peuple de se gouverner soi-même d'a-

(1) On se souvient de la définition donnée par M. Marc Sangnier dans son livre *L'esprit démocratique* : « *la démocratie est l'organisation sociale qui tend à porter au maximum la conscience et la responsabilité civique de chacun* ». Cette formule pour avoir été celle de Kant avant d'être reprise par tous les assembleurs de « nuées » ne correspond à rien d'expérimental, de positif. Elle est simplement logique et satisfait notre *raison pure*. Pour qu'elle puisse être justifiée, *en pratique*, il faudrait d'abord démontrer *par les faits* que 1° la démocratie est susceptible d'*organisation sociale* ; 2° qu'il est possible et même bon d'éveiller la conscience du peuple au point de pouvoir le laisser se gouverner lui-même.

près de pauvres lumières, ni de la hiérarchie de pouvoirs, seul fondement de l'ordre. Telle fut encore l'erreur de la génération de 1850 qui, au lieu de prendre comme mesure de la vérité l'existence constatée du fait, préféra s'en tenir aux exigences déductrices de l'entendement. Cette illusion de logisme occasionna les plus grands ravages.

Ne voit-on pas encore de nos jours quantité d'esprits superficiels mêler, au nom d'une pseudo-science, ces deux concepts de *Science* et de *Démocratie*, qui, entre autres maux, justifient les ignominies du suffrage universel et la frénésie des luttes de classes. « C'était un axiome, gravé dans la conscience de ceux-là même qui, au nom de l'ordre, réclamaient un pouvoir fort, que la Démocratie allait de pair avec la Science, et que ces deux courants emportaient les peuples vers un Eden certain de justice et de vérité. Par une simplification qui se retrouve dans toutes les grandes erreurs collectives du type millénaire, ces deux courants étaient considérés comme absolument opposés aux courants de l'époque antérieure. Le Passé, c'était la Monarchie, et c'était la Foi, toutes deux condamnées au nom de l'Avenir et de la Raison ». Bon nombre de bourgeois ont voulu mériter le titre glorieux — pensent-ils — d'*intellectuels*, en mettant une certaine ostentation à soutenir nos démolisseurs nationaux. Ils prétendent ainsi reconquérir la faveur du peuple et participer à la diffusion de ce fameux esprit contemporain. Eux qui longtemps demeurèrent stationnaires, piéti-

nant sur leur routine, ils ont couru soudain « vers la vie » — comme ils disent — avec une si folle ardeur qu'ils ont perdu en route ce trésor de vie dont ils auraient dû demeurer dépositaires. Le jeune clergé n'a pas échappé à cet engouement pour une fausse science. Grisé par un afflux d'idées plus ou moins kantiennes qu'il accepta sans critique, incapable de voir clair au milieu des abstractions environnantes, poussé, comme le bourgeois, par un certain esprit d'orgueil qui nous porte à secouer le joug de la tradition, enseigné par des maîtres d'ailleurs incapables, trompé enfin par la politique du ralliement sur laquelle on a tant fondé d'espoirs chimériques — le jeune clergé, dis-je, s'est, d'une part, lancé à la légère dans des études aventureuses d'exégèse, avec des méthodes non éprouvées ou convenant à d'autres sciences purement rationnelles, mais certainement pas à une religion révélée, au dogme catholique, à la foi religieuse et à la tradition de l'Eglise. Il a donné, d'autre part, inconsidérément dans les idées démocratiques, soi-disant au nom de l'Evangile, proclamant l'humanité humaine, alors que l'Evangile ne dit pas l'homme est ton *égal*, mais ton *semblable*, ce qui est bien différent.

Aux philosophes idéologues, au bourgeois vaniteux, au prêtre ignorant, qu'a-t-il donc manqué pour raisonner expérimentalement et par là dégager la cause du mal des conséquences mêmes de la maladie ? A tous ceux-là il a manqué un esprit humble, une connaissance parfaite des exigences de la science. L'étude objec-

tive de l'histoire et la soumission au fait peuvent seules nous guérir de ces hâtives généralisations, en nous maintenant sur un terrain positif. S'attacher à l'expérience, ce n'est donc pas construire des théorèmes de sociologie ou trouver dans des raisonnements logiques la confirmation de ses goûts et de ses désirs ; c'est apercevoir « la vie de la vieille France à travers ses réalités silencieuses et fécondes ».

Il y a, en effet, dans chaque civilisation deux principes fondamentaux indéniables de l'observation desquels dépend la prospérité d'un pays. L'un de ces éléments vitaux pourrait s'appeler l'*Inconscient*, l'autre le *Conscient* de la nation. Qu'on prenne garde que ces mots avec majuscules ne symbolisent aucune abstraction. L'inconscient d'une nation, son centre de vie, son « psychisme inférieur », dirait le docteur Grasset, réside dans l'observation naturelle et instinctive des pratiques traditionnelles. Le Conscient, au contraire, renferme l'élite des intelligences, l'ensemble des méthodes positives employées pour faire progresser un peuple. Ces deux parties qui sont comme le cœur et le cerveau d'un pays paraissent indispensables au bon fonctionnement de la vie sociale. Sitôt que naît un désaccord entre l'inconscient et le conscient, sitôt que la tradition est rejetée dans l'ombre et que l'intelligence créatrice prend le dessus, le malaise social s'accentue ; de même, qu'autre part, « une humanité qui prétendrait s'emprisonner dans les conceptions héréditaires sur les points où les méthodes expérimentales ont renouvelé les

idées irait, elle aussi, contre la nature ». Il y a donc là un équilibre à garder. Si la France dépérit, c'est que cet équilibre a été rompu.

La Révolution fut faite par les lettrés, les philosophes, et ce sont bien leurs descendants intellectuels que nous rencontrons aujourd'hui sur notre route en tête du mouvement démocratique. Or ni les révolutionnaires, ni les « modernistes » trop occupés à leurs constructions logiques, n'ont voulu remarquer cette vérité expérimentale, à savoir que « la vie inconsciente précède chez nous la vie consciente ; celle-ci n'est que la reconnaissance chez nous de toute une activité qui lui a été antérieure ». Comme l'a très bien montré Balzac, la réalité de l'âme ne réside pas dans la seule pensée. Nous vivons à la surface de notre être et notre intelligence n'est qu'une faible partie de notre moi. S'il est vrai que nous sommes d'abord régis par l'instinct, il devient de toute nécessité pour l'éducateur de discipliner cet instinct, de le régler avant qu'il soit parvenu à la conscience, de doter l'enfant d'un *inconscient sain*. « Par conséquent, écrit M. Bourget, une discipline traditionnelle est indispensable à l'éducation. Cette discipline doit être fondée sur une vérité qui ne soit pas purement atteignable par le raisonnement, afin qu'elle puisse être saisie par des intelligences encore en formation. Cette vérité doit être en même temps capable de convenir à des intelligences plus avancées, de telle façon que la conscience, quand elle s'éveille, puisse accepter des habitudes d'esprit déjà passées en mœurs. Elle doit enfin con-

venir à des âmes parvenues au plus haut degré d'intuition, puisque ce stade de vie psychique n'est que le terme des deux autres. »

C'est donc obéir encore à la bonne méthode expérimentale que de constater « que nous appartenons à une race avant de le savoir », que « nous avons des instincts transmis avant de les connaître. Quand l'éducation se propose de *préparer* ces énergies encore obscures, dont le développement en bien ou en mal sera utile ou nuisible à la société, son soin initial doit être de travailler dans le sens de ces activités préexistantes ».

Notre XIXe siècle n'a point voulu de cette sagesse qui tempère l'ardeur désordonnée de l'intelligence. Il a nié ce fait positif qu'une race « ne trouve les institutions qui lui conviennent que dans l'action séculaire de la vie inconsciente, par les traditions et par les coutumes ». Il fut l'âge, au contraire, « de la plus étonnante dépense d'énergie qu'ait jamais faite notre race et de son plus complet avortement ; — âge d'individualisme passionné qui se meurt dans une désolante pénurie d'individualités ». Le XIXe siècle a souffert d'une énergie mal réglée, d'un abus de la pensée consciente.

Nul mieux que M. Bourget, si ce n'est encore Balzac, n'a mis cette vérité en valeur. Après avoir établi par de fines analyses la distinction si importante entre le Conscient et l'Inconscient d'un pays et montré la nécessité pour ce pays de conserver intact cet inconscient, M. Bourget remarque combien de nos jours des phrases comme celles-ci reviennent dans tous

les discours : « Il s'agit de faire des *conscients* », ou, « nous entendons être des *conscients* ». « Comprenez bien, ajoute-t-il, qu'il s'agit ici non pas de la conscience morale, mais de la conscience sans épithète, au sens métaphysique de ce mot. Les uns et les autres ont perdu la notion de ce qu'il y a de sacré, ou plus simplement d'opulent, de généreux, de fécond dans une énergie qui s'ignore, dans une personnalité primitive et comme engainée par son milieu d'origine, dans un être enfin qui excelle à l'action sans essayer de la raisonner, de la *rationaliser*. »

Cette idée de faire des *conscients* de tous les êtres de l'échelle sociale, au lieu de s'attacher à discipliner des instincts, nous a conduits à la doctrine « du déclassement systématique », telle que nous la voyons pratiquée aujourd'hui. Il semblerait que la fin de l'éducateur contemporain soit d'éveiller chez l'enfant des ambitions pour lesquelles il n'était pas né. « Si vous vous mettez au point de vue absolu, qui est celui des illuminés de la Démocratie, vous raisonnerez ainsi : « Tout homme a des droits égaux, donc les possibilités offertes à tous les enfants doivent être les mêmes. Nous allons tracer un programme qui les prépare à toutes les espèces de vies. Ce programme devra être soustrait au contrôle des familles, car celles-ci représentent une limitation, une spécialisation forcée. Le laboureur entrevoit dans son garçon un ouvrier rural. Il voudra, neuf fois sur dix, l'influencer dans ce sens. Le commerçant, de même, souhaitera, neuf fois sur dix, que son enfant devienne un

commerçant. Nous essayerons de modifier cette tendance chez le père par une propagande d'ambition, en pratiquant et proclamant la doctrine du déclassement systématique. Quant à l'écolier, nous aurons soin de le dresser, par notre enseignement, à un type d'esprit et d'activité qui ne soit ni régional, ni professionnel. Le terme seul de *primaire* indique notre but. »

Tout autrement raisonnent « ceux qui considèrent l'enfant du point de vue que j'ai appelé réaliste. Ils disent : « L'intérêt du pays est identique, en son fond, à celui des familles... L'éducation de l'enfant sera d'autant plus utile au pays qu'elle sera plus utile à la famille. Il s'agit donc, non pas de détacher cet enfant de son milieu natal, mais au contraire de le développer dans ce milieu et pour ce milieu... Si le paysan souhaite de rester paysan, le commerçant de rester commerçant, ils seront plus aptes de faire de leur fils, celui-ci un bon paysan, celui-là un bon commerçant. »

Là donc encore nous nous heurtons à la dangereuse ignorance d'un grand nombre d'esprits forts — bien intentionnés d'ailleurs — qui admettent sans les critiquer les assertions incessamment répétées des sophistes de la Révolution. « Une suggestion semble avoir émané de cette inlassable propagande. » Si les meilleures intelligences de notre âge n'étaient pas comme envoûtées par de fumeuses abstractions, elles se rendraient enfin à l'évidence de ce fait positif que l'éducation doit être adaptée à la vie. « Un peuple doit avoir des organes d'acquisi-

tion et des organes de dépense, des familles où s'amassent les réserves de sa vitalité, et des familles où ces réserves accumulées se consomment. Vouloir que tous les membres qui le composent aient la même culture ou une culture seulement analogue, c'est gaspiller, c'est tarir les latentes réserves de l'avenir. »

On se souvient de Jean Monneron entrant au *Restaurant de tempérance* de la Tolstoï et contemplant ces ouvriers aux yeux inquiets, aux traits tendus et durs. « Il savait qu'une intoxication lamentable, plus redoutable que l'autre, était prodiguée à ces cerveaux de quart de bacheliers, par les mêmes mains qui s'efforçaient de les guérir de l'alcool. » Si quelqu'un leur avait dit à ces intellectuels déclassés que « la pensée vécue ,*agie*, a des richesses qu'est bien loin d'égaler toujours la pensée simplement pensée », ils se seraient récriés qu'on blasphémait contre la *Vérité*, la *Lumière*, le *Progrès*. Pourtant le moindre paysan illettré, le plus petit ouvrier des villes à qui tout parle de la campagne, à qui l'apprentissage technique a de bonne heure spécialisé l'attention, en savent plus long et travaillent mieux que le niais orgueilleux des Universités populaires dont l'esprit créateur est paralysé par l'esprit pseudo-critique. « Ils n'ont pas suivi ces cours détestables où le travailleur gâte son esprit en essayant d'y introduire des notions qu'il ne peut pas s'assimiler. Ils *pensent métier* au lieu de *penser idées*, autant dire qu'ils pensent précis et juste,au lieu de penser vague et faux. Cette sorte d'intellectualité,

toute professionnelle et qui, adaptée à un domaine strictement pratique, finit par prendre un caractère infaillible et à demi inconscient, celui d'un instinct, représente l'équivalent dans un ordre très humble, de ce qui s'appelle génie dans l'ordre le plus élevé. »

Une éducation adaptée selon chaque type de l'échelle sociale, permettant à l'homme de se développer sur *place* sans se déclasser, centuplerait le nombre d'énergies dont a besoin la France en permettant à chacun de donner *dans sa sphère* son maximum d'effort. C'est, je crois, l'idée fondamentale de l'*Etape*. On a beaucoup reproché à M. Bourget de manquer de « charité intellectuelle ». Or, déclare M. Bourget, « qui dit charité suppose richesse d'un côté et pauvreté de l'autre ». Mais, « où est la richesse de nature, où est la richesse d'esprit, entre un étudiant en lettres ou en droit qui sort du lycée, chétif apprenti en haute culture, mal frotté de livres, et un bon ouvrier d'art, un menuisier, par exemple, dont le goût déjà exquis s'est formé à travailler d'après les chefs-d'œuvre d'un Riesener ou d'un Œben ? Un électricien ou un mécanicien qui sait parfaitement son métier et ne fait qu'un avec ses outils, a-t-il un présent à recevoir d'un bachelier, en qui fermentent de vagues idées générales, résultat d'une culture étrangère à sa personne et toutes adventices et greffées ? » Il n'y a donc entre un lettré et un menuisier ni richesse ni pauvreté, mais deux rouages nécessaires à la marche de cette vaste usine qu'est la société. Si l'un de ces rouages se

déplace pour s'adapter ailleurs il est clair que le bon fonctionnement de l'ensemble s'en ressentira. Mais s'il demeure dans le lieu et l'état où il est susceptible de donner son maximum de force il contribuera grandement par sa collaboration humble et modeste au progrès de cette société.

Supposons que Joseph Monneron, le fonctionnaire déraciné de l'*Etape*, fût resté au village natal. Il serait devenu par sa conduite et son intelligence un « fin laboureur ». « Il avait le sens scrupuleux du devoir ; il eût été, parmi les siens, une de ces autorités sociales que vante Le Play. Il était né religieux. Au lieu de tomber dans le fanatisme de l'illusion jacobine, par réaction contre son milieu premier, il eût gardé la foi de ce milieu, et son ardeur de croyance eût contribué à maintenir vivante parmi les siens la flamme des espérances consolantes. Comme il avait le goût instinctif des lettres, il eût senti la poésie du patois de son pays, de ses coutumes et de ses légendes. » Son fils Antoine n'aurait jamais senti s'éveiller en lui cet appétit brutal du luxe qui le portera à commettre un faux. Sa fille Julie aurait fait une excellente ménagère et serait demeurée honnête à l'abri de ce « besoin d'émotions fines qui rend trop douleureuses à la jeune fille imprudemment développée le désaccord entre sa sensibilité et son milieu ».

M. Bourget, dans un brillant parallèle entre Taine et son condisciple à la pension Lemeignan, Jules Vallès, nous permet encore d'apprécier deux familles d'esprits fort différentes. L'une de ces familles symbolise l'acceptation du

devoir et du rang social chez un homme sain qui comprend la nécessité de subir sans rébellion l'ordre des choses ; l'autre nous offre l'exemple de la révolte chez un *déraciné* envieux. Taine appartient à une sérieuse lignée bourgeoise, et demeure « le digne rejeton de cette longue suite d'hommes d'industrie et d'hommes de loi ». Il l'est par sa théorie sur la propriété qu'il considère comme absolue. Il l'est « par une acceptation du parti social, si naturelle que les pires difficultés n'arrivent pas à la transformer en révolte ». Malgré sa science, les qualités de son intelligence qui le mettent bien au-dessus du milieu qu'il est obligé de fréquenter, Taine subit certaines promiscuités sans se plaindre. Ses élèves sont des niais. « Il dîne à table d'hôte avec des collègues médiocres. Il est suspect par avance aux autorités. Que de prétextes à s'insurger contre des circonstances si durement hostiles ! » Eh bien ! le jeune professeur ne pousse aucune récrimination contre l'ordre social qui veut que sa destinée soit ainsi fixée. Il fait sa classe « avec soin et prudence », et il écrit : « Quand je pense à tant de pauvres diables, je suis près de devenir socialiste contre moi-même, et de me maudire comme privilégié ». Il comprend que ces apparentes injustices qui émeuvent au si haut point les socialistes tiennent à l'ensemble de l'ordre social. « Nous ne savons pas à quel point, en les modifiant, nous ébranlerions la stabilité d'un ordre qui, après tout, est préférable, par cela seul qu'il est un ordre, au chaos des barbaries primitives. »

Écoutons maintenant le langage d'un déraciné par son origine autant que Taine fut « raciné ». « Comme ce latin et ce grec sont ennuyeux ! Qu'est-ce que cela me fait, à moi, les barbarismes et les solécismes ? » Enfermés, raconte M. Bourget, dans la salle de composition du concours, « un élève de Charlemagne et lui — Vallès — brûlent du punch et grillent des saucisses ». Chargé d'une suppléance à Caen, notre révolutionnaire tient à ses élèves stupéfiés ce discours : « Messieurs, le hasard veut que je supplée votre honorable professeur. Je me permets de ne pas partager son opinion sur le système d'enseignement à suivre. Mon avis, à moi, est qu'il ne faut rien apprendre, rien de ce que l'Université enseigne. Je pense être utile à votre avenir en vous conseillant de jouer aux dominos, aux dames et à l'écarté... » Tableau ! conclut-il. « Le soir même, j'ai reçu mon congé ». Au matin sinistre du 18 mars 1871, Vallès s'écrie : « Allons, c'est la Révolution ! La voilà donc, la minute espérée et attendue, depuis la première cruauté du pion... Voilà la revanche du collège. » On connaît les dédicaces de ses livres : « A tous ceux qui crèvent d'ennui au collège. » « A tous ceux qui, nourris de grec et de latin, sont morts de faim. » « A tous ceux qui, victimes de l'injustice sociale, prirent les armes contre ce monde mal fait. »

On voit la différence entre le chemin suivi par le fils du paysan « imprudemment éduqué, vers la bande imbécile d'utopistes sanguinaires qu'il appelle magnifiquement : la grande fédération

des douleurs », et l'honnête attitude du petit bourgeois français replié sur son stoïcisme. « La différence radicale entre ces deux types d'hommes réside en ceci qu'en présence de la répartition des biens de toute sorte qui sont le vaste héritage de la civilisation, le révolutionnaire-né dit aussitôt : « Pourquoi ces joies à celui-ci, et pas à moi ? » et que le conservateur-né répond : « Parce qu'elles sont à lui ? » Un esprit vraiment scientifique n'éprouve pas le besoin de justifier un privilège qui apparaît comme la donnée élémentaire et irréductible de la nature sociale. »

Si encore nos théories modernes sur l'éducation des classes nous avaient donné quelques individus d'élite susceptibles de nous faire oublier par leur génie nos déboires sociaux ! Mais l'expérience une fois de plus, hélas ! nous prouve le contraire. Il n'en est pas de même lorsqu'on se reporte un siècle en arrière. Cette incursion dans notre passé est singulièrement instructive. Ecoutons ce que nous dit M. Bourget : « Quand, à distance, on considère la période qui a suivi la Révolution, comment ne pas rester étonné du nombre prodigieux d'individus remarquables que Bonaparte a trouvés à son service ? Ces hommes qui arrivaient à leur maturité sous le Consulat, qu'étaient-ils tous ? Des fils de l'ancien régime. Les plus jeunes avaient eu dix-huit ans avant 89. On peut multiplier les anecdotes, les statistiques, les analyses, démontrer que la monarchie était gangrenée d'abus. Un fait est là indiscutable : l'excellence de cette monarchie

à fabriquer des personnalités fortes. De nos jours, au contraire, après un siècle de constantes réformes, où nos institutions ont été sans cesse maniées et remaniées, de quoi se lamentent tous les partis ? Du manque absolu de ces personnalités. Nous sommes dans un âge d'individualisme effréné, et cet âge ne produit plus d'individus. C'est la preuve saisissante qu'à travers toutes leurs erreurs nos aïeux observaient une grande vérité vitale et que nous la méconnaissons. »

Cette vérité, ne la croyez pas d'ordre métaphysique mais ressortissant d'une humble et féconde réalité. « Elle consistait dans l'observation, par les couches profondes du pays, des lois essentielles de la famille. » Après Bonald il nous faut donc chercher dans les conditions fondamentales de la famille les conditions fondamentales de toute la société. « Quand on veut construire une maison, on ne commence point par broyer les pierres jusqu'à ce qu'elles ne soient plus que du sable » disait, Taine. Voilà pourtant ce qu'ont fait nos révolutionnaires. Ils n'ont su sauvegarder cet équilibre entre le conscient et l'inconscient de la nation dont nous avons déjà parlé ; ils ont arraché par une éducation hâtive et non appropriée l'enfant à son milieu ; ils proclamèrent le dogme de l'égalité qui autorise la brutalité du nombre contre le savoir d'une élite. Que ne tentèrent-ils point pour détruire par leurs lois, leurs écrits, leur influence trop persuasive cette famille française à la conservation de laquelle toute notre race

est intéressée ? Le premier principe constitutif de la vigueur des familles réside dans leur continuité. Aujourd'hui les familles se recommencent tous les vingt-cinq ans. La propriété passe de mains en mains depuis qu'un article du Code oblige le partage des héritages. « La divisibilité périodique des fortunes a supprimé cette unité durable qui reliait les générations les unes aux autres en perpétuant, par le droit d'aînesse, l'intégrité du capital matériel et moral. » Notre régime démocratique s'acharnant avec tant d'audace à niveler conditions et fortunes avait bien compris que cette continuité dans la possession du même sol créait une sorte d'aristocratie du terroir et que cette noblesse terrienne devenait une limite au pouvoir de l'Etat, « un centre de forces capable de résister à l'oppression d'en haut et à celle d'en bas. Loin donc de s'entourer d'hommes forts, notre gouvernement rejette dans l'ombre toutes les mâles énergies. Il achève son œuvre en promulguant une morale laïque qui supprime le devoir, et qui par sa loi du divorce sacrifie l'intérêt général à l'intérêt particulier ».

* * *

De cette incursion dans l'œuvre de M. Bourget une conclusion se dégage : la méthode employée par l'auteur de l'*Etape* va directement à l'encontre de celles dont se servent les idéologues. Ceux-ci ont *créé* une constitution. M. Bourget *reconnaît* les bienfaits d'une autre constitution qui fut pratiquée avant d'être formulée. Il

ne *construit* rien, il *constate*, il juge l'arbre à ses fruits, un principe d'après ses conséquences. Il se trouve, vérifié par l'histoire, que la grandeur d'un pays tient précisément à ce traditionalisme dont M. Bourget étudie les lois nécessaires. Reprenant les termes mêmes que notre auteur applique à Balzac, nous dirons que le monarchisme de M. Bourget « est né d'une vision réaliste de la nature sociale, comme son catholicisme est né d'une vision réaliste de la nature morale. » Que déclare cette expérience qui guida M. Bourget dans son étude de la société ? « La France est née, elle a vécu catholique et monarchique. Sa croissance et sa prospérité ont été en raison directe du degré où elle s'est rattachée à son Eglise et à son Roi. Toutes les fois qu'au contraire ses énergies se sont exercées à l'encontre de ces deux *idées directrices*, l'organisation nationale a été profondément, dangereusement troublée. D'où cette impérieuse conclusion, que la France ne peut cesser d'être catholique et monarchique, sans cesser d'être la France — de même qu'un foie ne peut cesser de produire de la bile sans cesser d'être un foie. »

Dans ces pages où j'ai tenté un exposé de la doctrine positive de M. Bourget, je n'ai certes rendu ni la valeur ni la force de persuasion de cette pensée *positive* qui a tant d'affinité avec celle d'un Balzac, d'un Taine, d'un Auguste Comte, d'un Bonald, d'un Maistre, d'un Rivarol — ces ancêtres du nationalisme intégral. Je crois, du moins, ne pas l'avoir déformée. Les précieuses constatations auxquelles aboutit notre

auteur ne sont voulues par lui qu'autant qu'elles sont l'image de la plus simple vérité. Cette vérité et cette certitude nous le vîmes les acquérir en conformant sa pensée aux enseignements de l'expérience constatée. Il n'a point sollicité les événements ; ceux-ci ont plié son esprit à leur impersonnelle évidence. Sans doute, M. Bourget a pu trouver de fortes analogies entre les théories les mieux vérifiées de la biologie, celle de la sélection par concurrence, celle de l'évolution par hérédité fixée, celle de la loi de constance du milieu vital — et la doctrine du traditionalisme. Pour convaincantes que soient ces analogies, M. Bourget n'y fait allusion qu'après que le témoignage de l'histoire et les résultats palpables des faits ont déterminé en lui une entière certitude. Reconnaissons ici la marque d'un esprit vraiment scientifique, je veux dire réaliste.

CHAPITRE IV

La Pédagogie et la Tradition

LES AMITIÉS FRANÇAISES (1)

Parmi toutes les acquisitions des sciences biologiques contemporaines, la théorie de l'hérédité m'apparaît la plus glorieuse. Sans doute que nos savants ne l'ont point inventée de toutes pièces. Les Grecs, Aristote en particulier, se familiarisèrent de bonne heure avec la doctrine par laquelle nos qualités physiques et nos aptitudes corporelles reproduisent une manière d'être ancestrale. De nos jours les laboratoires ont joué avec tant d'entrain leur rôle de capteurs de *successions* physiologiques, que les caractères de l'hérédité, ses modes, ses fonctions, ses surprises, ses trésors occupent une place décisive dans le domaine de nos connaissances.

J'ai de bonnes raisons de croire que les évolutionnistes ne contribuèrent pas peu au progrès de l'analyse anthropologique. Or, si nombreuses que soient les questions où l'homme

(1) Maurice Barrès : *Les amitiés françaises*, un vol. in-16, Juven, Paris, 1903.

pose son point d'interrogation, nos progrès scientifiques sont trop liés à notre civilisation pour qu'une découverte d'un ordre déterminé ne vivifie toutes les branches de notre activité cérébrale. C'est comme un rayon de soleil dont rougit à la fois chaque fruit du verger. Des psychologues, avec Darwin et Spencer, ont donc accaparé à leur profit la théorie de l'hérédité élaborée par les biologistes, pour la transporter dans le plan des sciences morales et l'utiliser au profit des états de conscience. Ainsi d'une cascade qui alimente une usine électrique, après avoir actionné la roue du moulin.

Il s'est trouvé que les exigences de l'atavisme apparurent autrement impérieuses en psychologie qu'en physiologie, tant il est vrai que les gestes du corps le cèdent de beaucoup en complexité aux attitudes de l'âme. Mon cerveau est plus sûrement la synthèse de mes pères que ma colonne vertébrale, et je survis davantage en mes fils par l'héritage idéologique légué que par la transmission de ma myopie.

De l'étude des associations d'idées chez un individu qui plie sous le poids de ses ancêtres, on glissa par pente naturelle à l'étude d'associations d'idées collectives. A la personne on substitua la masse. Voici, en effet, qu'arrivaient les sociologues, toujours en retard depuis que Comte, dans sa classification des sciences basée sur l'ordre de complexité croissante, leur assigna la dernière place. Ceux-ci prétendirent à leur tour employer la doctrine de l'hérédité à l'observation des grands faits humains, au dia-

gnostic des races. Décidément cette théorie devait être féconde. Rappelez-vous que la cascade, au sortir de l'écluse de l'usine, est allée rafraîchir une ville entière.

*
* *

Ou je me trompe fort, ou cette hérédité appliquée aux mœurs doit s'appeler le *traditionalisme.* C'est de quoi faire regimber les sociologues. Non pas qu'ils pensent répudier une expérience constatée de tous ; mais le mot leur fait peur, à présent. Les voilà obligés de tirer les conclusions de ce déterminisme psychologique et d'admettre les ramifications d'un *ancien régime* semperviride.

Pourtant, considérons, avec Barrès, ces enfants qui jouent sur la plage. « Chacun a sa structure mentale : chacun d'eux est le produit non point seulement de forces physiologiques, mais de forces morales et politiques indéfiniment variées. Sur ce sable, voilà des Normands qui viennent de l'antique Danemark, des Bretons où survivent les Celtes, des Lorrains qui subirent le flot de Germanie ; voilà des serfs et des maîtres. Ainsi personne ne ressemble à son voisin et le *principe des indiscernables* de Leibniz, suivant lequel on ne rencontre nulle part dans la nature deux gouttes d'eau ou deux feuilles identiques, trouve sa confirmation dans l'étude du fait humain. Comment discipliner ces caractères ? Où trouver la norme d'une éducation sociale, si notre premier canon n'est pas

de tenir compte des aptitudes ancestrales de ces individualités, si notre meilleur soin n'est pas d'éveiller la tradition latente et spéciale qui dort en celui-ci comme en celui-là ?

Songez un peu à l'ignorance des éducateurs et quel crime psychologique ils commettent, qui prétendent imposer à l'enfant — pour son plus grand bien, pensent-ils — des préceptes inventés de toute pièce, et plier son esprit comme un cerveau, suivant la courbe idéale de leurs pauvres cervelles de logiciens. Aux premiers pas de l'élève ainsi raidi le cercle se redressera, lui cinglant l'âme et le laisse désorbité (1). Il faut avoir bien peu l'expérience des mentalités pour ne pas s'être aperçu qu'on ne convertit jamais personne, mais seulement les saints, c'est-à-dire les plus convertis que nous. Faire partager ses idées à un autre, c'est abonder dans son sens. — Alors, que donner à l'enfant ? Ce qu'il possède déjà : la conscience de ses pères.

Que si l'art d'aider la fleur humaine à s'épanouir dans son sol natal, protégée seulement des vents étrangers, ne vous apparaît point sage superbement, c'est que vous n'êtes sans

(1) « C'est un grand malheur, une perte irréparable, qu'un enfant grandisse en dehors de sa vérité propre et qu'il échange son chant naturel contre une cantilène apprise, car il devient un être artificiel, un homme-mensonge. Vous rencontrez beaucoup d'hommes-mensonges dans la vie. Ils ne disent jamais ce qui leur « chante » vraiment ; ils disent, et même ils croient penser des choses qui, de l'extérieur, sont tombées au fond de leur conscience... Des individus qui ne se mettent pas d'accord avec eux-mêmes et qui contrarient leur innéité font de détestables éléments sociaux. Au lieu d'être un mot dans une phrase commencée par leurs pères et que continueront leurs fils, ils bégaient, coupent tout le sens. » Barrès, p. 13 et 14.

doute pas amateur de jardins. Car enfin, admettez-vous la vie privée de sens ? Il faut alors lui donner une réalité. Celle-ci ne peut être qu'une tradition. « Si nous repoussons la règle, quelle qu'elle soit, qui disciplina nos pères et à quoi nous approprie notre structure mentale, nous n'avons aucune raison de choisir une vérité plutôt qu'une autre dans le riche écrin des systèmes. Il ne nous reste que de jouer à pile ou face (1) ». — Au contraire, appelez-vous la vie *fin en soi* ? Notre premier devoir apparaît de nous continuer, d'apprendre à nous survivre, à ne pas contredire nos tendances sous peine de succomber aussitôt dans la concurrence vitale. — Voyez comme la tradition nous enserre de tous côtés ! Imitons donc nos pères qui eux, du moins, ont subsisté.

*
* *

Jadis, avant qu'on ait formulé en lois la doctrine de l'hérédité sociale, ces idées étaient simples et communes, elles ne requéraient qu'un peu d'évidence sentie. Depuis que la philosophie a passé par là, nos cœurs se sont tus à la musique de nos origines ; un peu plus les morts cessaient de nous parler.

J'aimerais bien, à ce propos, qu'en chaque tableau où s'encadre le portrait d'un philosophe, le peintre représentât au premier plan une pioche. L'esthétique en souffrirait, non pas

(1) Barrès, p. 16.

la vérité. Loin de moi l'irrévérence de prétendre l'homme de cabinet plus bête qu'un autre ; mais la pioche est l'instrument utile aux démolitions et par là symbolise l'œuvre des logiciens (1).

Il nous a donc fallu de nombreuses écoles pour redevenir petits enfants. C'est pourtant la condition exigée par le Christ pour entrer dans son royaume.

De nos jours, la raison se conçoit autrement ; non plus comme la faculté qui crée, mais qui constate. Se pouvait-il imaginer quelque chose de plus faux que la parole de Kant : « Agis toujours de telle sorte que ton action puisse être érigée en maxime universelle ! » Car la maxime que je porte en moi ne peut être comprise que par ceux de ma race et de mon pays ; elle est inapplicable pour l'au-delà de nos frontières, et c'est précisément en quoi réside sa valeur et son *criterium.*

*
* *

Hâter l'avenir d'un pays est un théorème de pédagogie à résoudre. Voulez-vous relever une

(1) Pour ne prendre qu'un exemple parmi les plus illustres' on voit bien avec quelle facilité Kant, dans sa première *Critique*, abat les remparts du dogmatisme ; il est plus malaisé d'apercevoir la solidité de la *Raison pratique* — à moins qu'on n'avoue, chez le philosophe de Kœnigsberg, de manifestes contradictions. — Avec un peu d'entraînement et quelque dialectique, il n'est pas impossible au sophiste d'ensevelir tous les systèmes sous leurs ruines, mais je l'attends à l'œuvre. C'est qu'une doctrine, pour être solide, ne doit pas s'imposer comme un amoncellement de raisonnements liés sans fissures, mais bien plutôt comme le résidu moral d'une vie. Je voudrais qu'on apprît à tout bachelier à extraire des philosophies leur quotient sentimental.

nation chancelante ? Que chacun se fasse pédagogue. J'entends par là que chacun prenne conscience des nécessités et de l'histoire de son sang ; après quoi il enseignera ses fils dans l'enthousiasme et la chanson des aïeux. Il y a un moyen d'empêcher que nos fils se détachent de nous, « c'est qu'ils se connaissent liés à la terre de nos morts, à tout ce qui est fondamental, à tout ce qui porte les pères et les fils. » Appliquons-nous, « quand toutes les idées entrent en concurrence dans l'âme d'un enfant..., à favoriser la poussée de ses ancêtres. Je lui donne un dressage tel que jamais il ne se reniera. » Le but de la vie sera de mettre ses pas dans les pas de nos aïeux et « de repasser sur leurs traces communes en vérifiant leurs impressions ».

Pour continuer la tradition, il faut la connaître. Sans doute que l'enfant la porte en lui, comme les principes directeurs de sa connaissance, mais à l'état potentiel. « On ne peut pas parler exactement d'idées innées, mais l'hérédité nous transmet une disposition physique à certaines affinités. » Tout le problème revient donc à ceci : faciliter « pour chaque individu la pleine jouissance des forces accumulées par sa série héréditaire », car « un petit enfant chez qui l'on distingue et vénère les émotions héréditaires, que l'on meuble d'images nationales et familiales, tout au cours de sa vie, dans son fond possédera une solidité plus forte que toutes les dialectiques, un terrain pour résister à toutes les infections, une croyance, c'est-à-dire une santé morale ».

Je ne sais pas de meilleur pédagogue que Barrès. Tous ses livres, toute son œuvre témoignent de cette psychologique aptitude. Par là, — qu'il soit dit en passant — se réfute l'accusation lancée contre lui d'avoir varié. Il ne faudrait pas trop me pousser pour que je démontre, en parcourant son œuvre, la continuité de la pensée de Barrès et sa tendance de plus en plus accentuée, mais préexistante à son premier ouvrage, vers un enseignement national. Je triompherais trop aisément avec les *Déracinés*, mais je n'ai pas besoin d'autres preuves que l'analyse de *Sous l'œil des Barbares* et de l'*Ennemi des lois*.

Les *Amitiés françaises* sont là qui éclipsent toutes les œuvres du maître, parce qu'elles les complètent, et qui couronnent la thèse du traditionalisme superbement. Ah ! le beau titre ! Les *Amitiés françaises* ! — avec cette phrase en souscription : « Notes sur l'acquisition par un petit Lorrain des sentiments qui donnent un prix à la vie », — et que j'en aime le commentaire offert par Barrès ! « Comme on dit quelquefois qu'il y a de l'amitié entre le fer et l'aimant, on peut supposer, d'une manière analogue une amitié entre un homme aimanté (par son éducation) et le sol, la classe de ses pères... C'est pourquoi des enfants à qui nous transmettons les formules originales et les mélodies premières de leur race gardent toute liberté d'interprétation. Que chacun d'eux varie à son gré ses périphrases et ses digressions. L'éducateur ne se propose que d'aimanter l'individu ou plutôt de

lui faire connaître comme une réalité qu'il est un aimant. » Et voyez comme ce mot *amitié* est plus puissant, plus représentatif que ceux d'*affinité* ou d'*adaptation* ! Lorsque le déterminisme psychologique créé par la parenté et la même race parvient chez le sujet à sa pleine conscience, il engendre au fond de nos cœurs de la tendresse et du respect pour nos douces origines. Le mot *amitié* contient tout cela.

La perception de ces « amitiés » est parfois très subtile. Un coup de canon est tiré en Amérique, je l'entends, disait Leibniz ; c'est-à-dire que l'ébranlement atmosphérique causé par la poudre suscite en moi une impression certaine, mais presque subconsciente, mêlée comme elle l'est à une multitude d'autres impressions. Ainsi le chant de notre terre, la voix des actes ancestraux retentissent jusqu'à l'infini, mélangés à toutes sortes de vains bruits qui assourdissent notre être. Barrès nous invite à écouter en nous le murmure de cette réalité fondamentale. Lui-même se propose en exemple, et nous livre la méthode d'éducation employée pour son joli bambin, Philippe.

« Il faut que je trouve des images qui soient vivantes pour un petit garçon dans sa vie de tous les jours, des images, entendez-moi bien, qui déchaînent en lui de la musique. »... « Car la question n'est pas d'apporter du dehors quelque chose à un enfant, mais d'ébranler son émotivité. » Quand je songe combien mes maîtres furent éloignés d'un pareil langage et avec quelle rigueur ils m'ont nourri d'abstractions cruelles,

je t'envie, petit Philippe, d'être élevé comme le veut Henri Brémond (1), *in hymnis et canticis*, et d'écouter chaque jour cette voix qui dit : « Le problème de l'instruction primaire, c'est de leur donner de la beauté, ou, plus exactement, de favoriser leur faculté innée d'expansion, de les aider pour qu'ils dégagent ce qu'ils possèdent de naissance ; un continuel enchantement, le sens épique et lyrique, un hymne, un cantique ininterrompu. »

L'enfant est d'abord tout sensibilité et imagination. Les idées abstraites n'influent sur lui qu'autant qu'elles l'émeuvent. Apprenons-lui à sentir, au lieu de lui dire « qu'il faut qu'une chose soit parce qu'elle est juste ». « Toute région présente une pensée, et cette pensée demande à pénétrer les cœurs. » Développons sa faculté d'impressionnabilité, disposons-le à sentir ; le sentiment perçoit plus de choses que n'en peut tenir l'entendement, et « les aptitudes d'une famille et d'une région comportent simultanément plus de puissances qu'il n'y en a dans les paroles par où elles se définissent, ou dans les biographies qui les signifient. »

Barrès propose deux moyens pour épanouir

(1) Je suis heureux de voir Barrès citer Henri Brémond dont le livre sur l'*Enfant* est un chef-d'œuvre. Personne, à mon sens, sinon Fénelon et les éducateurs anglais, comme Newman et Th. Arnold, n'a été si loin dans la pénétration du caractère infantile. Nul n'a plus fait que l'auteur du *Sentiment religieux* pour vivifier les abstractions et prouver qu'on ne doit pas juger l'esprit de l'enfant par le nôtre. Des phrases comme celle-ci : « Hommes, nous voulons un syllogisme avant de nous mettre à genoux. L'enfant est bien plus heureux. On lui dit que Dieu existe et déjà, sans plus de surprise, il le sent, il le voit tout près de lui », renferment toute une pédagogie.

l'âme de l'enfant. « Si nous cherchons le meilleur dressage pour qu'un enfant se fasse de convenables « amitiés », il faut d'abord que son imagination se forme en toute confiance auprès de ses parents. Une magnifique condition, c'est ensuite que le pays où il habite, au lieu d'être une chose inanimée, un milieu morose, devienne une influence. » Les mères connaissent bien leur devoir. « Leurs caresses délient, de semaine en semaine, les bandelettes de la petite momie. » Il appartient au père de dégager les dispositions chevaleresques de son fils et « de le préparer à se comprendre comme un moment dans un développement, comme un instant d'une chose immortelle. » Pour mieux implanter au cœur de Philippe l'esprit de sa race, Barrès lui fait accomplir de « petits pèlerinages » et le mène aux endroits où la tradition française parle avec le plus d'éloquence.

Il serait trop long de retracer toutes les étapes de cette délicate formation. L'important est d'avoir prôné la méthode. — La sensibilité de Philippe commence à fleurir durant un voyage en Italie, sur cette « terre émouvante » qui demeure « l'éternelle éducatrice » capable d'adoucir les jeunes barbares. Ah ! les précieuses réflexions du jeune Lorrain que la vue des précipices angoisse et qui a toujours peur d'aller *dans le trou* ! — Plus loin, c'est le chien de Philippe — le *Velu* — un descendant probable du « confesseur et martyr » de l'*Ennemi des lois*, — par l'intermédiaire duquel l'enfant résout le grave problème des nationalités. — Une mu-

sique militaire entendue à Gérardmer suscite chez Philippe d'ineffables émotions, musique dont son père enrichit le sens et qu'il utilise à la compréhension plus intime de 1870. « Après que nous avons tant parlé de la guerre, en sait-il nettement les phases ? C'est douteux, mais nous nous aimons davantage et il connaît très sûrement que sa raison de vivre, c'est la Revanche. » — Voici Philippe sur la côte de Vaudémont, se faisant expliquer d'étrange façon l'histoire du fameux Comte, mais avec des gestes qui resteront éternellement en sa mémoire. — Un autre jour, Philippe visite Domrémy, le village de la bonne sainte Lorraine qui n'entendait ses « voix » que lorsqu'elle se trouvait parmi des paysages familiers. — Le voici, un 6 août, à Niederbronn, en train de prier, avec les petites Alsaciennes, ses sœurs, pour les soldats français tués dans la journée de Frœschviller ; cependant que dans la même chapelle des Prussiens pensent aux soldats morts sur les pentes de la Sauer — *et les deux prières ne se mêlent pas.* — Enfin Lourdes l'enveloppe de son atmosphère mystique et sensuelle.

*
* *

Admirons cette douce et riante méthode. Remercions Barrès de nous avoir donné un pur manuel d'éducation nationale, d'avoir ému notre âme pour la faire plus vaste et plus vibrante, c'est-à-dire plus représentative de nos traditions. Que tous les pères prennent leur fils

par la main et le promènent aussi à travers les champs où dorment nos morts, le long des routes jadis dévastées par la conquête, à l'intérieur des basiliques, symboles de notre foi, — et la France sera encore longtemps la France.

Va maintenant petit Philippe, image idéale de toute une enfance fleurie, va vers la vie, escorté de ces trois belles déesses, l'*Amour*, l'*Honneur*, la *Nature*, qui tresseront des couronnes à ton front d'homme. L'Amour t'aspirera comme le soleil boit la rosée dont se courbe la rose. Tu traverseras tes jours sans défaillir au contact des cruautés de l'action, et la conscience de ton devoir exaltera ton enthousiasme. Va vers « nos paysages formés par l'Histoire », qui sont partout. « Il est des lyres sur tous les sommets de la France. » Cette forte et sublime musique tressaillira en toi à mesure que tes pas marcheront vers la mort. Va, petit Philippe joli, à la conquête des demains meilleurs, et surtout « qu'il plaise à nos seigneurs les morts que tu sois un homme actif et quelque peu rude ! »

CHAPITRE V

L'Intelligence et la Tradition (1)

Imaginez quelques jeunes bourgeois, habiles à déformer leur esprit, en le pliant aux exigences de la licence en philosophie, de l'Ecole normale, de l'agrégation, et songez au genre de divertissements que postulent les préoccupations de leurs intelligences. Les entendez-vous résoudre la question sociale, fonder la morale, établir les lois de la politique ? Leurs discussions sont instructives. Ces intellectuels se sentent chez eux, à l'abri des ignorants, dans un couloir obscur de la Sorbonne. Ils ne cherchent nullement à dissimuler leurs opinions, ni à clarifier leur langage. Ils connaissent le sens des mots abstraits qu'ils se jettent à la face. Chaque métier crée son vocabulaire que seuls les initiés entendent. Ceux-ci allèguent des textes, citent Platon, Spinoza, Kant, se réfugient derrière des autorités de poids. Ils étalent leur érudition avec coquetterie, car ils ne professent point une doctrine homogène et particulière ; le *criticisme* de leur méthode ne permet que des préfé-

(1) *L'Avenir de l'intelligence*, 1 vol. in-8°. Fontemoing. Charles Maurras. Paris, 1905.

rences. Par contre, ils pourront aisément exposer la suite des systèmes philosophiques, leur genèse, leur évolution. Les idées générales sont leur domaine. Ils ne concluent jamais ; le jeu consiste à mettre aux prises divers sages, et à les regarder se combattre en comptant les coups.

Cette attitude je la connais. Je la crois commune à un grand nombre d'aspirants aux fonctions de l'enseignement supérieur. Parfois, le soir, penché sur un livre insipide de sociologie, je laisse un instant ma mémoire vagabonder à travers des lieux jadis aimés. Il m'est doux de rappeler des souvenirs encore peu éloignés et qui semblent déjà anciens ; de reconstituer des physiononies morales à demi effacées. Je me revois avec quelques camarades bons travailleurs, assis chez l'un d'entre nous, au sortir d'un cours de M. Séailles, et commentant la leçon. Le cadre de nos réunions ne variait guère : une chambre d'étudiant ornée de livres et ennuagée par la fumée des pipes. Pour sembler plus *Allemands* nous poussions le respect jusqu'à faire monter de la bière, à moins que dans la belle saison nous ne prissions l'indulgent Luxembourg comme témoin de nos conversations péripatéticiennes. Nos discours étaient graves. Nous avions conscience de gaspiller de grands trésors d'intelligence. Une âpre volonté illuminait les visages émaciés par les veilles. Etonnante contradiction ! des énergies de sectaires au service d'une mentalité sceptique ; des affirmations vivantes ensevelies sous les ruines des systèmes

ntrechoqués : un vaste relativisme pyrrhonien.

Parfois les événements politiques contrariaient nos goûts pour l'abstraction en nous obligeant à les commenter. L'*Affaire* flambait les cerveaux et Zola se taillait une bruyante réclame. Déjà nous sentions obscurément l'impossibilité de demeurer neutres ; la vie publique exige qu'on prenne parti. Ces soirs-là, la peur de réveiller des locataires grincheux et de voir apparaître la menaçante grimace du propriétaire nous empêchait seule d'en venir aux mains. Sans oublier nos maîtres, nous prenions de fâcheuses habitudes de tribuns. Les mots comiques de *Liberté*, de *Justice*, de *Vérité*, de *Lumière* mettaient de la haine sur nos lèvres et troublaient lourdement le silence de la nuit. Jamais, je pense, nous ne parlâmes un si mauvais français. On ne disait pas des hommes, mais la *Société* ; un parti, mais l'*Etat* et le *Peuple*, et notre farouche mysticisme témoignait du désordre de notre esprit. C'en fut fait de notre sérénité intellectuelle. Un furieux désir d'être *logiques*, de mettre en harmonie notre savoir et les circonstances, agitait nos jeunesses dédaigneuses. L'amitié devait, hélas ! sombrer dans cette tourmente.

Les pamphlets, les brochures politiques dès ce jour firent bâiller nos poches. Un bien terrible virus nous dévorait pour qu'on ingurgitât sans répugnance de si nauséeux grimoires. Pourtant le complet désaccord entre l'enseignement reçu et les nécessités de l'heure qu'affirmaient

certains périodiques au style barbare, ne laissait pas que de troubler notre quiétude et d'effarer nos consciences. Je dois ajouter qu'une certaine droiture d'esprit, persistante malgré tout, et une noble sincérité aidèrent quelques-uns, plus que le *Traité Théologico-Politique* et la *Critique de la Raison pratique* à sortir de notre chaos. Il est besoin de quelque courage pour constater l'anarchie de son moi.

La Réforme intellectuelle et morale avait contribué à développer en nous jusqu'à l'exaspération, l'orgueil de notre esprit aristocratique, mais si nous affirmions, à chaque minute, les droits imprescriptibles de la raison pure, nous ignorions la façon de nous en servir. Nous n'étions pas loin de croire que seule l'Intelligence mène le monde, mais il nous manquait de voir quel lien étroit rattache cette Intelligence à la nation française, dans quel rapport doivent s'unir l'activité cérébrale et les exigences sociales. — Dès ce jour, les divergences d'idées s'accusèrent dans notre groupe. Sous la bienfaisante poussée des événements, nos puissances latentes de virtuelles passèrent à l'acte — pour parler comme Aristote. Les uns allèrent vers Barrès et se meuvent encore dans son orbe ; les autres tournèrent à gauche définitivement ; certains, au sortir de cette crise cruelle, poussèrent jusqu'au nationalisme intégral, et la vie nous dispersa.

Si j'avais le goût des monographies intimes et la patience de rechercher certaines notes curieuses, prises à l'issue de ces causeries, il me

plairait d'élucider plus amplement notre cas. La description appliquée de cinq ou six tempéraments de camarades serait une rare contribution à la pédagogie du jeune homme lettré. Pourquoi parmi ceux qui opérèrent entre eux la même expérience, celui-ci choisit-il Comte et Maurras, celui-là Barrès et cet autre la *Petite République* ? Pourquoi le pessimisme des uns devait-il contrecarrer l'optimisme des autres ? Certains portaient-ils déjà, grâce à l'éducation première et à l'hérédité, le germe de leur transformation ? En comparant les lieux de nos naissances, par l'analyse de l'atmosphère intellectuelle respirée, peut-être serais-je arrivé à faire la part du mystique et du positiviste en chacun de nous, ou, plus exactement, à nous classer en esprits synthétiques et en esprits analytiques ? Toujours est-il que de cette lutte intérieure, occasionnée par l'enseignement des faits, quelques-uns sortirent apaisés et plus forts.

Deux constatations étrangement émouvantes nous avaient tiré hors de nous pour nous jeter dans la tradition. La première qui touche à la méthode peut se résumer en ceci, qu'au sortir de *l'examen* tout esprit a besoin d'aspirer à *l'ordre*.

« Etrange situation mentale et sociale que celle qui consiste à examiner toujours, puis à examiner encore ! déclare Charles Jundzill, le disciple de Comte (1). Etranges esprits qui se

(1) Cité par Ch. Maurras, *l'Avenir de l'intelligence*, p. 107.

décernent mutuellement, ou qui s'attribuent eux-mêmes les titres de philosophe et de penseur, et dont la vue est à ce point bornée, qu'ils prennent *le moyen pour le but, qu'ils regardent comme le résultat de la crise ce qui n'est que la crise elle-même* ! »

L'Allemagne nous avait offert un excellent instrument, le procédé *critique*. Cette méthode féconde, à l'envisager du point de vue strictement expérimental, ne peut donner que des résultats satisfaisants pour élucider un texte ou peser une loi de physique. Elle forma des exégètes, des érudits, des savants. Sur le plan de la conscience et appliquée au domaine psychologique, elle demeure incomplète et place le sujet dans une attitude de perpétuelle expectative. Le *criticisme* philosophique est impropre à proposer une règle de vie, ne peut indiquer aucune direction. De là sans doute notre habileté à démolir les systèmes et notre répugnance à reconstruire. Pour avoir abusé du principe d'examen, nos esprits, faits protestants, suaient l'anarchie. Nous pensions demeurer logiques en raisonnant dans l'abstrait, et nous ignorions les rudiments de la logique concrète qui est la théorie de l'ordre. C'est donc à la suite de Comte que nous apprîmes la hiérarchie du savoir et à classer nos connaissances.

La seconde constatation non moins importante, par quoi nous fûmes contraints d'abandonner nos anciennes positions, fut la nécessité d'assigner à l'Intelligence son rang véritable. Nous dûmes, cette fois, perdre la plus chère de

nos illusions et arracher la plus solide racine de notre orgueil. J'ai remarqué que tous ceux d'entre nous — les plus acharnés — qui préfèrent conserver leur port d'aristocrates intellectuels et ne pas se courber devant l'évidence, passèrent au camp de Jaurès, et que ceux chez qui la fatuité cérébrale se mêlait à une vague sentimentalité révolutionnaire, allèrent augmenter le troupeau bêlant du *Sillon*. En effet, j'ai dit quelle influence Renan avait exercé sur nos cerveaux. Nous étions persuadés que le gouvernement de l'Etat revient de droit aux intellectuels et aux savants ; eux seuls ont tout pouvoir, eux seuls à leur gré créent ou renversent une institution, décident du sort de la nation, leurs droits ne souffrent pas d'être tempérés ou disciplinés par l'expérience du passé historique. C'était bien là notre pire erreur, dont nous ne sommes revenus qu'après plusieurs étapes : croire qu'on change du jour au lendemain une mentalité collective en proposant sur le papier le plan d'une constitution toute neuve ; croire que la vraie royauté appartient à l'idéologue. Aussi, dès que nous comprîmes, sous la poussée des événements qui nous chassèrent de nos bibliothèques, quel rôle joue dans un pays la tradition, l'Intelligence ne nous apparut plus maîtresse mais servante et au service de la race. Tout le malaise contemporain vient de ce péché d'orgueil commis au XVIIIe siècle, après avoir été consommé par les mauvais anges et l'occasion de leur chute. Nous dûmes nous amender et encore une fois rentrer dans l'ordre.

*
* *

Aujourd'hui, en feuilletant l'*Avenir de l'Intelligence* de Maurras, je me rends compte quel calme ce manuel de psychologie sociale aurait apporté à nos esprits agités s'il avait paru cinq ans plus tôt, alors que fonctionnait encore notre cénacle d'intellectuels. Nos discussions s'égaraient à gauche et à droite ; à chaque pas on côtoyait des abîmes. Comme on dit dans les conférences de philosophie : avec Maurras la vraie question se pose. Je ne pense pas qu'on puisse exposer avec plus de lucidité la marche croissante, hors de son rang, de l'Intelligence, depuis le XVIIIe siècle et sa décadence qu'accélère de jour en jour la force brutale déchaînée.

« Jadis, les Lettres faisaient leur fonction de parure du monde... Elles ne prétendaient rien gouverner encore... Au XVIe siècle, comme au XVIIe, les orateurs, les philosophes, les poètes observèrent les convenances naturelles. » Tout fut perdu du jour où l'Intelligence émancipée voulut régner sans conteste. « Quand Rousseau écrivait, il usurpait les attributs du prince, ceux du prêtre et ceux même du peuple entier... La royauté de Voltaire établit la dictature de l'Ecrit... Lorsque l'autorité royale disparut, elle ne céda point, comme on dit, à la souveraineté du peuple : le successeur des Bourbons, c'est l'homme de lettres... Napoléon continue le règne des idéologues... Il figure l'homme de lettres couronné... lui qui disait : Rousseau et moi. » Chose curieuse et instructive, « Napoléon

se présente sous un tout autre aspect, si du génie civil, qui, en lui, fut tout poésie, on arrive à considérer le génie militaire. Rien de plus opposé à la mauvaise littérature politique et diplomatique que Napoléon chef d'armée : rien de plus réaliste ni de plus positif ; rien de plus national... De ce côté, Napoléon personnifie la réponse ironique et dure des faits militaires du XIXe siècle aux songes littéraires du XVIIIe. »

En effet, « si le courant de la littérature continue au XIXe siècle les divagations de l'âge précédent, la suite des faits militaires, économiques et politiques contredit ces divagations. » A mesure que le progrès matériel croît, augmentent les besoins. L'Intelligence, pour s'être volontairement déclassée et avoir rompu avec la tradition, se voit supplantée par la Force et l'Argent. Qu'est-ce que la fortune d'un Zola en face de celle d'un Menier ou d'un Géraudel ? La royauté de l'esprit est finie. Afin de subsister l'homme de lettres vend sa plume au plus offrant. Ce danger n'existe pas dans d'autres pays. « En Allemagne ou en Angleterre, l'Argent ne peut pas constituer le chef de l'Etat, puisque c'est la naissance et non l'opinion qui le crée... Les pouvoirs ainsi *nés* peuvent diriger l'Opinion, s'assurer le concours de l'Intelligence et la disputer aux sollicitations de l'Argent. » Il n'en est plus de même en France où l'Intelligence peut être tournée contre l'Intérêt national quand l'or étranger le veut. Ainsi les autres forces ont acheté l'intelligence pour la faire servir à leurs propres besoins. Elle sort de la lutte avilie et

anémiée. — Il faut lire cette tragique aventure telle que nous la conte Maurras avec cette précision et cette logique *positive* qui sont les plus beaux ornements de son talent.

Que conclure de cette triste équipée à travers l'histoire des deux derniers siècles, sinon que l'Intelligence n'est pas, ne peut pas être la première des forces nationales. « En rêvant cet impossible elle se livre pratiquement au plus dur des maîtres, à l'Argent. » Si donc elle désire reprendre son rang légitime, qu'elle fasse alliance « avec les éléments les plus anciens de la nation. L'Intelligence s'efforcerait de respecter et d'appuyer nos vieilles traditions philosophiques et religieuses, de servir certaines institutions comme le clergé et l'armée, de défendre certaines classes, de renforcer certains intérêts agricoles, industriels, même financiers, ceux-là qui se distinguent des intérêts d'Argent proprement dits en ce qu'ils correspondent à des situations définies, à des fonctions morales. Le choix d'un tel parti rendrait à l'Intelligence française une certaine autorité. Les ressources afflueraient, avec les dévouements, pour un effort en ce sens. »

*
* *

Certains accorderont à Maurras d'avoir bien démêlé les causes de notre marasme social qui ignorent comment y remédier. Etrange attitude des prétendus libéraux qui pleurnichent et n'agissent pas ! Ceux-là, Maurras les convie à refaire leur éducation sous l'égide d'Auguste

Comte dont toute la vie laborieuse n'est que la réponse cherchée à cette *immense question de l'ordre.* « Avant de réorganiser la France moderne, l'élite des esprits français doit rétablir la discipline de sa propre pensée. » Cette seconde partie de l'*Avenir de l'Intelligence* passe la première en importance, s'il est possible, puisqu'après avoir déterminé les raisons de notre anarchie l'auteur nous exhorte à la suite du philosophe de la *Synthèse subjective* à en circonscrire le domaine et à trouver l'ordre intellectuel, moral et politique. Ce chapitre ne regarde pas les catholiques. Ceux-ci n'ont que faire des règles sociales de Comte. Ils possèdent déjà une discipline et construisent avec l'absolu. « L'Eglise est bien le dernier organe autonome de l'esprit pur. » Mais si vous ne croyez pas à l'Absolu, force vous est de reconstruire sans lui et d'accepter l'enseignement de Comte.

Observant « qu'il existait des régions sereines dans lesquelles cette anarchie ne régnait pas », Comte commence par classer nos notions acquises et par établir la hiérarchie des sciences. Celles-ci s'ordonnent d'après leur plus ou moins grande perfection et certitude, c'est-à-dire d'après leur complexité croissante et leur généralité décroissante. On connaît trop cette marche suivie par Comte de la mathématique à la sociologie, pour que j'insiste. Le remarquable est d'avoir montré que toutes les sciences convergent vers l'étude de l'homme, que celui-ci n'existe pas sans la société, que la société suppose une morale organisatrice et cette morale,

pour vivre, une religion. Le plus remarquable encore est de n'avoir fait aucun appel aux notions transcendantes et d'avoir assis cette morale comme cette religion sur des bases *positives*, c'est-à-dire humaines et *naturelles*.

« Si toutes les sciences convergent à la science des sociétés, c'est que l'homme en société représente le corps entier de la nature. Il le résume et le couronne. Nombre mathématique, membre du système solaire, élément physique, élément chimique, être vivant, l'homme est, de plus, un être sociable : c'est par cette dernière qualité qu'il est homme ; le meilleur type de l'homme, celui qui sera le plus normal et le plus humain, sera donc le plus éminemment sociable... Dans le plexus de nos instincts, cette prééminence de l'instinct social établit un nouveau principe de classement, grâce auquel l'anarchie morale peut être éliminée, comme l'anarchie mentale l'a été grâce à la classification des sciences. La sociabilité, instinct des instincts, joue le même rôle que la sociologie, science des sciences : elle se subordonne complètement le reste. Comme nous savons l'ordre dans lequel l'homme doit penser, nous atteignons ici à l'ordre selon lequel il doit sentir. »

Pourvus d'une discipline intellectuelle et d'un ordre moral, il ne reste plus qu'à nous perfectionner, qu'à devenir plus humains. La religion nous acheminera vers cette fin en nous donnant à imiter l'exemple des meilleurs, de l'élite, de ceux qui ont le mieux « coopéré au grand ouvrage humain ». « Cette nombreuse élite hu-

maine n'est pas une image vaine. Elle forme ce qu'il y a de plus réel en nous. Nous la sentons dès que nous descendons au secret de notre nature ». Et voici rétabli dans leurs relations nécessaires ces grands rouages sociaux de famille, patrie, humanité, et à leur suite les nobles ressorts de l'homme moderne : *honneur*, *gloire*, *pudeur*, *enthousiasme*, *dignité*, *intégrité*. « Comte, ajoute Maurras, observe ce qui nous émeut et ce qui nous règle », la tradition, le culte des morts, la solidarité. « Quelques-uns d'entre nous étaient une anarchie vivante. Il leur a rendu l'ordre ou, ce qui équivaut, l'espérance de l'ordre. Il leur a montré le beau visage de l'Unité, souriant dans un ciel qui ne paraît pas trop lointain. »

*
* *

Si quelques esprits sont déjà sortis de cet état d'anarchie signalé par Maurras, beaucoup d'autres éprouvent encore les symptômes du mal révolutionnaire. En particulier les écrivains dont l'habitude de cultiver leur moi éloigne de nos saines traditions littéraires. « Autrefois on était émerveillé de la conduite et de la disposition d'un poème : les effets inattendus ne naissaient point de la nouveauté du *sujet* choisi... En romantisme, le principe est renversé : il faut être un original. Les objets singuliers et rares sont préférés aux beaux objets. »

La troisième partie de l'*Avenir de l'Intelligence* est consacrée à l'étude de quelques cas littéraires fort instructifs. Les exemples donnés

par « ces doux monstres à tête de femmes » sont probants. Toutefois, je reprocherai à Maurras d'avoir ici voulu trop prouver, et de s'être montré un peu bien sévère pour les artistes contemporains. Non pas du tout que je veuille défendre « les métèques indisciplinés », mais il me semble qu'il importe de distinguer entre ce qui est du domaine purement littéraire et du domaine social. Je sais le danger de différencier ainsi deux états d'esprit qui influent fatalement l'un sur l'autre et qui finissent par se compénétrer. Nul plus que moi ne pense que l'homme est fait pour la société. Pourtant ne peut-on cultiver l'impressionnisme en littérature sans cesser d'être un bon citoyen, et parce que le *symbolisme*, par exemple, a été longtemps l'apanage des dreyfusards, n'y a-t-il rien à tirer de cette tendance poétique ? Notre littérature, sans sortir de la tradition, a besoin d'être aérée. Le romantisme a renouvelé notre veine lyrique, soyons-lui-en reconnaissants. Au goût français à discipliner nos raffinements. En ce qui concerne la forme ductile et le langage nuancé, je ne vois pas ce que le vers libre a de révolutionnaire, mais j'aperçois fort bien quel excellent instrument nous possédons à notre usage. A nous de savoir l'utiliser à l'expression de sentiments élevés, nobles ou profonds. Les réformes introduites dans la science harmonique par Wagner et par Debussy n'ont rien qui doivent nous faire trembler pour l'avenir de la mentalité française. Le culte du moi, tel que l'a pratiqué Barrès, a grandement vivifié son nationalisme.

Aussi bien la vraie question est ici : « Si l'on veut éviter un individualisme qui ne convient qu'aux protestants, *la question morale redevient question sociale* : point de mœurs sans institutions. Le problème des mœurs doit être ramené sous la dépendance de l'autre problème, et ce dernier, tout politique, se rétablit au premier plan de la réflexion des meilleurs. » « Seule l'institution durable à l'infini fait durer le meilleur de nous ». Travaillons donc à hâter cet heureux événement. *Mademoiselle Monk* nous a appris comment peu de chose suffit, le moment venu, pour transformer un régime, à condition d'être bien placé et « de préparer énergiquement, par tous les moyens successifs qui se présentent, ce que l'on considère comme bon, comme utile, comme nécessaire au pays... Il ne s'agit pas d'être en nombre, mais de choisir un poste d'où attendre les occasions de créer le nombre et le fait. » Après quoi nous pourrons nous permettre d'être symbolistes, impressionnistes et de cultiver notre jardin en toute conscience. C'est la grâce que je nous souhaite.

CHAPITRE VI

L'Occident

I

LE TRAITÉ DE L'OCCIDENT

Un peuple se différencie d'un autre par un ensemble de mœurs, d'habitudes, d'idées, de manières d'être qui constituent proprement sa tradition et qui se propagent à travers les temps. Toute société est originale, en ce sens que chacune, par suite d'une longue accoutumance éclairée par un instinct primordial, se perpétue d'après un type donné qui n'appartient qu'à elle. Le lieu géographique et le milieu social déterminent sa physionomie et défendent la contrefaçon. Semblable à une personne qui, après s'être longtemps observée, proportionne la dépense de ses forces au trésor de ses activités, elle sait exactement le seul régime politique qui convienne à son tempérament et à son caractère. Qu'au cours des siècles un mouvement d'opinion engendré par quelques idéologues se produise, qui bouleverse les habitudes héréditaires de la nation et perturbe l'atmosphère

morale, aussitôt des symptômes de dégénérescence apparaissent.

Tout récemment encore, l'idée de tradition, confondue avec l'idée d'autorité, était étudiée objectivement, si j'ose dire, par les sociologues de profession, à la manière d'un fait historique qui a perdu toute valeur et toute influence depuis 1789. Dédaigneuse, semble-t-il, de ses origines, attestant une confiance exagérée en la logique de l'esprit humain qui, au risque d'errer, préfère prévoir et inventer plutôt que regarder en arrière et *servir*, la nation française manqua se tromper de route ; même je crois qu'elle s'aventura un peu loin à travers le dédale des dogmes. Il fallut une violente secousse qui lui rendît sa conscience (1), pour la remettre dans le droit chemin, tracé à l'infini par l'ancêtre. En vérité ce fut toute une AFFAIRE.

Alors on s'avisa que, loin d'y contredire, les découvertes de la science confirmaient par les

(1) La conscience, déclarent Bain et Spencer, est le sentiment d'une différence, d'un changement d'état, une discontinuité. Elle est bien autre chose encore, mais elle est cela d'abord, et surtout en politique. Depuis la proclamation de la troisième république, pour ne pas chercher plus haut, nous allions dormant, sans plus avoir conscience de nous-mêmes en tant que nation. La Franc-Maçonnerie avait doté la France, faute de gouvernement, d'une administration aux apparences bénévoles. Le décor était riant, l'ordre matériel semblait régner ; le bourgeois, pourvu qu'on ne l'importune pas, ne demande qu'à vivre dans la paix de son inconscience. Ainsi le pays, parfaitement miné et débilité, marchait à sa ruine en silence. Le *cas Dreyfus* éclata soudain comme une épidémie cérébrale, nous forçant à constater le mal rongeur. Sans *l'affaire*, nul n'aurait songé à réagir contre cette maladie du sommeil national qui nous appesantissait. Cette brusque « différenciation de nos états constitutifs », comme dit Spencer, nous rendit conscience.

lois de l'évolution — le contraire précisément des lois de révolution — les thèses sociales des Le Play, des de Maistre, des Bonald, des Taine, et tout l'effort de certains esprits, franchement *positifs*, aura consisté à prouver, non sans gloire, la légitimation par les sciences expérimentales des idées traditionalistes.

On allait au plus pressé et l'on s'employa d'abord à mettre en lumière le vice redhibitoire de notre constitution politique. Mais comme les preuves alléguées en faveur de notre tradition nationale impérissable auraient été plus probantes, plus *senties*, si l'on s'était simplement avisé de lire du haut d'une tribune un chef-d'œuvre de notre littérature française !

La spontanéité avec laquelle un artiste presse de la couleur, chante des vers, sème de la prose, semble une bien précieuse garantie. Penchons-nous donc sur son œuvre, comme sur un miroir ; aussitôt une image de nous-mêmes, synthétisée en ses caractères essentiels, surgit. S'il n'en était ainsi, comment oser parler de *qualités françaises* à propos des *Provinciales* (1) ? Ce *substratum*, cet ordre permanent sur quoi s'étaye le génie d'une nation, est attesté par les lois de la vie, comme par celles de la pensée. La loi de *constance* (2) que M. René Quinton applique à

(1) Voir Paul Desjardins, *La méthode des Classiques français*.

(2) Voir René Quinton, *L'eau de mer milieu organique*. Dans ce livre, l'auteur se propose d'établir la loi suivante, dite loi de *constance marine originelle* : « *La vie animale, apparue à l'état de cellule dans les mers, a toujours tendu à maintenir pour son haut fonctionnement cellulaire, à travers la série zoologique, les cellules composant chaque organisme dans un milieu marin.*

la biologie, M. Bourget à la sociologie, trouve en art sa parfaite confirmation. Notre littérature occidentale s'élabore sur un fond continu qui persiste à travers toutes les manifestations artistiques de notre race.

*
* *

Personne n'a mieux montré que Mithouard la filiation intellectuelle du Moyen Age à notre époque contemporaine, à travers l'âge classique du grand siècle (1).

Maurice Barrès dans les *Scènes et doctrines du Nationalisme* s'exprime ainsi : « Combien j'aime cette phrase d'un peintre qui disait : « Corot, c'est un homme qui sait s'asseoir. » Il me faut m'asseoir au point exact que réclament mes yeux tels que me les firent les siècles, au point d'où toutes choses se disposent à la mesure d'un Français. L'ensemble de ces rapports justes et vrais entre des objets donnés et un homme déterminé, le Français, c'est la vérité et la justice françaises ; trouver ces rapports, c'est la raison française. Et le nationalisme net ce n'est rien autre que de savoir l'existence de ce point,

Elle n'a pas maintenu ce milieu chez tous les organismes, mais ceux chez qui le maintien n'a pas été effectué ont subi une déchéance vitale.) (P. 424.) M. Bourget qui commenta cette loi ajoute : « Comment ne pas être saisi d'une concordance, d'une identité plutôt qui correspond si bien à l'unité du plan de la nature qui veut que l'univers physique et l'univers moral soient construits sur les mêmes types. *Tradition et Progrès*, notre devise, ne serait donc que la transcription dans le monde social de ces deux lois de biologie que je viens de mentionner : *loi de constance* et *loi d'évolution*. »

(1) Adrien Mithouard : *Traité de l'Occident*, Perrin, Paris, 1904.

de le chercher et, l'ayant atteint, de nous y tenir pour prendre de là notre art, notre politique et toutes nos activités. »

D'un mot, la source intarissable où burent nos pères, où nos descendants tremperont leurs lèvres pour y retrouver le même goût, c'est *l'Occident.* Les peuples, dès l'aube de notre monde, déclare Mithouard, marchèrent vers l'Occident. Avec leurs richesses, leurs coutumes, leur civilisation, ils apportaient leurs manières de penser. « D'Orient en Grèce, d'Athènes à Rome, cela est venu chez nous. Mais quand cela eut atteint la fin de ce monde, cela continua de se lever et d'accourir de toutes parts, s'accumulant devant la barrière dressée. Et tel est le sens de l'intelligence générale. *Toute richesse afflue ici pour y accroître un étrange et séculaire trésor.* » Qu'est-ce donc que l'Occident ? « Qui dit Occident, répond Mithouard, entend à la fois, compris en cette civilisation, l'art espagnol, le flamand, l'allemand, le hollandais, l'anglais, l'italien, mais aussi, entre tous ces glorieux rameaux, la souche française. Tant de diversité dans les tempéraments, d'où viennent précisément nos frissons, nos surprises et l'acuité de nos jouissances, n'empêche pas qu'un air de famille n'y soit, ressemblance invisible et profonde. »

Oui, l'Occident existe. Sans doute, la Renaissance, par l'excès même de ses richesses, manqua de nous arracher à notre sol et de tarir notre veine nationale. Par bonheur nous étions si fortement enracinés que nous pûmes subir l'in-

vasion latine sans cesser d'être nous-mêmes (1). Bien mieux, nous en profitâmes pour accroître notre revenu scientifique, pour consolider notre patrimoine et pour nous affirmer en parfait équilibre de santé morale. « C'est pour être occidental avec sérénité que Poussin se fit un peu romain. » Mais écoutez Mithouard prouver ceci à Maurras dans un bien joli conte : « Enfin, Monsieur, il y avait une fois trois jeunes filles qui s'en venaient des fontaines, et, dans des jarres de terre, elles emportaient l'eau pure de la source. Comme elles passaient devant la boutique d'un marchand italien qui vendait des contrefaçons de vases antiques, elles s'aperçurent que leurs jarres perdaient l'eau, étant vieilles et fêlées. L'une, sans vouloir s'arrêter, pressa le pas vers la ville et toute son eau se répandit en route. La seconde prit moins de peine : elle renversa l'eau à terre et jeta sa jarre sur le chemin ; puis ayant acheté un des vases à l'Italien, légère, elle l'emporta vide, car elle était curieuse des objets inusités, et ils lui semblaient d'autant plus agréables qu'ils étaient plus inutiles. Quant à la troisième, elle se procura à son

(1) La Renaissance fut, comme l'a bien montré M. Texte (*Etudes de la littérature européenne*), un fait européen. « Elle correspond à l'éveil, ou tout au moins à la constitution de la plupart des nationalités modernes. Cela étant, quelles modifications ce fonds commun des idées et des œuvres antiques a-t-il subi, en passant successivement dans ces creusets divers qu'on appelle le génie italien, le génie français, le génie anglais ? » Voilà la question. Le même auteur écrivait encore : « Le vrai problème que soulève l'histoire de la Renaissance, ce n'est pas de savoir si vraiment il y a une Renaissance..., mais bien quel alliage s'est mêlé à notre conception de l'antique et comment l'antiquité s'est transformée dans son voyage à travers les siècles. »

tour un vase ancien, mais elle y versa l'eau de la source pour l'emporter à la maison. Répondez-moi, Monsieur, laquelle des trois fut la plus sage ? La dernière, n'est-ce pas, car elle ne dédaigna ni le vieux vase, ni l'eau fraîche. C'est donc qu'il sied de ne dédaigner ni l'originelle saveur de notre esprit d'Occident, ni aucune des formes où il lui fallut se plier pour être transmis jusqu'à nous. »

Il fut donc prouvé que « notre génie n'est point conforme à l'antique, puisque alors que nous pensions nous assimiler à lui, nous demeurions magnifiquement nous-mêmes ». C'est que le christianisme a fait son œuvre et qu'une même religion, un même sentiment chevaleresque, une même conception de la vie relie entre elles les nations de l'Occident. Mais parmi ces nations l'une se dresse qui l'emporte sur les autres par sa situation économique, son climat, sa valeur politique, la France. Celle-ci « finit par étendre à tout l'Occident le rayonnement de son esprit »... « Ainsi a-t-elle fourni à la chrétienté le type achevé de ses églises. La chevalerie française a enseigné à l'Europe sa notion de l'honneur. Par elle, l'homme moderne connut la joie de servir fièrement sa croyance et l'ivresse de se dévouer sans plus ; par elle, les mœurs sont devenues plus douces : les lois même de la galanterie, c'est manière française. La statuaire de l'Ile-de-France précède et détermine l'épanouissement de tous nos arts. Le celtisme des Gaules a pénétré enfin tous les pays d'Occident et la plupart n'ont rien pu opposer à la mytho-

logie ancienne, sinon les fables occidentales. »

Le vaste effort esthétique de l'Occident nous apparaît donc groupé « autour de l'intelligence française, laquelle, singulièrement alerte, mais profondément rationnelle, semble faite d'un équilibre de toutes les autres. *Une cellule de sagesse est au milieu : l'Ile-de-France.* » L'Occident c'est enfin l'Occident, mais plus synthétiquement, c'est l'Ile-de-France, son berceau.

Nous opposera-t-on l'enseignement oriental, l'exemple hellénique ? Nous avons déjà répondu que de l'esprit latin « il ne saurait plus désormais rien rester de vivant, sinon ce que l'Occident s'en est assimilé ; car une chose morte ne saurait survivre qu'à travers une chose vivante ». Entendons-nous donc une bonne fois sur ce qu'on est convenu d'appeler une œuvre classique. Sera classique tout ce qui traduira un certain ordre hellénique ? Oui, mais quel terme emploierez-vous pour désigner les œuvres qui traduisent l'ordre national ? Le classique occidental existe, en vérité.

Quelles sont les qualités que comporte ce classicisme ? L'essence même de l'Occident est d'être traditionaliste, c'est-à-dire d'avoir le sentiment de la durée. L'Occident « ne se débarrasse jamais de l'idée de suite ; il possède le sentiment des périodes. Nos arts, ne nous lassons pas de le redire, ont avec le temps une étrange affinité ». A la durée s'ajoute l'idée de continu. « L'Occident est un pays de continuité. C'est en quoi il ressemble formellement à une immense personne, si vraiment la personne consiste à se

continuer. De là son goût et sa politesse, la probité de sa manière, l'honnêteté de ses élégances.»

Possédant à un si haut degré le sens de la tradition, l'Occident doit nécessairement prodiguer des qualités de logique, de solidité, de bon sens, de franchise, de naturel. « Il a inventé vraiment la plus haute façon de construire : cela s'entend aussi bien du tiers-point que du *Discours de la Méthode.* » ...« Décelons donc tout de suite notre pensée : Une forme d'art défini résume et commande toute l'intellectualité occidentale : la voûte... C'est au pays de la voûte que tout commence. » Symbole de la solidité, la voûte se parfait dans le clocher, image du temps et de l'énergie. « N'est-il pas singulier qu'un immense pays, spontanément et sur tous ses territoires, se soit couvert de monuments si délibérés, si résolument verticaux, si durement voulus ? » C'est que le clocher « est une forme pure, une ligne idéale, une idée sans concession, notre expression profonde, droite, inévitable, si nous devions nous exprimer. Il est notre affirmation la plus résolue, partant la plus occidentale, tant il est occidental de s'affirmer. Les Latins ni les Grecs n'avaient pas de mot pour dire oui. Ils disaient : Par Hercule. Nous, c'est nous-mêmes que nous portons en avant pour garantie : nous nous projetons toujours. »

Cette puissance, cette force dans la manière de s'affirmer, ce besoin de bâtir solide, s'observe en littérature et en art, aussi bien qu'en architecture. « La tragédie de Racine est la sœur de la cathédrale de Paris. » Malherbe, « tant par

son style que dans ses monitions et sa tenue, se trouve manifestement reproduire le type d'un constructeur médiéval. » Il en est de même pour nos impressionnistes contemporains, de la même race que les prétendus gothiques et impressionnés par le même pays.

*
* *

On me pardonnera les très nombreuses citations que je me suis efforcé de coudre. Elles feront mieux comprendre que toute explication diffuse avec quel élan désespéré notre race s'agriffe à sa tradition nationale. En chacun de nous revit le génie de l'ancêtre, au point que nous pouvons nous permettre des incursions dans tous les pays et laisser notre esprit vagabonder à travers les littératures étrangères sans risquer de perdre notre originalité. Voyez Corneille : « La lecture des Espagnols n'alla en fin de compte qu'à développer jusqu'à l'héroïsme chez Pierre Corneille des qualités normandes. » De même pour nos peintres. « Les Japonais n'ont appris à l'impressionniste qu'à mieux regarder son pays de la Seine. » C'est que l'idée « d'une invention pleine et complète, d'une invention de toutes pièces, est une idée scientifique : en matière d'art, il est absurde d'y croire. Imaginer, ce n'est pas inventer. Les peintres, les architectes se transmettent des pratiques, des recettes et des secrets, les poètes un verbe successif. Toute gloire et toute beauté viennent aux œuvres de l'art et des lettres de

s'être enrichies seulement d'un mode nouveau. En vérité, c'est le travail accumulé derrière elles qui les soutient. »

C'est pourquoi, après Mithouard, nous crierons bien haut : « Croyez donc à l'Occident et faites vos œuvres. »

II

LES PAS SUR LA TERRE (1)

Le *Traité de l'Occident* de Mithouard offrait aux artistes contemporains une méthode et une raison de vivre.

« Latins contre Germains, classiques contre romantiques, humanistes contre régionalistes, et le reste ; j'étais mal satisfait de ces antithèses. A considérer une plus vaste esthétique et une plus longue histoire, ce me paraissait là des heurts superficiels, et il me sembla vain de m'éterniser à battre ces briquets. Toutes ces réactions momentanées n'étaient que des mouvements d'une évolution plus large. Il était quelque chose de plus grand : l'unité de la tradition occidentale.

« J'ai vu dans l'Occident un état de notre sensibilité et une tournure de notre intelligence, certifiés par les œuvres, et j'ai tenté de le définir. »

Malgré les nombreux exemples empruntés à notre histoire littéraire et les applications dans le domaine des arts, le *Traité de l'Occident*, comme son nom l'indique, demeure un ensemble de thèses, de principes, certes commentés avec vie, de propositions, sinon didactiques, du moins encore spéculatives.

(1) Adrien Mithouard, *Les pas sur la terre*, 1 vol. in-16. Stock, Paris, 1908.

Restait d'illustrer ces thèses, d'appliquer ces principes, de descendre dans la pratique, de faire la preuve de l'expérience par l'expérience même. C'est à quoi sont employés les deux derniers ouvrages de Mithouard : les *Pas sur la terre* et les *Marches de l'Occident.*

« Il est bien heureux qu'il y ait sous nos pieds quelque chose de quoi nous ne pouvons douter. » Ce quelque chose, c'est la terre maternelle que foulent nos pas éternellement. En vain voudrions-nous descendre dans l'antre des mines, habiter au centre des contrées souterraines comme le proposait Tarde, ou fixer notre séjour dans les airs et parmi les nuages, nous ne rapporterions de ces excursions aventureuses que des impressions de malaise et d'effroi. « C'est sur le sol que tout s'organise et que tout veut être considéré. » Il n'est pas de plus doux plaisir que celui d'arpenter la terre et que de sentir ses pieds solidement fixés sur le sol. La terre est notre plus ferme certitude. Pleine d'un glorieux passé, receleuse de nos morts et de nos traditions continuées, elle nous fait vivre et nous charme. Tout repose sur le sol : notre corps, ainsi que les contreforts de nos cathédrales.

Ce premier chapitre qui donne son titre à l'ouvrage de M. Mithouard, et que je résume sans adresse, est un profond symbole. Une grave et saine philosophie morale et sociale s'en dégage à la lumière d'une vivante esthétique.

*
* *

Sous la pression d'un naturalisme sans art et d'un positivisme sans espérance, nous pensâmes étouffer, il y a quelque cinquante ans. La méthode expérimentale et une esthétique purement visuelle ne pouvaient pas ne pas être honorées après les errements de l'imagination romantique. Mais scientistes et parnassiens ne tardèrent pas à faire preuve d'exigences insupportables. Nous étions donc entourés de cornues et de coupes ciselées.

Il vous souvient du *Rheingold* où les deux géants entassent l'or et les boucliers en cuivre repoussé sur la jeune Freïa, jusqu'à ce que la déesse du printemps soit engloutie sous ce funeste amoncellement.

Pareil malheur nous guetta. Les chiffres et de pauvres chansons avaient pris la place de la riante nature. Pour nous dégager de la mentalité positiviste, il ne fallut rien moins qu'une révolution intellectuelle extrêmement violente. La renaissance idéaliste de la fin du XIXe siècle est un fait accompli, enregistré par l'histoire des idées. Cette réaction, fort complexe dans ses origines, ne saurait prêter ici matière à développements, car dans la composition de cet idéalisme interviennent des éléments allemands, scandinaves, slaves, anglo-saxons dont le dosage d'influence reste à déterminer. C'est avouer que le génie français n'ayant pas seul collaboré à l'expression de notre lyrisme contemporain, on ne doit pas le rendre responsable des erreurs commises, au cours de ces dernières années, par certains de ses représentants.

Toujours est-il que ce qui devait arriver arriva. D'une réaction nous sautâmes dans une autre. Après avoir souffert d'un excès de naturalisme, nous manquâmes mourir d'un excès d'idéalisme. Voici que le pendule de notre esprit a sauté violemment de l'un à l'autre de ses pôles extrêmes.

Mais notre génie français ne saurait vivre parmi ces oscillations folles. Tôt ou tard il reprend le cours de son rythme sûr et traditionnel qui fit sa gloire comme sa sagesse. C'est donc la meilleure préoccupation de quelques-uns de nos contemporains de vouloir discipliner cet idéalisme moderne selon les lois de notre esprit national. Cet idéalisme a sa nuance propre qui le distingue du romantisme et du parnasse. On lui a trouvé un nom assez baroque peut-être, mais nous n'y pouvons rien. On l'a nommé *symbolisme.* On entend bien que cela ne signifie pas une petite école de poètes, mais une mentalité générale, une attitude intellectuelle que nous retrouvons aussi aisément en science, en philosophie, en apologétique qu'en esthétique. Pour ma part, j'ai pu, ailleurs, décrire les divers gestes dont se compose cette attitude lyrique.

Aujourd'hui, constatons sans plus que cet idéalisme un peu composite et qui draine des éléments étrangers, a besoin d'épuration. C'est ainsi que les littératures septentrionales, pour ne citer qu'un exemple, doivent être tenues responsables de certaines de nos outrances en art. Sans l'influence de l'extrême Nord, nous n'aurions pas donné dans le vague et l'obscur,

choses que notre génie réprouve ; de même que la renaissance italienne est coupable de nous avoir induits en erreur et de nous avoir fait commettre des fautes dont se serait gardée la renaissance purement française, comme l'école tourangelle, par exemple. Il est donc bon de dire, pour nous innocenter, que parfois nous fûmes entraînés malgré nous, et que chaque fois qu'une réaction intellectuelle se produisit en France, ce changement ne nous fut profitable qu'après que notre génie national, d'abord ébloui, se fut ressaisi et qu'il eut fait passer ces acquisitions sous sa loi.

* * *

Cet instinct national, norme admirable, à laquelle nous rapportons tous nos actes, canon éternel selon quoi nous mesurons les œuvres de l'esprit, M. Mithouard l'appelle l'*Occident*.

Ce mot est plus facile à entendre qu'à définir, « car définit-on la pente d'un pays dont les fleuves pourtant s'écoulent ? » Pourtant, qu'est-ce que l'Occident ? C'est une seule et même tradition, le monde chrétien opposé à la civilisation païenne, un même sentiment chevaleresque, une même conception de la vie. « Quelle qu'ait été ensuite la destinée de chaque peuple, ils n'en restent pas moins liés par une origine que, du reste, leur pénétration continûment réciproque fut loin de démentir. L'Occident existe ». Mais entre tous ces glorieux rameaux que forment des peuples groupés sous le même idéal et sous une semblable tradition, s'élève la

souche française. La chevalerie française a enseigné à l'Europe sa notion de l'honneur. La France a fourni à la chrétienté le type achevé de ses églises. « Par elle, l'homme moderne connut la joie de servir fièrement sa croyance et l'ivresse de se dévouer sans plus ; par elles les mœurs sont devenues plus douces : les lois même de la galanterie, c'est manière française. La statuaire de l'Ile-de-France précède et détermine l'épanouissement de tous nos arts. Le celtisme des Gaules a pénétré enfin tous les pays d'Occident et la plupart n'ont rien pu opposer à la mythologie ancienne, sinon les fables occidentales. Le monde moderne est devenu breton et il s'en honore. »

Ainsi l'Occident apparaît groupé « autour de l'intelligence française, laquelle, singulièrement alerte, mais profondément rationnelle, semble faite d'un équilibre de toutes les autres. Une cellule de sagesse est au milieu : l'Ile-de-France ».

Quelles sont les qualités intellectuelles ou, si l'on préfère, la marque distinctive d'esprit de l'Occident, c'est-à-dire de la France ?

Mithouard a trouvé une magnifique définition du génie français. Elle est tout entière contenue dans ce mot : la voûte. « Une forme d'art définit, résume et commande toute l'intellectualité occidentale : la voûte. D'autres ont construit la voûte, d'autres ne l'ont pas produite avec cette passion. C'est là que l'Occident et reconnaît ; c'est par elle qu'il débute ; elle est sa première requête ; le type qu'il en conçosi est si profondément conforme à son génie, que

désormais toutes ses œuvres ressembleront à la voûte ; c'est au pays de la voûte que tout commence. »

C'est ici que nos braves méridionaux élèvent la voix. Ils demeurent persuadés qu'avant le XVIe siècle l'art français n'existe pas et que le « classicisme » date de la renaissance italienne. Bien vite il faut répondre à ces aveugles qu'il n'y a pas de solution de continuité entre une cathédrale gothique et une tragédie de Racine. Ce qui nous caractérise à travers le temps, c'est une même façon de construire solide, une même ordonnance des parties d'une œuvre, un même souci de logique claire et de plan nettement tracé. Qu'importe la différence entre une « croisée d'ogive » et un château de la Loire, entre le *Discours de la méthode* et un arc doubleau. L'esprit qui présida à ces créations demeure pareil à soi-même et dévoile les heureuses aptitudes d'une race. « Nos temps classiques recommencèrent la construction ogivale avec un inflexible et rationnel vouloir. » En vérité, cette épithète de classique dont s'enorgueillit le XVIIe siècle ne lui appartient pas en propre, car ses mêmes qualités de réalisme sans excès, comme de solidité sans lourdeur, le moyen âge les possède et le prouve. Ne disons donc plus : c'est un classique, parlons mieux : c'est un Français. « Cette attitude apaisée de l'esprit, cette parfaite possession de soi révèlent un égal détachement de toutes les expressions particulières. C'est en ce point que les emportements les plus divers deviennent capables d'être conçus dans un

seul effort et se tempèrent les uns par les autres, et je vois le secret de cette maîtrise s'y résoudre en un sourire supérieur. »

Au surplus, cet ordre, cette logique, ce naturalisme aimable, qui caractérisent les œuvres de notre race, n'ont rien d'abstrait ni de rigide. Notre esprit est si parfaitement sage et mesuré qu'il souffre avec autant de répugnance les hypothèses épuisantes que la folie de l'idéalisme absolu. « C'est que le sens de la pesanteur est dans la nation. Elle fut toujours portée à apprécier la densité de chaque objet. A la différence des Romains qui bâtissaient à grand renfort de mortier, les constructeurs français ont toujours marqué de la préférence pour la taille et l'appareillage des pierres. Le poids des matériaux faisait la solidité de l'œuvre. De la matière, ils aimaient la dureté, la nudité, la résistance, le grain irréductible. Ils manifestaient une race à qui il est naturel d'exclure les généralités vacantes et problématiques pour les remplacer par des objets fixes et des réalités loyales. Les gens de chez nous parlent comme ils ont travaillé. » De là notre morale positive, notre amour des réalités, l'honnêteté de la race, nos joies pures et calmes, notre générosité rayonnante. De là aussi notre haine des méridionaux, des phraseurs, des idéologues.

*
* *

En résumant ici le *Traité de l'Occident*, paru en 1904, et dont bien peu ont su dégager la

puissante et vivante doctrine, je m'aperçois que du même coup j'ai extrait le suc du dernier livre de Mithouard, *Les pas sur la Terre*. Ce volume est comme l'illustration du *Traité* et n'a d'autre fin que de nous remettre en mémoire, au moyen d'exemples délicieux, nos origines intellectuelles. Les *Pas sur la terre* nous promènent à travers notre architecture, nos paysages, nos coutumes, nos objets sacrés. Ce livre indique quelle unité préside á notre vie française, quel parfum autonome et subtil flotte dans notre atmosphère, pénètre chacune de nos productions, nous révèle dans tout l'univers. Notre type d'occidental, Mithouard l'illumine de sa prose chatoyante, soit qu'il nous raconte l'histoire de Saint-Sébastien,« capitaine des archers de Senlis », soit qu'il plaide le procès de Guilbicot, dit le Museur, lequel chemineau s'étant arrêté un soir d'automne dans le parc de Versailles, eut la curiosité d'ouvrir tous les bassins et de danser, entouré des jets de cristal, aux sons de sa cornemuse, trouvant ainsi, sans le savoir, dans le miracle des eaux, la conciliation de la pierre et des arbres.

Nous sommes loin de cette raison desséchante et abstraite, où voudraient nous enfermer de faux classiques ; car qu'est-ce qu'une raison qu'on ne sent pas ? Vénérons, au contraire, cette flamme intérieure qui nous éclaire à toute heure et qui nous conduit sans défaillance, l'instinct. « Cela, qui me renseigne, mais qui m'échappe, c'est la raison de toute ma race, c'est la réflexion de tous ceux qui m'ont

transmis le fruit de leurs labeurs dans l'hérédité de tous ceux qui par l'éducation m'ont informé des résultats acquis, et c'est aussi le peu que j'y pus ajouter moi-même pendant des années de patience et de préparation. Mon instinct, c'est le souvenir sensible d'une foule de déductions anciennes, une provision de bon sens que les âges ont préparée pour moi, enfin de la raison profondément assimilée. »

Il n'est pas de plus douce discipline que celle qui permet à chacun de vivre dans le libre épanouissement de son exaltation lyrique et de demeurer quand même dans les bornes d'une tradition rafraîchissante.

III

LES MARCHES DE L'OCCIDENT (1)

C'est alors qu'en possession de sa méthode et de ses preuves, « maître de sa pensée et de sa joie », Mithouard éprouve l'une et l'autre à Venise, marche byzantine, et dans l'arabe Andalousie. Les *Marches de l'Occident* sont la contre-épreuve du *Traité* et des *Pas sur la terre*, une sorte de supplément d'enquête et la conclusion positive de cette féconde trilogie.

Il est salutaire parfois de quitter son pays afin d'en prendre une plus sûre conscience, pour sentir à quel point on y est attaché. Par les heurts, les différences perçues en pays étranger, on saisit mieux sa propre réalité et à quelle âme commune on appartient vraiment.

«A Venise et à Grenade, écrit Mithouard, les plus belles surprises m'y attendaient, hormis de me trouver confondu. J'achevai là de me convaincre et de nous définir, où l'Occident commence à être disputé à lui-même... Mais si de la sorte, au contact de deux civilisations différentes et sous deux ciels divers, l'Occident accuse les limites de sa résistance par les mêmes symptômes, c'est donc bien qu'il possédait en propre sa loi de vie. »

Voilà deux pays frontières parfaitement aptes

(1) Adrien Mithouard : *Les Marches de l'Occident*, un vol. in-16, Stock, Paris, 1910.

à nous éveiller à notre propre vie par toutes les étrangetés où nous nous heurtons dès l'abord. Notre intelligence perd là son bel équilibre, c'est à quoi nous reconnaissons que finit l'Occident et que s'ouvrent les portes du Soleil.

Nous y demeurerions même entièrement dépaysés et n'y ressentirions que des à-coups si nous ne retrouvions à Venise comme en Espagne les deux principes essentiels de notre civilisation : la chevalerie et la religion catholique. Celle-ci trouve plus aisément son expression dans la peinture que dans la sculpture. Alors que les Grecs ont fait de la statuaire leur « art central », l'Occident si profondément chrétien a cherché dans la peinture son riche langage. Or, Venise est la ville des peintres par excellence. Les Vénitiens sont exclusivement intéressés par les teintes riches, les précieux éclairages, les tons chauds ; « ils mettent le dessin au service de la pâte ». Ce sont de francs ouvriers. Ils peignent le nu, évoquent la chair avec ardeur, et non pas le nu masculin à la manière des Grecs qui préféraient leurs éphèbes, mais le corps de la femme, les florissantes carnations. Venise nous a révélé la peinture et lui a assuré la primauté dont avait joui la statuaire dans le monde antique. A ce titre, cette ville tient à l'Occident. Elle y tient encore par sa participation aux croisades. Venise « fut, en réalité, le garde-côte de la chrétienté ; elle guerroya sans relâche contre les pirates barbaresques ; ses mœurs conservatrices et indépendantes, son organisation traditionnelle, son activité prodi-

gieuse font ressortir l'humeur occidentale ».

Mais, ceci admis, quelles différences nous ouvrent les yeux, aident à nous distinguer !

Venise bâtie sur pilotis, entourée d'eau, dépouillée de terre, ne saurait que choquer la mentalité d'un occidental habitué à palper du solide, à reposer fièrement ses pieds sur un sol fertile.

« Tous les travaux qui sortent des doigts vénitiens ressemblent un peu à des gageures ; l'existence même de la ville en est une. Il faut qu'on lui apporte tous les jours, pour qu'elle survive, un peu de la terre de la Jérusalem d'Occident. Elle a dépeuplé de leurs forêts les provinces voisines pour rester en équilibre sur le limon des fleuves. La *Salute* repose sur plus d'un million de pieux. Il a suffi que l'eau fût boueuse pour que ces gens se crussent pourvus d'un pays assez solide. C'est la ville sans terre. »

Cette situation instable a eu sa principale répercussion dans l'architecture où l'Occident excelle et par quoi il demande à être jugé. C'est là qu'on saisit les plus palpitantes différences. Venise féerique, fragile et baroque semble reposer sur de la lumière. Grâce à la pureté de ses horizons, à ses couchers de soleil sans poussière, elle a fait rendre à la couleur sa plus folle intensité. De là l'importance de sa peinture, mais aussi la médiocrité de son architecture qui réclame d'honnêtes matériaux et le mépris du trompe-l'œil. La peinture et l'architecture ont été créées pour vivre en d'étroits rapports. Lorsque l'équilibre est rompu et que la peinture se

lance dans l'orgie des couleurs, la discipline architecturale s'évanouit. Tous les écarts de l'imagination se donnent carrière.

Ici les bâtiments s'appuient sur la beauté du ciel, c'est pourquoi les campaniles édifiés sur des éponges chancellent. On construit en vue du plaisir des yeux, d'où la surcharge des façades, les badigeonnages multiples et l'orchestre criard des ornementations dissonantes. De la couleur avant toute chose, et pour cela Venise préfère les verroteries bariolées, les matières sinon solides du moins très riches, les paradoxes d'architecture, les objets frêles et maniérés.

Les Vénitiens n'ont nullement le respect du temps, qui est notre caractéristique, l'Occident étant comme une personne morale dont la fin consiste à se continuer. « Sur notre dernière motte de terre donnons-nous une fête », disent ses expansifs habitants, ivres de mouvement, de lumière et prompts à se réjouir comme ceux qui ne se croyant pas en sécurité se jettent à corps perdu dans les plaisirs et vident d'un coup la coupe de toutes les voluptés.

Venise est perpétuellement en fête, fête des sens, mais principalement des yeux. Nulle part le vieux précepte oriental « puissiez-vous jouir de vos yeux » ne fut mieux accueilli. Et notez que le mouvement, la vie, la joie n'ont pas ici d'autre fin qu'eux-mêmes. Ah ! que dira le Celte transplanté dans ces rutilants marécages, lui si ménager de son temps, lui qui ne compte pas seulement chaque heure en vue d'une ac-

tion utile et positive, mais qui entend que les cloches de nos cathédrales les lui martèlent pour mieux fixer leur bon emploi ! Que diront nos statuaires devant ces marbres baroques de l'église des *Frari* où Longhena a juché des nègres atlantes « dont le pantalon de marbre blanc laisse voir par une déchirure leurs genoux de marbre noir, et des squelettes de marbre noir qui secouent des linceuls de marbre blanc en vue d'y faire lire des inscriptions latines. Et puis, a-t-on idée de faire porter un cercueil par des chameaux ? » Que de matière précieuse gâchée en vue de confectionner des jouets à de grands enfants ! Quelle expansion, quelle énergie dépensée en pure perte ! Et nos braves ouvriers d'art comprendront-ils qu'on ait offert à Henri III une collation dont le service était en sucre ? C'est pourquoi lorsque le roi déplia sa serviette elle se brisa entre ses mains. Et ces verreries, ces mobiliers qui ne sont faits ni pour boire ni pour s'asseoir !

« Cela vise à nous surprendre, presque à nous berner. Ce sont de mauvaises farces qui rappellent les grossières plaisanteries des jouets allemands. Car en quel autre lieu du monde eut-on imaginé de faire une chaise avec deux écailles d'huîtres dont l'une fournit le siège et l'autre le dossier ? »

Ah ! j'attends ici nos architectes médiévaux ! Ecoutons et méditons cette admirable page de Mithouard où sont inscrites les plus nobles vertus de l'Occident :

« La sagesse de la cathédrale était fondée sur

le respect du sol et l'intuition de la race. Sa logique n'acceptait que l'effort utile. Par sa perfection intime, elle certifiait l'accord des métiers et la droiture naturelle des artisans. Non seulement elle unissait en toute réalité les hommes qui la bâtissaient ensemble. Mais, forte contre le temps, elle constituait, de plus, un lien entre les générations successives, unanimes dans leur tradition et glorieuses de leur clocher. Cette puissante maison de Dieu était la maison du peuple tout entier, dont son envolée de pierre attestait les énergies disciplinées. Son autorité rayonna sur l'Europe... L'esprit dont elle procédait était celui de l'homme qui est devenu maître de sa force et certain de sa loi. Cette bonne tête-là, pendant des siècles, ne sut rien penser qui ne fût droit et fier. L'homme qui la portait, même en des temps difficiles, vécut harmonieusement. Il éleva des châteaux et des églises, il fit des tragédies, de la musique et des tableaux où il traduisait avec confiance la belle ordonnance de son âme. »

Or, à Venise — « carton sur de l'eau, décor sur de la vase, rivage qui n'est pas le sol sur la mer qui n'est pas la mer, caricature de la terre » — le goût inné de l'excessif, de l'exceptionnel, l'intempérance des caractères, le faste insolent donnent aux monuments un aspect « de verrerie bousculée sur un plateau ». Nous assistons à un carnaval au « bal des architectures sur l'horizon ». Aucune sécurité ne nous accueille. « Le fier Occident qui demanda sa force à la succession des hommes et à la rude série des

jours se font ici comme un fantôme dans la lumière. » Et Mithouard évoque, amusant symbole, la petite reine imaginaire de Venise, la princesse Babiole qui circule partout « insaisissable, au milieu d'un peuple de prestidigitateurs, sous un ciel prestigieux », l'organisatrice des fêtes, la dispensatrice des sérénades, « la princesse de tous les riens surprenants et sympathiques, dont les mains adroites tressent de petites choses inoffensives et séduisantes ».

*
* *

Une leçon semblable nous attend à Grenade. « Le respect de l'homme, l'honnêteté du travail, le sentiment de l'équilibre, la juste entente des réalités, le bon usage du temps, le goût de l'énergie », qui sont les trésors moraux de l'Occident, ne se trouvent pas en Espagne dosés avec mesure. La vie y est comme une provocation perpétuelle. Des artistes, des guerriers, des saints se sont tout de suite portés aux extrêmes. Lieux versatiles où l'esprit ne trouve point sa paix.

L'architecture espagnole a, elle aussi, son enseignement. Si Venise a le placage, l'Andalousie possède l'arabesque. On ne tient compte ni de la stature de l'homme ni de son habitat. « Je ne sais pas entendre, déclare Mithouard, une architecture qui ne soit pas au mètre de l'homme et toute pleine de sa vie et de son pays. » Or, l'Alhambra pourrait tout aussi bien être planté sur un promontoire breton ou à pic

sur une vallée des Apennins, « mais on n'eut pas dressé ici un chapiteau de Saint-Julien-le-Pauvre ». Mithouard donne de l'art mauresque une excellente explication. L'Arabe nomade et habitué à l'immensité du désert n'a pour se distraire que lui-même. Il est ainsi, dans la monotonie de ses jours, prédestiné aux spéculations abstraites. Il invente donc l'algèbre, les mathématiques, la géométrie, mais n'est pas constructeur, parce qu'il ne s'arrête pas longtemps nulle part. Le point de départ de son rêve est une ligne qu'il plie dans tous les sens, dont il fait sortir les figures géométriques les plus compliquées et qui aboutit à l'arabesque, aux ornements en stuc, à une architecture de bilboquet.

L'arabesque ne saurait satisfaire un Occidental. Comment y trouverais-je mon contentement, dit Mithouard, « moi dont la terre est émue par le frisson des trembles et le froissement des herbes au bord de la rivière... Mon pays est trop divers pour que je me résolve plus qu'un instant à cet exil dans l'abstrait, et dans l'angle de chaque chose je cherche un soutien ».

Sans doute, Grenade offre de magnifiques voluptés, ainsi que Venise, et c'est pourquoi l'imagination des romantiques a tant exalté ces lieux brûlants. Mais la sagesse de l'Occidental s'accommode mal de ces violentes secousses et, dans des pages pleines de passion, Mithouard évoque la touchante et tragique histoire d'un jeune Breton au cœur consumé de

fièvre qui s'élance vers ces contrées radieuses, pensant y apaiser un amour dévorant. Venu sous un ciel de feu pour savoir la fin de ses désirs errants, Loïc de Coëdigo n'y trouve qu'une déception âpre. Avant de se résigner, de retourner dans la paix, de rentrer dans la discipline de son pays, il se donne fougueusement à la Marrabaise Incarnacion à la bouche saignante, à la lourde natte de cheveux noirs et l'étrangle dans un sanglot.

Ce parfait ouvrage d'artiste probe, ce lucide bréviaire de nos réalités et de nos pures richesses d'Occident se ferme sur cette admirable conclusion :

« Grenade offre une volupté suprême, épuisée aussitôt. Nos premiers parents, disent les Ecritures, ne purent, devenus mortels, rester dans le Paradis terrestre, lequel était situé en Orient. C'est dans notre pays amical et voilé qu'il y a lieu d'ordonner notre vie, c'est selon la loi qu'il nous impose qu'il convient de régler nos sentiments et de concerter nos travaux. Un bonheur aigu, fût-ce dans le plus divin séjour du monde, n'est possible que le temps d'une surprise. »

*
* *

Les *Marches de l'Occident* terminent, ai-je dit, la trilogie dont le *Traité de l'Occident* et les *Pas sur la Terre* composent les deux premières parties. Si l'on veut bien réfléchir à l'unité de cette œuvre, à la noblesse de son enseignement, à sa largeur de vue, on conviendra, je pense, qu'au-

cune synthèse d'idées ne fut tentée depuis dix ans qui passe celle-ci en précision et en harmonie.

Par ces trois volumes qui narrent la genèse de la pensée française, et après le *Tourment de l'Unité*, Mithouard se classe parmi nos critiques libres les plus avertis de l'heure. Il nous offre un fameux exemple d'esprit organisateur et souple, de lyrique conscient. Il faut bien avouer que parmi les cerveaux contemporains plus ou moins étroits, tous inféodés à des partis, bien peu atteignent ce parfait équilibre.

Nous allions nous entendre, peser loyalement les acquisitions lyriques de la génération précédente, sarcler les vignes vierges du symbolisme, greffer ces ceps trop sauvages et qui jusque dans leur sève bouillonnante attestent la richesse du sol de France — or, tout est soudain remis en question. Nous assistons à quantité de combats singuliers, à une multitude d'escarmouches stériles entre pseudo-classiques, pseudo-romantiques. Chaque adversaire reçoit autant de coups qu'il en donne et la victoire n'est nulle part. Bien mieux, la littérature, qui jusqu'à ce temps requérait comme vertus cardinales le désintéressement et la franchise, se trouve amoindrie et rejetée au second plan. Les préoccupations sociales ont faussé les meilleurs manuels d'art. Pour ne prendre qu'un exemple, l'intéressante question du vers libre n'est plus étudiée en elle-même, mais en fonction de telle ou telle politique. Les néo-classiques rejettent la strophe analytique sous pré-

texte que le XVIIe siècle, qui était monarchiste, ne l'a pas employé ; d'autres la défendent, parce que soi-disant — et bien à tort — elle a bonne couleur *moderniste*. De tels états d'esprit seraient comiques s'ils ne dénotaient une aussi triste notion des destinées de notre poésie.

Seul ou presque seul, au milieu des partis s'entre-dévorant, Mithouard a conservé une intelligence lucide et un noble souci des nuances. Il nous offre un magnifique exemple de prudence et de mesure. S'il montre les dangers d'un romantisme échevelé qui risque de briser l'harmonie entre notre sensibilité et notre intelligence, s'il nous met en garde contre les plaisirs dissolvants de Venise et de Grenade, il n'oublie pas à quel point ce demeurent pour nous deux villes d'importance, « des lieux éminemment favorables à la méditation ».

Il se retourne donc contre les partisans d'un humanisme froid et d'une renaissance latine dont la logique étroite risque d'étrangler tout chant lyrique ; il les convie à ne pas apporter « une fougue trop romantique à nous libérer du romantisme ». Certes, celui-ci fut une belle maladie, une fièvre salutaire, le XVIIIe siècle nous ayant desséché l'âme.

On peut dire que nos facultés nationales, d'abord coordonnées et fortifiées d'une discipline harmonieuse, se dissocient vers la fin du XVe siècle. Elles s'épanouissent à nouveau d'époque en époque, mais les unes après les autres et non plus tendues dans un seul équilibre, tant qu'elles finissent par se tourner les unes contre

les autres. « L'art classique et l'art romantique furent les deux moitiés de la cathédrale. »

C'est à la reconstruction de l'édifice national que nous invite avec persuasion Mithouard.

Laissons pseudo-classiques et pseudo-romantiques se déchirer pour des motifs extra-littéraires. A nous, aux artistes désintéressés, conscients de leurs devoirs, appartient de rétablir par leurs œuvres l'équilibre interrompu, d'aider à la synthèse, à la coordination harmonieuse et vivante de nos facultés nationales. Le lyrisme contemporain s'accommode mal des rapports abstraits de la raison pure, pas plus que des courbes épileptiques d'une sensibilité dévoyée. La prétendue clarté latine et le mirage jacobin portent en eux de terribles germes. Aussi bien les mots raison et sensibilité ne sont que des schèmes philosophiques. Nos vrais poètes ne sacrifient pas ceci à cela, mais, dans une intuition profonde, s'efforcent de dire toute leur âme et d'ordonner leurs poèmes selon l'instinct de notre race, qui assume le plus possible d'humanité, je veux dire qui marie joyeusement la logique du cœur et la spontanéité de l'esprit. Mithouard aura grandement hâté cette union en nous éveillant à une plus sûre conscience de nos réalités occidentales.

CHAPITRE VII

La Tradition et la Littérature française

En chaque siècle s'incarnent des aspirations littéraires en conformité avec l'ensemble des tendances du moment. Les désirs d'une race se transforment selon les diverses périodes de son évolution politique et morale, et prennent comme mode d'expression, dans le domaine des arts, les figures, les images, les symboles les plus propres à leur exaltation.

Sur les sommets du génie français il est quantité de petites sources rafraîchissantes. Suivant l'époque on puise à celle-ci ou à celle-là, mais dans toutes se reflète un peu de notre ciel. Cet azur toujours identique à lui-même représente notre claire raison française, solide et nuancée à l'infini.

A n'importe quel moment de notre histoire arrêtez-vous au bord de ces fontaines évocatrices, vous verrez se lever cette douce lumière où baignent les formes les plus changeantes de nos inspirations.

C'est au nom de cette logique française que nos architectes du Moyen Age ont bâti leurs puissants et légers édifices. Sur les mêmes bases

de cette sage raison un Racine édifie ses tragédies, un Descartes son *Discours de la Méthode*. Et nous-mêmes, dans nos plus hardies créations contemporaines, obéissons, sans le savoir, à ces lois, tant sont impérieuses les exigences d'une culture séculaire.

Mais si la raison française se retrouve dans chacune de nos productions, si son domaine est universel, les sentiments qui la vivifient et lui donnent son parfum demeurent particuliers. Autrement dit, un ciel unique se mire dans nos sources d'enthousiasme, mais l'eau de ces multiples sources n'a pas le même goût, ici plus fade, là plus sapide. Chacune de ces saveurs originales indique la succession des époques de notre littérature avec leur âme propre, le trait marquant de leur mentalité, la caractéristique du génie français durant une certaine période de production créatrice, qui permet de la différencier de tout autre moment littéraire.

*
* *

On a cru longtemps que le Moyen Age était le siècle de la fantaisie et du dérèglement artistique. L'étude de l'histoire politique de ce temps traversé de guerres, de troubles sans nombre, n'a pas peu contribué à nous induire en erreur. Aujourd'hui il est enfin prouvé qu'une cathédrale gothique a des assises non moins solides qu'un temple grec, que l'architecture du Moyen Age repose sur une géométrie stricte et

que la statuaire obéit à une loi des grands nombres étrangement sévère.

Aucune époque n'aura sans doute mieux prouvé qu'il est possible de donner libre cours à son inspiration lorsque celle-ci procède du cœur même de la race. Car pour anonyme que soit la création artistique en ce temps-là, elle s'en réfère toujours à une tradition commune qui, en l'espèce, est la Bible. La religion opère la synthèse des esprits ; elle est le lien susceptible de rattacher entre elles toutes les individualités et de les unir dans le même désir fervent.

Cette tradition a donc une réalité vivante, si vivante que dans la suite des temps nous ne rencontrerons aucune idée assez puissante pour opérer ce miracle de maintenir un peuple les yeux fixés vers un même idéal collectif.

Qu'on songe aux miracles, qu'on songe aux mystères, aux confréries, à toutes ces manifestations intellectuelles où la foule et l'artiste collaborent indistinctement. Bien mieux, il n'existe alors ni peuple ni intellectuels, mais une multitude qui apprend à lire dans le même livre et qui pense en masse.

*
* *

Au XVIIe siècle, la tradition, par suite du changement survenu dans l'ordre moral et social, est comprise un peu différemment. Le roi incarne l'unité politique de la nation ; il est la personnification de la patrie et de l'honneur.

Du point de vue artistique la tradition est moins cherchée dans l'esprit des provinces réunies sous le même chef que dans cette conformité de l'intelligence entre les anciens et les modernes, c'est-à-dire dans la raison universelle. Les sentiments humains, généraux, voilà ce que décrivent un Corneille, un Racine, un Molière, un La Fontaine. Le XVII[e] siècle est le siècle de la réduction à l'universel. De là cette idée de nature ou de raison qui correspond à ce qui existe de plus général dans l'humanité; de là les préceptes de Boileau et ceux de Descartes tendant au triomphe des « idées claires », dépouillées de tout caractère épisodique, particulariste (1).

Il y avait un danger dans ce classicisme. Tant que la soumission des sujets à l'autorité du roi demeure absolue ; tant que les facultés s'équilibrent et sont en parfaite harmonie, la tradition classique ne produit que des chefs-d'œuvre. Mais l'intellectualisme ne tarde pas à envahir tous les domaines de l'esprit, la raison sombre dans l'abstraction et se dessèche. Le lyrisme perd toute vertu créatrice et se dissout dans la rhétorique (2). Les philosophes s'enhardissent jusqu'à ébranler les plus solides fondements de l'être. Dans son vigoureux bon sens, Bossuet ne s'était pas mépris sur la lutte qui se préparait. On a retrouvé de lui une importante lettre au Marquis d'Allemans où les dangers de la raison pure et du Cartésianisme

(1) Cf. E. Krantz : *L'Esthétique de Descartes.*
(2) Cf. Lanson : *Histoire de la littérature française.*

étroit sont mis en pleine lumière. « ...Sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement — ce qui, *réduit à certaines bornes*, est très véritable — chacun se donne liberté de dire : « j'entends ceci, et je n'entends pas cela » ; et, sur ce seul fondement, on approuve ou on rejette tout ce qu'on veut, sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, *il y en a de confuses* et de générales qui ne laissent de renfermer des vérités si essentielles qu'on renverserait tout en les niant. Il s'introduit sous ce prétexte une liberté de juger qui fait que, sans égard à la tradition, on avance témérairement tout ce qu'on pense (1). »

***

On sait à quelles extrémités s'est portée la Révolution. A l'intérieur c'est tour à tour une raison froide ou un sentiment épuisé qui dirigent l'esprit de nos productions intellectuelles. Un double courant circule à travers notre littérature : celui des encyclopédistes et celui des bergeries, le courant intellectualiste et le courant du « cœur », mais du cœur étiolé, débordant de sensiblerie sénile et privé de sève lyrique. Ces deux courants, d'ailleurs, mènent à la guillotine.

Toutes les nouveautés venues de l'extérieur sont accueillies. L'esprit étranger, ce qu'on a

(1) Lettre au Marquis d'Allemans. Bossuet, *Œuvres*, édition Lefèvre, t. XI.

nommé le cosmopolitisme (1), fait son entrée. Cet apport n'est pas à dédaigner en bloc, il aère notre littérature, lui donne du ton, plus d'ampleur, surtout plus de veine lyrique. Malheureusement le goût français n'est plus assez sûr pour opérer un choix entre ce qui nous confirme dans notre génie national et ce qui nous désagrège.

A l'influence anglaise va s'ajouter, avec le Romantisme, l'influence allemande, en attendant celle des littératures du Nord dont nous commençons seulement à nous dégager.

Avant 1789 il existait un goût français. Il n'en a plus existé après, parce que le public est devenu trop vaste. La conséquence fut la tendance de l'homme à s'individualiser. L'auteur ne connaît pas son public ; il ne lui reste plus qu'à parler pour lui-même, qu'à dire ses sentiments (2). Sans donc se soucier des opinions probables du public, l'auteur suit la pente naturelle de son esprit, et c'est le romantisme.

Cette poussée d'individualisme était nécessaire et bienfaisante en son principe. A l'origine elle est un noble effort pour vivifier la tradition médiévale. Mais les circonstances politiques n'ont fait que plonger davantage le romantisme dans l'anarchie. Aucun lien ne relie plus entre eux les esprits ; aucune idée générale n'opère la synthèse entre quantité de talents

(1) Cf. Texte : *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire.*

(2) Cf. Faguet : Préface au t. VII de la *Littérature* de Petit de Julleville.

épars, tous remarquables, mais qui tâtonnent et ne savent se rejoindre.

Sur quelle réalité sociale s'entendre ? La religion, la plus puissante force de concentration des esprits, est battue en brèche. L'idée de patrie, également capable de lier en faisceau les énergies du siècle, est répudiée ou tellement boursouflée par les idéologues qu'elle éclate dans l'abstraction.

Ainsi donc les deux certitudes qui, au point de vue artistique, avaient constitué l'unité antique : la religion et la patrie, demeurent sans influence. On ne verra plus, comme au temps des Grecs ou au Moyen Age, des multitudes transportées d'enthousiasme au spectacle où s'enclôt l'histoire de toute leur âme. La tragédie est définitivement morte, faute de ses deux éléments constitutifs. Même la tragédie du XVIIe siècle n'était déjà qu'un exercice de cabinet destiné aux purs lettrés.

La multitude de jadis, organisée, homogène, divisée en corporations et unie dans le même idéal, est morte. Elle a fait place au peuple.

Chose curieuse, jamais, autant qu'aujourd'hui, on n'a parlé du peuple, on ne sera occupé de son bien-être, et pourtant jamais ce mot de « peuple » n'a correspondu à moins de réalité. La Révolution a mêlé les classes, elle ne les a pas rapprochées. Il y a plus de différence aujourd'hui entre un bourgeois et un ouvrier, qu'entre un seigneur de l'ancien temps et les gens de son domaine. D'autre part, un régime parfaitement incapable s'est efforcé d'enlever

soigneusement au peuple toute réalité, c'est-à-dire toute certitude, chaque idée morale qui pouvait donner quelque cohérence à cette masse. Plus qu'à n'importe quelle époque le peuple demeure une idée pure, une abstraction.

*
* *

Au milieu de l'anarchie contemporaine nous assistons à un puissant effort de discipline intellectuelle. Ce que les circonstances politiques et l'état social sont incapables de nous donner, il le faut demander à une élite artistique, décidée à sauvegarder la santé morale de la littérature française.

M. Emile Blémont, dans un livre intéressant qui prouve l'impuissance des pouvoirs publics à créer une mentalité collective, a mis le doigt sur le point névralgique de notre démocratie. « Les rapports de la tradition avec la démocratie, écrit-il, peuvent se résumer en une sorte de syllogisme, dont voici les termes : la démocratie n'est pas, en elle-même, un régime particulièrement propice à la tradition. Plus que tout autre régime cependant, la démocratie a besoin de la tradition. » Plus loin, M. Blémont énumère les caractères antitraditionnistes de la démocratie : « Pourquoi la démocratie ne forme-t-elle pas un milieu particulièrement propice à la tradition ? Parce que le régime démocratique a pour caractères : 1° l'instabilité des conditions sociales et l'affaiblissement de la famille ; 2° l'omnipotence du nombre et de l'argent ;

3° la réduction du loisir ou de l'idéal au minimum ; 4° la tendance des esprits à l'uniformité et à l'abstraction (1). »

Pour remédier aux conditions si défavorables de notre démocratie, nos meilleurs écrivains s'efforcent de remonter le courant corrompu et, par une littérature conforme aux préceptes de notre vieille tradition, de nous faire toucher du solide. Ils se sont donc attachés à décrire et à chanter les réalités sociales les plus certaines, les plus proches de nous, les plus propres à nous créer une âme commune. Ils exaltent à nouveau la famille, la plus nécessaire des assises sociales, et la replacent sur son véritable sol : la province.

On connaît le nom de ces chefs qui ont donné le branle à toute une littérature où le régionalisme est magnifié. On soupèse déjà les multiples ressources à tirer d'une telle inspiration : la vie paysanne faussée par la vue myope du naturalisme est décrite comme il convient ; les travaux des champs sont célébrés avec joie et amour ; les industries locales encouragées, les paysages de France sauvegardés ; l'humilité des humbles et solides efforts quotidiens de la petite ville, dernier rempart de la foi et de la tradition, enfin honorée et appréciée à sa vraie valeur. Comme Barrès, en recevant le nomade Richepin à l'Académie, a bien parlé de ces choses ! « Sur quoi roule, dit-il, depuis des siècles la chanson de la petite ville ? Elle répète

(1) Emile Blémont : *Le Génie du Peuple.*

éternellement trois, quatre idées de religion, d'autorité, de mariage, d'épargne et d'héritage. Elle chante obstinément la règle.... Ici le cœur est plus lent d'un degré, mais c'est un cœur immortel..... Je vénère quelque chose de sacré dans cette monotonie, cette insignifiance, cette petitesse. Tout cela prépare d'une manière très humble et très insensible les plus magnifiques récoltes. »

A condition, comme le dit encore Barrès, qui dans le même discours jette son cri d'alarme, « qu'un entraînement un peu frivole ne fasse dévier un mouvement qui pourrait être une renaissance », et qu'on ne « fasse pas du régionalisme, comme nos pères faisaient leur temps de mélancolie romantique » — on peut s'attendre à voir les meilleurs fruits sortir de cet effort. Aller demander aux provinces une leçon de sagesse, c'est hâter la décentralisation littéraire et renouer les liens d'une inspiration collective.

*
* *

Résumons-nous. A cette heure nous voici pris entre deux courants également funestes : l'un de plus pure essence anarchiste, qui clame la Vie, le *Futurisme*, toutes les aspirations monstrueuses et brutales, sans se soucier de définir ces mots de « vie », de « force » dont il abuse ; l'autre qui prétend nous ramener, par l'abstraction, au cartésianisme, à une raison dépouillée de toutes ses qualités et attributs.

Je parlais, au début, des fontaines rafraîchissantes semées sur les sommets du génie français ; chacune a une saveur particulière, mais toutes reflètent le même ciel. Le néo-classicisme ne fait attention qu'à ce ciel immense et sans contours ; il dédaigne de se pencher pour boire l'inspiration à la petite source. Ce ciel, cette raison universelle, a besoin d'être découpé en images, de se localiser, de revêtir la forme de la petite source sentimentale, symbole d'une manière d'être *définie.* Faute de points d'appui, de contours fermes, l'esprit tourne désespérément dans cet azur sans limite.

A cette heure et entre ces deux courants opposés la littérature française, sans dédaigner ni la source régionaliste qui alimente son sentiment, ni la portion du ciel où se circonscrit sa raison, doit s'efforcer de synthétiser, dans une doctrine cohérente, les aspirations infinies et la soumission nécessaire aux réalités bornées qui nous entourent. « La règle toute seule et défendue avec superstition, déclare encore Barrès,mène droit au formalisme stérile : l'indépendance cultivée pour elle-même, c'est la confusion, le caprice, l'incohérence ! Heureux celui qui parvient à conquérir son équilibre entre ces tendances ennemies, qui, sans paralyser aucune de ses puissances de désir et sans rien négliger de ses réserves héréditaires, ne fait qu'une seule âme des deux âmes qui nous sollicitent tour à tour, une seule âme, à la fois audacieuse et disciplinée. »

CHAPITRE VIII

Le Triomphe de l'Intelligibilité

L'essence universelle de la personne humaine, voilà ce dont se préoccupe au plus haut point le XVIIe siècle littéraire. Le poète, le dramaturge, le prédicateur prennent plaisir à l'analyse des crises passionnelles, à l'étude du cœur humain. Toute leur attention se concentre sur le monde intérieur d'où surgit désirs, amours, orgueils, ces moteurs de nos activités spirituelles.

Le XVIIe siècle n'ignore pas le monde extérieur, car il est malgré tout « âprement naturaliste », et Flaubert eut raison de revendiquer à son profit le témoignage de « ce vieux croûton de Boileau » ; mais il ne prend que l'essentiel, la substance des phénomènes. Les écrivains du temps ne demandent pas à l'antiquité le sens du pittoresque, non, mais des préceptes moraux, une règle de raison. Les Romains s'étaient comportés de même envers leurs maîtres grecs. Si les contemporains de Louis XIV font une place aux descriptions de la nature, c'est bien souvent pour mettre leur conscience de disciples à l'abri de tout soupçon et satisfaire leur religieux respect des littératures classiques. Il ressort que l'œuvre du XVIIe siècle est principa-

lement une œuvre morale (1) et la partie abandonnée aux descriptions semble plutôt un succédané, une sorte d'ornementation littéraire qui aboutit parfois à une sèche nomenclature. Pour ne prendre qu'un exemple, Fénelon n'a perçu la nature qu'à travers les poètes anciens. Le passage si vanté de la « grotte de Calypso » est bien le ramassis le plus vaste qui se puisse concevoir de clichés et de lieux communs insipides. Toutes les épithètes sont vagues et générales ; rien n'est *vu*, rien n'est senti.

On peut donc avancer sans témérité que le XVIIe siècle, à quelques exceptions près, ne possède point de la nature un sentiment original. Rien n'est plus instructif à cet égard que la lecture, dans les *Théories et Impressions* de Jules Lemaître, du chapitre intitulé *Touristes d'autrefois.* L'auteur est allé feuilleter quelques « impressions de voyages » d'honnêtes gens du grand siècle et nous en livre le contenu.

Le *Voyage de Chapelle et de Bachaumont* contient surtout le menu du déjeuner et du souper quotidien de ces deux bons vivants.

Là deux perdrix furent tirées
D'entre les deux croûtes dorées
D'un bon pain rôti dont le creux
Les avait jusque-là serrées ;
Et d'un appétit vigoureux,
Toutes deux furent dévorées
Et nous firent mal à tous deux.

(1) Il faut voir dans ce goût du XVIIe siècle pour les analyses morales les portraits et les « états d'âme », l'explication de la préférence donnée par les contemporains à Bourdaloue sur Bossuet. L'auteur des *Oraisons funèbres* était trop « lyrique », trop personnel, pas assez universel.

Ce qui les charme le plus, c'est, aux environs de Toulouse, chez le comte d'Ambijoux, « une petite île plantée et tenue *aussi propre qu'un jardin*, et dans laquelle on trouve, comme par miracle, une fontaine qui jaillit et va mouiller le haut du berceau de grands cyprès qui l'environnent ».

Bien différente, il est vrai, la *Relation d'un voyage de Paris en Limousin* de La Fontaine. Les femmes et la bonne chère tiennent encore une place honorable dans le récit. Toutefois la nature et le « beau désordre » ne laissent pas que d'émouvoir le bonhomme. Sa description du château de Blois est bien précieuse. « Ce château a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François Ier, l'autre sous quelqu'un de ses successeurs. Il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu Monsieur a fait commencer. Toutes ces trois pièces ne font, *Dieu merci*, nulle symétrie et n'ont ni rapport ni convenance l'une avec l'autre ; l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. » Hâtons-nous de dire que voilà un *Dieu merci* que nous n'entendrons plus de longtemps. Aussi bien, sa vie durant, La Fontaine passa-t-il pour un dissident et un « amateur ».

Dans son *Voyage de Normandie* et dans son *Voyage à Chaumont*, Regnard, quoique excellent peintre de caractères, n'a rien vu de la nature. Il en est de même pour Lefranc de Pompignan dans son *Voyage de Languedoc et Provence*. Il faut arriver jusqu'à Bernardin de Saint-Pierre pour entendre une note juste.

Ainsi, « ce que nous croyons qui nous séduit le plus aujourd'hui, la nature sauvage et les sites montagnards, causent à nos voyageurs une impression franchement désagréable. Au fond, ils trouvent cela laid. » Même La Fontaine parlant de la Loire s'écrie : « *point* de ces *montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix.* » Mme de Sévigné, qui l'eût cru ! appelle la vallée de Port-Royal un *vallon affreux.* On se souvient de l'indication mise par Molière en tête d'une de ses comédies-ballets : « Le théâtre représente un lieu champêtre et *cependant* agréable. »

Les causes de ce mépris pour la description pittoresque dont notre époque est si friande sont multiples. En indiquer quelques-unes c'est pénétrer plus avant dans l'esprit du siècle en question. — D'abord la nature n'est pas considérée comme un genre littéraire. On ne la « traite » pas à part. Boileau au début du IIe Chant de l'*Art poétique* esquive une définition de la *Pastorale* et s'en tire au moyen de la fade comparaison connue « telle qu'une bergère, etc... ». Il omet sciemment de parler de La Fontaine et ne cite ni Racan, ni Segrais. L'épopée et le poème dramatique ont tout accaparé et le sens du lyrisme fait défaut.

Lemaître donne une autre cause bien jolie de cette suspicion où l'on tient alors la nature. « Peut-être, nous dit-il, cette « horreur » dont les remplissaient les paysages un peu rudes était-elle un cas d'atavisme. Dans les âges lointains, quand les hommes faisaient péniblement

la découverte de la planète, les endroits les plus émouvants étaient aussi les plus inaccessibles et les plus périlleux. L'idée du danger, d'abandon et de mort était liée pour eux à l'image de ce que nous admirons le plus : glaciers, gorges, torrents, précipices. » De nos jours, au contraire, grâce à d'ingénieux chemins de fer à crémaillère et de prudents mulets, nous pouvons gravir les plus abrupts sommets « où nous attendent de confortables hôtels flanqués de petites boutiques à cartes postales et à bibelots commémoratifs. » — De plus, l'alpinisme, création moderne, a pris rang parmi les sports réputés. « L'alpiniste est un conquérant de paysages. Il ne saurait regarder avec effroi ce qu'il regarde en vainqueur. » Que j'aime surtout cette réflexion : « Il a tant peiné volontairement pour « voir » que ce qu'il voit enfin ne peut que lui paraître admirable ! » Les commodités de transport et l'ivresse orgueilleuse de l'alpiniste ont donc contribué à développer en notre siècle le sentiment de la nature.

Autre cause. Pour goûter la nature en toute indépendance, il importe de la considérer en elle-même, objectivement, sans l'anthropomorphiser ; d'en aimer les teintes, la physionomie, l'ambiance, en un mot d'en chérir l'aspect pour cet aspect. Or le XVII[e] siècle n'a pu faire cet effort. Il conçoit tout en fonction de l'homme et interpose son esprit. Ce qui ne possède point d'âme humaine ne mérite nullement qu'on s'y intéresse. Les animaux aussi passent pour d'ingénieuses machines.

Mais la vraie raison, la raison-type est que le XVIIe siècle procède par généralités et synthèses. Il perçoit chaque chose *sub specie aeternitatis*, alors que la nature réclame, pour se livrer, un esprit pittoresque, c'est-à-dire épris d'individualisme. Le siècle qui proclama le triomphe de l'intelligibilité n'attachait son attention qu'aux « essences ». Cette préoccupation des esprits à tout ramener à des concepts *clairs*, comme le commandent Descartes et Boileau, se retrouve dans les diverses branches de l'activité intellectuelle, où chaque œuvre possède son *Discours de la Méthode.* La tragédie exige un « sujet simple, chargé de peu de matière » ; les pièces de Corneille font un peu scandale. L'ode seule a droit au « désordre », mais à quel désordre ! à un *beau désordre*, à celui que l'esprit introduit de plein gré. Dans la langue s'opère la substitution du terme abstrait et général au terme concret. Enfin l'amour de la symétrie fait traiter de *gothique* l'architecture du moyen âge. Vous vous souvenez de ce que dit Fénelon à ce sujet dans sa *Lettre à l'Académie.* La Bruyère ne se montra pas plus avisé dans ses *Caractères.* C'est avec un certain orgueil satisfait qu'il écrit : « On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture ; on a entièrement abandonné l'ordre gothique, que *la barbarie* avait introduit pour les palais et pour les temples ; on a rappelé le dorique, l'ionique et le corinthien : ce qu'on ne voyait plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenu moderne, éclate dans nos

portiques et dans nos péristyles. » Il a même fallu deux siècles pour s'apercevoir que ces deux notions de *gothique* et de tragédie classique, loin d'être contradictoires, sont deux charmantes sœurs (1).

Dès lors, rien d'étonnant que les contemporains de Racine, par suite de la disposition de leur esprit, n'aient trouvé aucune joie aux paysages naturels. La logique le leur défendait. Un ordre *humain*, intelligible, pouvait seul leur agréer. Dans cet antagonisme entre la rectitude d'un concept clair et un sentiment dont on ne peut toujours saisir les sinuosités, c'est le sentiment qui se trouve sacrifié. En dernier *criterium* un paysage n'apparaît beau au XVII[e] siècle que s'il peut prêter matière à un tableau agréable. Les jardins de Versailles sont des tableaux riants copiés sur les paysages du Poussin.

*
* *

C'est Versailles, en effet, qu'il nous faut interroger pour connaître l'opinion du XVII[e] siècle sur la nature réduite à l'art des jardins. Or, bien vite nous sommes fixés. Versailles réalise pleinement toutes les lois de l'esprit. Le royal jardin résume en ses aspects *logiques* l'ordre normal de l'intelligence humaine. Ainsi que le Parthénon, Versailles peut être tenu pour un *lieu du monde*.

Le démontrer me semble superflu. Mais voilà

(1) Cf. Mithouard, *Le Traité de l'Occident*.

bien l'admirable ! Sans croire que les jardins de Le Nôtre aient poussé comme par enchantement, chacun pensait que ces beaux murs d'ifs taillés qui, tracent aux allées de sable leurs limites, étaient la création du célèbre jardinier en union avec la mentalité collective et les rêves de la société élégante. Eh bien ! voilà l'erreur. La chose aujourd'hui est certaine. Ce triomphe de l'intelligibilité proclamé entre autres par les jardins français a été préparé *par tout le moyen âge*. Une même tradition horticole s'affirme persistante du XIII[e] au XVII[e] siècle. C'est de quoi nous convainc M. Enlart dans son *Manuel d'archéologie française* (1).

Par une étude attentive des enluminures, peintures, tapisseries du XV[e] siècle, M. Enlart s'est donné des idées précises sur les jardins français. A défaut d'images plus anciennes, des livres de comptes et des ouvrages techniques ont permis à l'auteur de reconstituer la figure exacte des parterres fleuris et déjà disciplinés du XIII[e] et XIV[e] siècles.

Voici quelques citations : « Les pelouses, écrit M. Enlart, étaient soigneusement nivelées et passées au rouleau. Les pelouses et les plates-bandes de fleurs décrivaient des rectangles et des cercles ou *roues*, mais la forme rectangulaire dominait. Ces formes et les allées de gravier se combinaient de façon à donner à l'ensemble

(1) Camille Enlart : *Manuel d'archéologie française*, A. Picard, éditeur. Voir un excellent compte rendu de cet ouvrage par Lucien Corpechot dans la *Revue des Idées* du 15 juin 1905, compte rendu que je reproduis presque textuellement.

du jardin une absolue symétrie. » « Lorsque des mottes artificielles formaient des accidents de terrain, ils étaient symétriques... On aimait aussi à donner des formes symétriques à certains arbres isolés que l'on taillait en boule, en pyramide, en plateau ou en plateaux superposés. » ... « Le jardin avait souvent une partie d'architecture fixe en terre gazonnée et maçonnerie : d'abord un mur de clôture, puis une fontaine, des bancs... » M. Enlart dit encore avec justesse : « la franchise de l'esprit de nos pères ne concevait pas le système bâtard du jardin anglais : ils goûtaient le charme de la nature réelle, ou bien ils lui imposaient une discipline. » Et M. Corpechot d'ajouter : « De ce fait se dégage la conception maîtresse de l'arrangement des jardins à la française : plier la nature aux lois de l'esprit, proprement y introduire de l'intelligibilité... Ayant à composer la nature, leurs jardiniers cherchaient à la composer, non point sur le souvenir de ses caprices, mais selon les lois éternelles de l'esprit. »

« *Le Menagier de Paris*, rapporte M. Enlart, donne à la fin du XIVe siècle les procédés par lesquels on semait des arbres dans le tronc d'autres arbres : par exemple, dans le tronc d'un chêne en introduisant par incision les semences de la vigne et du cerisier et l'on obtenait un arbre étrange dont le tronc unique donnait naissance aux branches les plus diverses. »

Peu à peu, malgré l'exubérante renaissance, les jardiniers éliminent les ornements inutiles, en sorte que pour passer des parcs de l'Hôtel

Saint-Pol ou de Lusignan aux créations de Le Nôtre « nous n'avons besoin de faire intervenir aucun concept nouveau... En éliminant chaque jour avec un goût plus sûr, on arrivera à la conception architecturale de l'escalier des cent marches, du bassin du miroir, ou du tapis vert de Versailles, c'est-à-dire à l'absolu de l'élimination et au triomphe de l'intelligibilité (1). »

*
* *

On sait comment, depuis, le sentiment de la nature s'est développé en France avec l'individualisme et l'instinct du particulier. Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau, Chateaubriand, Lamartine ont célébré les montagnes, les forêts, les paysages que la main de l'homme n'a point touchés.

« ... Et malgré tout, conclut Jules Lemaître, ce qui lasse encore le moins, c'est peut-être la belle rive modérée d'un lac de France et d'Italie. On ne passerait pas volontiers sa vie sur les glaciers : on y aurait trop froid, et la monotonie en deviendrait accablante. On ne demeurerait pas plusieurs années dans telle gorge alpestre, dont l'austérité et la sauvagerie nous ont émus en passant ; on s'y sentirait en prison, et l'on souhaiterait un peu plus de ciel. » Nous vivons dans un pays tempéré et nos goûts se conforment à notre climat. « Un site baigné de lumière, aux lignes harmonieuses, composées, ni trop

(1) L. Corpechot, *Revue des Idées* du 15 juin 1905.

verticales, ni trop violemment rompues ; un site pareil, en somme, à ceux des paysages « historiques » des peintres d'autrefois : voilà ce qu'il y a de mieux pour la paix et le bien-être du corps et de l'âme. Moins que cela : le bord d'un fleuve, avec de belles prairies, des rideaux de peupliers et des collines à l'horizon. Moins encore : un saule et un ruisseau... »

Par là nous rejoignons ceux de notre race. Nous sommes demeurés les mêmes avec plus de largeur d'esprit.

CHAPITRE IX

La Mort de la Tragédie

Clamer la renaissance d'un genre littéraire c'est entonner un hymne funèbre. Un genre littéraire ne renaît pas, il se transforme : j'entends par là qu'il devient différent de ses origines au point d'apparaître méconnaissable. La mort seule change en papillon la chenille. Celle-ci a tellement conscience de sa destruction qu'elle tisse sans hâte son suaire. Voici que le cocon renferme sa tombe en même temps que le berceau d'un lépidoptère.

Il m'apparaît que la résurrection de la tragédie contemporaine n'est qu'un macabre symbole, un engouement funèbre, une manière de cérémonie de quarantaine — et plus, un geste d'inhumation posthume. Dirai-je toute ma pensée ? Je crois discerner dans quelques-uns des critiques actuels un goût malsain de nécrophiles. Les profanateurs de sépultures on les nomme vampires ; mais comment appellerons-nous les artistes déterreurs de cadavres « littéraires » ?

Soit ! qu'on tire la momie tragique de son cèdre parfumé, qu'on la place droite sur les

planches mal rabotées de nos théâtres, qu'on l'adosse à des portiques peints à neuf, même qu'on la vête d'authentiques tuniques — insufflerons-nous la vie à ses membres desséchés ? En vain M. Le Bargy pense restituer à la tragédie son âme envolée, par un rajeunissement de mise en scène. « Ce n'est pas impunément, a-t-il dit, que nous avons regardé des Corot, des Monet, des Whistler. Leur somptueuse lumière, leurs colorations épanouies et nacrées sont désormais dans nos yeux, dans nos âmes. Le décorateur n'a pas le droit de retarder sur notre sensibilité. Il doit changer sa palette. » « Le fait de citer Corot, Monet, Whistler à propos de tragédie, ajoute M. Méré à qui j'emprunte ces lignes (1), est significatif de la déformation subie par les mieux intentionnés des esprits contemporains. »

Et pourtant la tragédie est de tous les temps, de tous les lieux, puisqu'elle fait appel à nos sentiments humains les plus éminents. Si donc le genre n'est plus cultivé, si le public n'y fixe plus son attention, faut-il accuser notre époque d'incapacité esthétique et lui refuser tout pouvoir rayonnant de sentiments nobles ? Peut-être. Je crois même entrevoir en cette indifférence aux secousses tragiques, en cette impuissance à vibrer à l'unisson, à s'exalter au contact de la beauté plastique, la plus sûre démonstration de notre apathie intellectuelle contemporaine. J'aimerais que nos moralistes, mêlés à

(1) Ch. Méré, *La Tragédie contemporaine*, p. 24 et 25.

nos sociologues, s'arrêtassent dans leurs enquêtes superficielles, pour interroger un instant l'âme de la nation. Je ne sais pas de plus probante statistique que celle-ci : assembler le peuple de France, lui jouer une tragédie grecque, et guetter ses sentiments avec son maintien. De l'ennui et des bâillements seraient la preuve évidente de l'évolution accomplie dans les mœurs comme dans les idées.

On peut s'illusionner sur la qualité de triomphe remporté au théâtre d'Orange. On a beaucoup écrit pour ou contre la duperie de ce *mur* où viennent se projeter tant d'ombres majestueuses. La vérité est qu'en ce lieu profané tout fantôme semble vivre. La valeur des œuvres représentées n'entre pour rien dans cette commotion pseudo-sacrée communiquée à l'auditoire. Un tel poids de littérature postiche pèse sur nous, de si puissants effluves magnétiques errent encore depuis des siècles glorieux autour des gradins désolés, que tout spectacle offert en un tel cadre nous jette dans l'attitude de la prière et nous fait trembler. Ailleurs la puissance suggestive des mêmes pièces serait plus justement appréciée ; c'est dire qu'elle nous laisserait mornes. Ajoutez le prestige de cabotins idolâtrés (1), la fascination des oripeaux

(1) ... « Le public parisien écoute comme un jury et regarde en critique. A peu près indifférent à l'œuvre, il n'applaudit que l'interprétation. On ne va pas à *Œdipe-Roi,* mais à Mounet-Sully ; ni à *Médée,* mais à Mme S.-Weber. Le comédien, dès lors, ne recherche que lui-même, à travers les rôles devenus des prétextes pour son individualisme. De telles mœurs rendent incompréhensibles l'économie du spectacle grec, à la fois national, religieux et surtout populaire. » Péladan, *Origine et*

archaïques, et vous comprendrez de quel amour vulgaire se compose notre engouement pour la tragédie.

Sans doute, certains que je ne nommerai pas s'efforcent, en dépit du temps et des mœurs bourgeoises, de faire revivre Eschyle et Sophocle. La raison en est qu'ils sont des *aristes*, peut-être les derniers descendants des Bené-Œlohites. Ils ont gardé le secret des grandes traditions évanouies. Mais si Dyonisos a permis que les canons tragiques soient pieusement conservés par quelques élus, la Révolution française a tellement mêlé les classes sociales, sous couleur de les rapprocher, qu'elle les a plus violemment que jamais séparées. Il n'existe ni « goût commun », ni « esprit commun ». Une mer infranchissable s'étend entre l'auteur et la foule ; rien ne peut les relier l'un à l'autre, rien, sinon l'idée nationale et l'idée religieuse, deux « bateaux » impropres à tout service, paraît-il.

Il suit que l'art tragique est devenu un plaisir de mandarins, un jeu de salon, un labeur de cabinet. Les rares auteurs que le genre sollicite encore se sont retirés dans leur bibliothèque, se sentant en complet antagonisme avec la nation (1). Ils créent pour leur propre plaisir,

Esthétique de la Tragédie. — Je dois beaucoup à cet excellent livre. Toutes les citations dont je n'indique pas la provenance sont extraites de cet ouvrage.

(1) « En supposant une pleine connaissance de l'hellénisme, il nous manquerait encore la croyance. Essayez seulement d'intéresser l'enfant d'éducation laïque aux histoires évangéliques et vous verrez, en effet, qu'il y a un abîme entre le Parisien du XXe siècle et le contemporain de Sophocle, et un autre aussi profond s'ouvre entre nous et Racine. Oreste, Achille, Thésée, nous sont aussi étrangers en vers français, qu'en tra-

exécutent d'habiles pastiches dignes de l'attention des lycéens, et mettent par là leur conscience en repos.

*
* *

Afin de bien comprendre les causes de la mort de la tragédie, il ne faut pas ici discuter des règles techniques, mais rechercher les *conditions* les plus propices à la réalisation du genre.

La tragédie prit naissance du dithyrambe chanté en l'honneur de Bacchus, au printemps, le jour des *Dionysiaques*. Elle est une cérémonie religieuse en action, tout comme le drame liturgique du Moyen Age. Nul n'a droit de s'y dérober. Une certaine somme est mise en réserve pour payer aux indigents leur place. Ce dépôt était à ce point sacré qu'on « décréta la peine de mort contre celui qui proposerait d'appliquer à la paye des soldats les sommes destinées aux représentations. » La jalousie des dieux et la fatalité forment la trame des pièces (1). La tra-

duction et imposent le même effort d'érudition pour être compris. Au contraire, un mystère du moyen âge réalisait des figures familières au public d'alors, et les prières dites par les acteurs avaient leurs répons dans le cœur de l'assistance : entre la scène et la salle une communion profonde régnait. » Péladan.

(1) « Une œuvre de Corneille, *Polyeucte* ; deux de Racine, *Athalie* et *Esther*, ressemblent à la tragédie antique. Elles évoquent nos dieux et nos livres sacrés. Le chrétien reconnaît dans Joad un ancêtre de ses pontifes et Polyeucte incarne un héroïsme propre à la racine latine. Même mal représentées ces tragédies passionnent une partie des spectateurs qui restent froids à *Britannicus* ou à *Cinna*. » Péladan. — Sainte-Beuve avait déjà dit que « le grand, ou plutôt l'unique personnage d'*Athalie*, c'est Dieu. »

gédie est donc éminemment d'institution pieuse et *idéologique*, car toute religion renferme une philosophie, c'est-à-dire une morale et une métaphysique. Le peuple adhérait à la réalité des légendes grecques ; les *initiés*, de leur côté, découvraient sous l'ésotérisme du mythe la pensée d'Eleusis. C'était la même doctrine présentée sous deux formes, « deux masques pour une seule face ». « Non seulement le poète tragique parlait religieusement et était écouté de même ; mais, par surcroît, il manifestait une doctrine secrète sous des expressions orthodoxes, et ainsi donnait satisfaction à la foule et aux artistes. » L'amour, tel que nous le concevons de nos jours, avec ses luttes, ses développements psychologiques, ses complications raffinées, n'existait pas ; la civilisation encore saine et conduite par l'instinct ignorait les subtilités dans quoi se complaisent nos dramaturges récents. Le Grec ne connaissait que l'amour *physique* avec ses exigences et son déterminisme. On a fait remarquer avec raison que l'amour dans la tragédie grecque est un châtiment divin ; partout ailleurs la passion se réduit à un rôle épisodique, sauf peut-être chez Euripide en qui s'incarne la décadence du cothurne.

Il semble donc inutile d'insister sur le pouvoir de cohésion qu'exerce sur un peuple l'idée religieuse, surtout lorsqu'à l'amour du culte se joint celui de la patrie. « Sur le théâtre de Dyonisos l'idée de patrie plane sans cesse, et le poète s'efforce à exalter l'orgueil athénien, à fortifier le sentiment de la race, à exciter l'amour du

sol. » Dans les légendes nationales se complaisait le peuple athénien où il rencontrait l'exaltation de ses propres sentiments. Il découvrait dans les plus illustres maisons de l'âge héroïque, Pélops et sa race maudite, Laomédon, Priam et Troie toute l'histoire de sa race. Quelle émotion devait étreindre l'âme collective d'Athènes au récit de l'héroïque bataille de Salamine ! Ainsi la tragédie antique « n'était ni un jeu, ni un plaisir ; c'était une institution nationale, presque sacerdotale, qui communiquait aux foules réunies pour des fêtes mi-patriotiques, mi-religieuses, les enseignements des sages (1) ». Religion et patrie lient les êtres les uns aux autres, les rendent solidaires d'un même idéal, créent seules l'unité spirituelle et l'unité morale d'un peuple.

L'idée de religion et celle de patrie ont maintenu la tragédie dans le cadre social. Mais la Grèce ne nous propose pas seulement un enseignement populaire et national, elle offre encore un idéal de beauté parfaite et des canons éternels. Par leur souci instinctif d'équilibrer le beau et l'idée, de faire que le fond et la forme se compénètrent, d'établir un parallélisme supérieur entre le contenu d'un précepte et la manière de l'énoncer splendidement, les tragiques ont satisfait aux lois de l'esthétique universelle qui consiste à enfermer « une pensée belle dans une forme belle ». Les costumes qui flottent au vent ou qui, fatigués d'avoir accompagné dans

(1) G. Boissy. *De la tragédie de la Sémiramis de Péladan. Mercure.* Août 1904.

toutes leurs attitudes inspirées des corps harmonieux, retombent en plis calmes, la sincérité des sentiments exhalés, la splendeur des légendes enseignées, la pureté du vocable, et par là-dessus la beauté jaillie de l'ensemble de ces éléments choisis — et qui plane —, tout concourt à la pleine expansion de l'art tragique. Qu'une seule de ces conditions disparaisse et la tragédie entre dans l'ère de décadence.

*
* *

Dès lors qu'elle est morte, nous devons moins pleurer sur sa tombe que sur les conditions qui rendent possible sa réalisation. Où trouver le génie capable d'assembler un peuple à sa voix, alors que la religion semble fuir des consciences ? Quelles croyances hâteront la synthèse entre l'art et la foule ? Fait curieux, ce sont les tragédies religieuses, Polyeucte, Esther, Athalie qui furent les plus mal comprises par le XVIIe siècle, preuve que la mentalité sociale évoluait déjà vers un fâcheux idéal rationnel et intellectualiste. Pourtant ces tragédies nous émeuvent plus que les autres, parce qu'elles conservent un élément de vie indestructible. Certains pensent pouvoir obvier à la religion indispensable par un vague moralisme et faire naître en l'âme collective un chimérique espoir, une croyance abstraite. Mais le peuple, mais tout le monde se laisse guider par de plus profonds instincts qu'il ignore et la raison a peu de prise sur sa conduite. « Malheur au poète qui substitue la

philosophie à la religion, les muses se détourneront de lui, surtout la muse tragique. » Par cela qu'il chasse des cœurs la religion traditionnelle, l'artiste s'interdit tout retour vers l'art tragique.

Avec la religion semble disparue l'idée de patrie. Notre philanthropie s'est développée aux dépens de notre sentiment national. Jamais on n'a tant parlé de races, de traditions, de clochers, parce que jamais la mort de ces nécessités sociales n'a paru plus évidente. C'est comme d'un objet brisé dont on vantait l'utilité. On a tué chez la masse l'amour de notre histoire. On a préféré nourrir l'enfant de récits ennuyeux et d'une mythologie compliquée, plutôt que de lui insufler le respect de son pays, la joie de ses origines. « Il y a dans la religion une force active et fécondante, un dynamisme puissant : on le voit aux actes comme aux œuvres. Il y a dans le sentiment patriotique une source incomparable d'inspiration : en diminuant ce sentiment a-t-on bien agi, et l'esthétique peut-elle attendre quelque œuvre de ce cosmopolitisme fait de curiosité et de critique stérile qui envahit notre mentalité ? » Trompé par les harangues pseudo-scientifiques des tribuns, le peuple a perdu tout contact avec l'ancêtre et reste sourd à la voix de ses morts.

Il en résulte une désunion complète entre les idées et les formes. Le goût français s'est évanoui au vent des plaidoyers contradictoires et des pièces à thèse dénuées de tout caractère esthétique. Le théâtre s'est mué en tribune où

l'anarchie dicte ses commandements. De la variété infinie des doctrines proposée sans art, ni ménagement, naquit un scepticisme universel, le mépris des synthèses larges, du lyrisme transcendant. En chaque spectateur un critique s'éveille à qui « on ne la fait plus » et qui demeure tout de même incapable d'une vue d'ensemble sur les exigences nationales. Le pays se désagrège en une infinité de publics aux goûts disparates et impropres à la rêverie mystique.

Pour toutes ces raisons, perte de foi, conditions sociales déplorables, absence de culture nationale, la tragédie est morte privée de son atmosphère morale et esthétique. C'est donc se méprendre étrangement sur les lois de sa vie que de proposer comme modèle le *Duel*, l'*Enigme*, *Maman Colibri* ou tout autre problème social et psychologique porté sur la scène au détriment des canons supérieurs de la beauté traditionnelle. Décidément ce genre a vécu. Ponsard ne l'a pas enterré, parce que l'art tragique du XVII[e] siècle n'est déjà plus social et collectif. Il en faut prendre notre parti, notre seul vrai théâtre, allons le demander au moyen âge. Encore les *Mystères* ou mieux les *Miracles* cessèrent-ils d'intéresser nos fibres françaises le jour où ils sortirent de l'Eglise, lieu de leur naissance, de même que le théâtre grec perdit sa pleine vitalité sitôt que le mythe du bouc ne fut plus exploité. Le peuple athénien ayant compris le subterfuge s'écria indigné : « Qu'y a-t-il là pour Bacchus ? » Attendons donc patiem-

ment un réveil religieux et national que l'avenir, hélas ! ne semble pas présager. « Nos génies ont été grecs et romains et non français. » Nos croyances disparaissent, jamais nous ne fûmes moins nationalistes qu'à cette heure ; quoi d'étonnant que notre théâtre qui reflète nos mœurs et nos institutions soit aux antipodes des conditions requises pour faire palpiter de la même émotion l'ouvrier, le bourgeois et l'intellectuel ! Jusqu'au jour où nous irons puiser nos sujets dans nos légendes occidentales vivantes, l'essor de la tragédie sera impossible. « Que manqua-t-il à Victor Hugo pour évoquer Jeanne d'Arc, notre Pallas ? »

Voyez quelle aberration s'empare de nos auteurs attitrés ! On n'a pu découvrir dans notre histoire que les vilenies d'un podagre et les doléances langoureuses d'un grotesque, *Scarron* et *Cyrano* !

Il semble que les vrais artistes excursionneront longtemps encore dans le drame poétique avant de pouvoir entrer en contact avec le cœur affolé de la nation et convier le peuple à un spectacle cyclique. Pour lors, méprisons les élucubrations contemporaines et daignons patienter ardemment. « Un jour, le besoin d'une communion se fera sentir et comme on ne communie pas sous les espèces de l'idée, il faudra créer un centre sentimental où les aspirations se fondront en enthousiasme. »

CHAPITRE X

La Vierge ou l'Olympe (1)

Le nombre d'artistes — je dis bien d'artistes — qui puise de nos jours dans la religion catholique des motifs d'enthousiasme et des idées de beauté, est en si petite quantité, que cette constatation décevante ne laisse pas de surprendre l'esthéticien. Il suffit d'ouvrir une histoire de l'art pour se rendre compte qu'à toutes les époques et dans tous les temps, l'illustration des dogmes n'a jamais cessé de tenir une place prépondérante dans la confection des œuvres, et que le talent s'est toujours plu à s'entourer des préceptes de foi (2). Il semble que l'art, comme l'action journalière, ait besoin, sous peine de perdre sa flamme productrice, de se pourvoir de certitudes et de bâtir

(1) A propos de *Foules de Lourdes* de Huysmans, Stock, 1906.

(2) Je trouve l'affirmation de cette règle d'art non seulement chez tous les grands esthéticiens, sans parler de Ruskin, mais encore chez les philosophes. Dans *The American journal of theology* (octobre 1906), je lis un article intitulé : *Religion and the imagination* où la religion et l'imagination sont tenues pour deux forces similaires naturellement appelées à s'unir. Leur but essentiel est le même : *réaliser* l'idéal, rendre l'invisible présent à l'émotion esthétique ou à l'enthousiasme religieux. Il existe donc un lien naturel entre la religion et les Arts.

sur des réalités essentielles. Le doute est destructeur d'énergie et l'énergie demeure le ciment de toute création.

Les Grecs n'ont presque sculpté, peint ou chanté que des dieux ou des héros, ces demidieux. Croyez-vous que les contemporains de Phidias auraient tremblé devant la petite statue de Jupiter Olympien si une ardente piété n'avait contribué à guider la main du génial artiste ? Eschyle et Sophocle ont constamment sous les yeux l'image de la divinité lorsqu'ils composent leurs tragédies, et si par hasard Euripide introduit des éléments profanes dans son drame, il suscite aussitôt des protestations : *qu'y a-t-il là pour Bacchus* ? Je sais bien qu'Eschyle et Sophocle étaient des *initiés* et qu'ils n'adhéraient pas aux mêmes croyances que leur public. Mais voici précisément où éclate le trait : ne pas rompre ouvertement avec le dogme enseigné, ne pas contrecarrer la religion nécessaire.

Une civilisation nouvelle a fait place à l'ancienne. Le Christianisme chasse les dieux de l'Olympe. Une religion, plus humaine à la fois et plus mystique, s'introduit dans les Gaules, et c'est toute la sublime effervescence de l'art médiéval qui jaillit.

Remarquez qu'il n'entre pas ici de comparer l'art grec et l'art du Moyen Age, de savoir si l'Attique a fourni de meilleurs architectes que les Gaules. La question, oserais-je l'avouer, ne se pose pas. Entre Jupiter et le Christ, entre les deux modes d'excitation artistique que l'une et

l'autre de ces civilisations nous proposent, si l'école des Beaux-Arts penche pour le Parthénon, je crois que de plus impérieuses raisons nous font lever les yeux vers la Cathédrale. Comprenons-nous. Il n'est plus question de formation artistique ni d'enseignement où l'étude de l'antiquité grecque doit évidemment intervenir dans une énorme part, mais de création pure. Prenons un artiste à l'heure où, en possession de son métier, il se dispose à œuvrer. Le choix du sujet ne peut lui être indifférent, car si la perfection des lignes et le fini du rendu doivent en tous les cas être réalisés, la qualité d'émotion, au contraire, n'est pas constante et dépend précisément du choix du sujet. Il y a des sujets plus représentatifs que d'autres, plus capables de déterminer chez le spectateur ou l'auditeur des ébranlements de sensibilité. Peindre ou décrire de belles formes, sans y incarner une idée, c'est vouloir un corps sans âme.

Or, je vous le demande, un artiste, même incroyant, mais familier avec les grandes lois de l'esthétique, hésitera-t-il à tirer un sujet d'une scène de l'Evangile ou de la Bible, plutôt qu'à demander à la mythologie son inspiration ? Sans doute, l'Olympe lui fournira de nobles idées philosophiques, mais si l'intelligence de l'artiste se trouve satisfaite, son cœur restera froid. Au contraire, l'expression réalisée d'une doctrine morale dont a vécu notre civilisation occidentale et qui réchauffera encore des générations, est plus capable de susciter l'enthousiasme. Quand même l'artiste en question n'au-

rait pas la foi — tel le Pérugin — le goût lui commande de préférer la louange d'une réalité dont se nourrissent ses concitoyens, que la peinture de scènes allégoriques, simples exercices intellectuels ou didactiques, capables tout au plus d'exciter des âmes d'archivistes ou d'archéologues.

Car n'oublions pas que l'artiste travaille aussi pour son époque, qu'il parle à des esprits vivants dans le même temps et nourris des mêmes idées morales. Malgré l'incrédulité du XXe siècle, la religion du Christ a tellement imprégné notre civilisation que celle-ci ne peut respirer une autre atmosphère. On ne remonte pas le cours du temps, on subit le passé. L'Occident pèse sur nous de tout son poids d'institutions et de progrès.

Il y aura toujours des ignorants pour confondre les questions et chanter le paganisme. Louer la religion grecque ou romaine suppose qu'on la connaît (1). Se faire une âme païenne, c'est bien vite dit. Mais on ne vit pas une doctrine morte. On ne peut se désorbiter ainsi, s'échapper de sa propre sphère d'influence. Ah ! les philosophes qui pensaient sauter hors du cercle de fer de dix neufs cents ans, pour aller se réfu-

(1) M. Brochard a fort bien montré (*Revue philosophique*, janvier 1901), que les concepts moraux qui nous sont le plus familiers ont été inconnus des Grecs. Les mots de responsabilité, de mérite, de conscience, de liberté, n'ont aucun sens pour les philosophes antiques. Les trois quarts du temps nous plaçons dans la bouche de ces derniers des théories qu'ils n'ont jamais professées. Parler de l'antiquité au moyen de mots du XXe siècle, c'est pourvoir les Grecs de nos propres états d'âme.

gier au centre de je ne sais quelle raison autonome, comme ils durent bien vite s'avouer vaincus ! Allons, c'est encore du Christianisme qu'ils trouvent au fond de leur raison pure. Après tant de prétendue indépendance de pensée, Kant n'arrive qu'à être traité de « dernier Père de l'Eglise » par Schopenhauer.

Et puis il y a aussi le public, c'est-à-dire le peuple dont l'artiste ne peut se passer. Or je me demande l'idée que le peuple de France se fait des Panathénées ou du culte célébré à Eleusis. S'intéresse-t-il même beaucoup à l'histoire d'*Andromaque* ou de *Phèdre* ? Les deux seules tragédies qu'il goûte à la Comédie-Française sont précisément *Polyeucte* et *Athalie*, tout imprégnées de l'esprit de notre religion.

*
* *

Ces remarques me furent suggérées — qui le croirait ! — par la lecture du livre de Huysmans : les *Foules de Lourdes*. Certes, de l'auteur de *Prométhée* à celui d'*A Rebours* il y a un pas ! Et pourtant la qualité d'émotion que nous suggère la description de la Grotte avec sa source enchantée et son jardinier qui cultive la floraison des cires claires, la vision des grabataires, le concert d'exorations, le spectacle des lumières qui volent comme des prières, — tout contribue à nous communiquer une ferveur mystique que ni une tragédie grecque, ni une frise du Parthénon ne nous donneront jamais. Pourtant en Grèce aussi il y a des grottes ; des théo-

ries se sont déroulées au bord de l'Attique, des parfums brûlèrent sur des trépieds et des pythies se sont agitées dans des convulsions sacrées. Mais ces faits narrés par l'histoire, placés sur la scène ou représentés plastiquement frappent seulement nos intelligences et n'ébranlent notre sensibilité qu'autant que nous les interprétons et que nous voyons en eux l'image de nos propres conceptions occidentales. Oui, le style de Huysmans est souvent lourd et ses personnages parfois grotesques. Qu'est-ce donc qui excite notre enthousiasme à contempler le va-et-vient de cette foule ? C'est que nous assistons à Lourdes à un grand drame vécu, dont toutes les péripéties ont un fougueux retentissement dans nos cœurs et dont tous les actes déchaînent en nous une musique spirituelle.

Cette foule n'est pas n'importe quelle foule ; sur elle passe un souffle inspiré. Ces cierges ne donnent point une clarté quelconque, mais projettent vers le ciel les gerbes enflammées de nos désirs, de nos supplications, de nos cris de miséricorde. Voici enfin un spectacle capable de remuer toutes les fibres humaines. Même incroyant, on ne peut assister au drame qui se déroule là-bas en spectateur impartial. Des milliers d'existences entrent en jeu, sollicitent le miracle. « Ah ! les visages qui divaguent de détresse et d'espoir, les visages désordonnés de ce moment-là ! » Tandis que la procession se déroule, un prêtre qui stationne, seul, sur l'esplanade, crie : « Seigneur, celui que vous aimez est malade ! Seigneur, si vous le voulez, vous

pouvez me guérir ! » « Et des bras se tendent vers l'ostensoir, des lèvres tremblent et balbutient, des mains se joignent qui retombent désolées, après. » Le Saint-Sacrement passe. Les supplications du prêtre redoublent, mais rien ne bouge, les alités restent étendus. Le Saint-Sacrement passe enveloppant chaque malade dans la croix de son éclair d'or. Le prêtre accélère les invocations — A genoux, tout le monde les bras en croix. « Et la multitude immense obéit ; les prières dévalent, se précipitent et aucun malade ne se lève ! » L'implorateur hurle et « épuise ce qui lui reste de forces, en jetant le grand cri après lequel souvent les miracles éclatent : Hosannah ! au Fils de David ! La foule, les bras en croix, lance furieusement au ciel cette clameur de triomphe... et le Saint-Sacrement continue sa marche, indifférent, insensible. »

Tous les meilleurs romans sur Eleusis, toutes les tragédies sur Hercule, tous les plus beaux vers sur le collège des chastes vestales, tout cela ne me pique autant que la description de ces champs catalauniques de la terre et du ciel, de cette lutte engagée à coups de prières contre un Dieu qui résiste et vers qui montent des milliers de sanglotants actes de foi. Ah ! la Vierge a vaincu l'Olympe !

*
* *

Pourquoi hésiterions-nous plus longtemps à puiser notre inspiration dans nos dogmes reli-

gieux ou dans les cérémonies de notre culte ? Le Moyen Age l'a fait, aussi son art est-il le seul art national que nous ayons jamais eu en France. La tragédie du XVIIe siècle n'est qu'une littérature de cabinet et de lettrés. Nos romans ne sont que des histoires d'adultères d'où tout souffle épique est par le fait même absent. On parle d'éducation populaire, d'art pour tous. Qu'attendons-nous pour choisir nos sujets dans nos légendes françaises dont l'intérêt plus proche de nous et dont les racines enfouies au plus profond de notre être sont plus capables de soulever notre admiration ! Nos tragédiens contemporains s'ingénient à ressusciter Sophocle à coups de pastiches, alors que le geste de la Vierge sur nos verrières de France suffit pour faire ployer nos genoux. Sachons exploiter l'intérêt vivant de l'Evangile, sculpteurs, peintres, poètes. Sachons offrir au peuple un art susceptible d'évoquer la réalité de concepts nullement abstraits, mais sur lesquels repose toute notre civilisation. Alors même que la foi a perdu sa flamme au cours des siècles, il demeure toujours en l'âme de chacun des humbles une étincelle que le spectacle de la beauté sentie peut seule faire jaillir. Si l'Olympe, si le Parthénon réjouissent nos yeux, l'idée qui se dégage des lignes architectoniques pures demeurera impuissante à nous rendre l'espoir, source de toute vie. Mais un Evangile de justice, de paix et d'amour, enseigné par la suggestion artistique, rapprochera l'homme qui pense de l'homme qui sent, car on vient à l'art comme on va à la vérité,

avec toute son âme. L'art contemporain s'est attiré le discrédit des masses parce qu'il ne fait aucune part à la satisfaction de notre instinct religieux. Je pense que l'invocation : « O fils de Ménécée ! » touchera moins que celle par quoi Huysmans clôt son livre : « Lumière de bonté qui ne connaît pas les soirs, Havre des pleure-misère, Marie des compatissances, Mère des pitiés ! »

CHAPITRE XI

Boileau et l'Impressionnisme

A la fin, il faudra le reconnaître : par le choix du sujet comme par la manière de l'exprimer, l'impressionniste est un *classique.*

Parce que les uns ont fait effort pour ne point s'en apercevoir ; parce que d'autres répugnent à recomposer en une même synthèse la lointaine ressemblance d'idées parentes, nous ne saurions refuser à l'analogie ses droits stricts et d'écouter la voix du sang.

Une chose m'étonne : la difficulté qu'éprouve l'artiste français à s'asseoir parmi ses contemporains, alors que son esthétique manifeste notre race. Plus aisément Ibsen, Bjornson, Tolstoï, Stirner, Nietzsche, Wells, Kipling et tant d'autres obtinrent d'être entendus. Faut-il voir dans ce geste de trop facile accueil l'expression de notre politesse légendaire ? En tout cas, qui oserait nous accuser d'orgueil chauvin et de cultiver le misonéisme, puisqu'à l'encontre du proverbe, si vrai en ce cas de propriété intellectuelle, « charité bien ordonnée commence par soi-même », nous fermons la porte sur les nôtres, cependant que notre fenêtre demeure ouverte aux pillards.

Cette propension à effilocher nos sympathies aux quatre vents de l'esprit prouve notre générosité, non pas notre intelligence ; tant le désir de comprendre autrui surpasse la sagesse d'être soi-même continûment. Dans l'oubli des exigences nationales impératives, de s'être attardé à prodiguer l'aumône au loin, non sans ridicule, résulta cette étrange aventure. Ce jour-là seulement où les impressionnistes furent crus produit d'importation, sur la foi des marchands de tableaux — ces courtiers d'exotisme — nous daignâmes lever les yeux vers leurs clartés d'harmonie.

C'est, je pense, pour de toutes autres raisons qu'il convient de situer cette école à sa place dans nos musées, dont la première est que l'impressionnisme affirme des qualités résolument françaises et continue la tradition de l'Occident.

A priori on pouvait s'y attendre, le mouvement ayant pris naissance en l'Ile-de-France. Par la connaissance des lois de Bode et de Titius qui fixent les distances moyennes des astres au soleil et par celles de la gravitation universelle, il fut aisé à Le Verrier de déterminer la position de la planète Neptune, peu après sa découverte par Galle. De même, semble-t-il, la germination d'une nouvelle école sur notre sol devait, loin d'y contredire, légitimer, en dehors de toute expérience et mettre plus clairement en valeur les lois psychologiques de notre mentalité.

Si donc je compare la technique impression-

niste aux règles de l'*Art poétique*, c'est précisément par haine du paradoxe, fleur anémiée, que Rousseau cultivait avec amour, parce que Genevois.

Vous pensez bien que l'envie ne me prendra pas de pousser une vérité jusqu'à sa contradiction. Au nombre des principes évolutionnistes scientifiquement démontrés, je n'en sais pas de plus stable que celui d'invariabilité des espèces et de continuité ou d'ordre. En sorte que parmi la multitude des tempéraments individuels influencés par leur époque, il est tout de même permis, à trois siècles d'intervalle, de marquer l'étroite parenté de talents homologues et la filiation certaine d'artistes de la même race, impressionnés par le même pays.

*
* *

Né à Paris, dans la cour même du Palais, Nicolas Despréaux, à défaut de qualités propres au poète, incarne l'essence du génie français, positif, cousu de logique, orienté vers le monde extérieur, laborieux, apte aux travaux proprement exécutés, alertement conduits avec le moins de matière gâchée.

Après le prétendu gothique, de l'Ile-de-France surgit l'impressionnisme. Bougival et les caprices de la Seine depuis Argenteuil jusqu'au Havre, en passant par Rouen, fleurissent les palettes aux couleurs pures. Que certains, dans la suite, aient fui vers de « lointains rivages »,

il n'importe. Le ciel natal et les horizons familiers se mirent dans la vision de nos peintres et flambent leur cœur. Pourquoi aller chercher si loin des paysages paradoxaux, alors que l'air ambiant semble l'âme de nous-mêmes et papillotte, chargé de mille atomes parfumés selon nos préférences ? Toujours ce fut le goût classique qui poussa nos peintres à profiler en des formes harmonieuses et chantantes les spectacles naturels épars autour de nous.

Voici des *meules* qui disent le bon travail ; voici des *peupliers* lancés soudain par la terre de France vers *notre* lumière. Cette vue ravit Monet. Invinciblement la joie calme des choses de l'Occident l'aimante. Sans peut-être bien se rendre compte du pourquoi de l'attirance, notre artiste peindra cela, parce que cela l'appelle, parce que cela crie vers lui, en même temps qu'au bord de son être monte le désir vague de se fondre dans le milieu d'origine, d'absorber, de toute la puissance des hérédités sourdes, l'espace où se meut sa vision adaptée par les siècles, de communier en un même transport sa sensibilité native de peintre et ses vibrations d'animal social rayonnant.

Voici des pêcheurs à la ligne et voici des canotiers qui déjeunent d'une orgie de lumières. Oserez-vous prétendre que taquiner le goujon n'est pas une habitude bien française et qu'on rame avec les mêmes délices les brumes de la Sprée que les vermillons de la Seine ? Or, nul plus que Monet n'a senti le besoin de magnifier les guinguettes fleuries qui s'estompent

dans l'eau pailletée de la rivière — à moins que vous ne songiez à Maupassant.

Sisley passe auprès d'une ferme éveillée derrière des arbres tout chargés d'air. Le chaume lui fait signe et cette intimité sollicite le peintre de lui confier l'instant de sa sensation. Plus simplement encore, de simples toits rouges s'offrent avec insistance pour que Pissaro y fixe sa nostalgie d'homme des faubourgs.

L'âme de Boileau s'imprégnait des mêmes sensations alors que le poète regardait

> Antoine, gouverneur de son jardin d'Auteuil,

tailler l'if et le chèvrefeuille. Bien mieux, l'auteur du *Lutrin* décrivant la Sainte-Chapelle, c'est Pissaro en face de Notre-Dame. Comparez donc une fois pour toutes le début du *Chant II*, où la Nuit :

> Déjà de Montlhéry voit la fameuse tour

avec le tableau représentant l'*Eglise de Vétheuil* ou *le portail* de *Rouen.* Et les foules, comme l'auteur des *Embarras de Paris* a su les faire grouiller ! Vous souvient-il de ces vers :

> Là, sur une charrette une poutre branlante
> Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente :
> Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
> Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant ;
> D'un carrosse, en tournant, il accroche une roue,
> Et du choc le renverse en un grand tas de boue ;
> Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
> Dans le même embarras se vient embarrasser.
> . . . .
> Et pour surcroît de maux, un sort malencontreux
> Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs ;

Chacun prétend passer : l'un mugit, l'autre jure ;
Des mulets en sonnant augmentent le murmure ;
Aussitôt, cent chevaux... etc...

Cette description *dynamogène*, dirait un esthéticien, ressuscite les moutonnements des masses endimanchées de violet dont Monet s'est senti éclaboussé. La haine froide avec laquelle Degas enlève ses danseuses rappelle nécessairement la Xe *satire sur les femmes*, et le stylet qui burina les caricatures du lieutenant criminel Tardieu et de sa femme fut trempé dans les godets corrosifs de Toulouse-Lautrec.

*
* *

Il y a ici autre chose qu'un rapprochement factice. C'est qu'un même procédé entre en cause : l'imitation de la nature. Une imagination toute physique et tournée vers les choses caractérise Boileau. Sa sensibilité, dit Sainte-Beuve, « avait passé de bonne heure dans sa raison et ne faisait qu'un avec elle ».

... Colletet, crotté jusqu'à l'échine
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

Cet art franchement *réaliste* s'affirme dans chaque satire. Relisez le *Repas ridicule*. Le tempérament français prend ici sa mesure et l'idéal descend dans le réel ; c'est la revanche du bon sens longtemps compromis.

Songez, en effet, que Boileau recevant la férule des main de Malherbe eut à lutter contre les manies chères à Euphuès, à Gongora, à Ma-

rini. Le faux esprit avait pénétré les salons. On disait : les « trônes de la pudeur », les « écluses du cerveau », les « portes de l'entendement ». D'une poigne un peu rude, le « bourgeois parlementaire » nous traîne en face de la nature et nous force à ouvrir les yeux. L'entendez-vous dogmatiser : « Jamais de la nature il ne faut s'écarter » ? aussitôt compris de Racine, de Molière, de La Fontaine, qui tous, par tempérament, chérissent les notations exactes et travaillent en plein air, si j'ose dire.

> Que la nature donc soit votre étude unique.
> . . . .
> C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.

L'exagération des derniers romantiques et leurs tendances apocalyptiques, contraires au génie de la race, amènent une semblable réaction. En philosophie le positivisme, le naturalisme en littérature et l'impressionnisme continuant en peinture l'école de Barbizon se précipitent avec ivresse vers la lumière. Une joie un peu sensuelle éclate en leurs œuvres et le souci de faire *vrai* guide leurs mains. Avec quelle conscience ils rangent les tons sur la palette ! « Vous voyez vert ; eh bien ! mettez du vert. Ces ombres sont bien violettes, n'est-ce pas ? Eh bien ! donnez-leur du violet. » Dans son *Histoire comique des Etats et Empire du Soleil*, Cyrano déclarait déjà que le « bouleau ne parle pas comme l'érable, ni le hêtre comme le cerisier ».

Un même amour de la vérité contraint donc Cézanne et Boileau.

Si je louais Philis *en miracles féconde*
Je trouverais bientôt : *à nulle autre seconde ;*
Si je voulais vanter un objet *non pareil*
Je mettrais à l'instant : *plus beau que le soleil.*

Alors, je fausse le réel, je parle selon des clichés, je crée un poncif. Voilà qui est hors nature !

Mais mon esprit, tremblant sur le choix de ses mots,
N'en dira jamais un s'il ne tombe à propos,
Et ne saurait souffrir qu'une phrase insipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vide.

De même, ce paysage, continuerai-je à le barbouiller de jaune ? Et cette tête qui paraît à la fenêtre, vais-je la détacher au moyen de lignes et l'équarrir, en dépit des lumières qui la baignent d'illimité ? C'est cela qui serait peu *vrai*, académique, antiréel !

Ainsi, tandis que Boileau se posait en réformateur du Parnasse et « d'un mot mis en sa place enseignait le pouvoir », les impressionnistes ont repris son œuvre à leur manière et légiféré au sujet des ondes de clartés. Nos sens manquaient d'éducation, ils les ont formés, adaptés à la vision normale des choses ambiantes, et nous ont révélé avec la division des couleurs le pouvoir d'un ton justement appliqué. Car revenir à la nature, c'est rafraîchir l'impression. A la longue nos yeux se fatiguent et cessent de voir clair. D'où l'obligation, pour les peintres, de recourir à la simplicité pour nous passionner à nouveau d'évidences belles.

Par là encore, en tant que remarquables ou-

vriers s'acquittant avec conscience de leur tâche, les impressionnistes sont classiques. L'originalité consiste moins à trouver du nouveau qu'à animer de sa pensée ou de son souffle un sujet donné. Boileau le comprit bien, et Racine, et Molière et La Fontaine aussi.

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence
Et cependant le seul Molière y gît.

Le XVIIe siècle puisait dans l'antiquité le grand réservoir d'images et de sensations. La nature fut l'antiquité des impressionnistes, et c'est la même chose. Voilà sans doute pourquoi Flaubert aimait tant Boileau et pourquoi toute école naturaliste s'apparente à l'art classique.

Cézanne disait : « Il faut redevenir classique par la nature, c'est-à-dire par la sensation ». Je pense qu'il songeait au vers du vieux Boileau :

Mais la nature est vraie et d'abord on la sent.

CHAPITRE XII

Un Marquis philosophe au XVII[e] siècle

MALEBRANCHE ET LE MARQUIS D'ALLEMANS

Le hasard est un aimable guide qui, au moment où l'on s'y attend le moins, vous prend par la main et vous conduit à travers la forêt des surprises et des enchantements.

Lorsque j'appris, par l'intermédiaire d'un fort obligeant ami, qu'une correspondance inédite de Malebranche venait d'être découverte dans l'Hôtel de Ville de Honfleur, je n'hésitai pas à demander communication de ces précieux documents. Grâce à la bonne volonté du maire de Honfleur, cette correspondance fut déposée, par voie hiérarchique, aux Archives, où je pus la consulter à loisir.

Malheureusement la désillusion vint vite refroidir mon enthousiasme. Sans entrer dans le dénombrement des pièces contenues dans le portefeuille en question, et sans rechercher comment ces documents échouèrent dans la gracieuse ville du Calvados, qu'il me suffise de dire que la plupart furent jadis publiés par l'abbé Blampignon dans un livre justement célè-

bre. Pourtant j'avais bien sous les yeux les originaux avec, sur les lettres, le cachet du temps. Mais, encore que l'abbé Blampignon n'ait publié que des copies, je dois bien avouer que ces copies sont exactes et qu'il ne reste que peu à glaner de ce côté.

Au nombre de ces lettres il s'en trouvait onze d'une grasse écriture aristocratique qui attirèrent mon attention. Elles portaient une haute et fière signature : *D'Allemans*. L'idée me vint, en guise de dédommagement, d'étudier plus à fond les rapports intellectuels et si étroits qui ont uni dans la plus vive amitié Malebranche et le marquis d'Allemans (1).

*
* *

La philosophie de l'auteur de la *Vision de Dieu* eut, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, un tel rayonnement, que l'humble Malebranche, amoureux de solitude et plongé dans le plus profond recueillement, se trouve, sans le vouloir, en relation avec les plus illustres personnages de son temps. Le plus curieux est que notre philosophe détestait la correspondance (2). Bon gré mal gré il fut obligé de prendre la plume et de répondre à une objection de celui-ci, de

(1) M. A. Dujarric-Descombes, vice-président de la Société historique et archéologique du Périgord, a écrit une intéressante brochure sur le *Marquis d'Allemans, sa vie et ses écrits*, Périgueux, 1890, où j'ai copieusement puisé.

(2) « C'est une chose fort ennuyeuse que de philosopher par lettres : on y perd beaucoup de temps et on n'avance guère. » Lettre de Malebranche à M. de Torsac, 21 mars 1696.

donner un éclaircissement sollicité par celui-là. Sa bonté aidant, le nombre des correspondants, loin de diminuer, ne fit que s'accroître.

Pour ne parler que des souverains, nobles et gentilshommes en relations suivies avec Malebranche, citons le roi d'Angleterre, Jacques II, connu pour ses malheurs et sa grandeur d'âme. Exilé et de passage à Paris, l'illustre proscrit vint s'entretenir avec Malebranche dans la cellule de la rue Saint-Honoré. La princesse Elisabeth, à qui Descartes dédia ses *Principes de Philosophie*, fille aînée de l'électeur palatin, voulut aussi entrer, quoique protestante, en relation avec l'auteur de la *Recherche de la Vérité.* Elle écrivit son dessein à sa sœur l'abbesse de Maubrisson. Malebranche s'efforça de la convertir, sans y parvenir.

Parmi d'autres étrangers de marque, notons Milord Wadrington, mort vice-roi de la Jamaïque, qui, durant deux années de séjour à Paris, rend tous les matins visite à Malebranche et obtient l'insigne faveur de faire son portrait. Celui-ci compte aussi de nombreux admirateurs en Espagne, en Allemagne, dans le Royaume de Naples où le comte de Saint-Etienne se déclare le protecteur de la philosophie cartésienne. « Je sais, dit Fontenelle, que dans la guerre du roi Guillaume un officier anglais, prisonnier, se consolait de venir ici, parce qu'il avait toujours eu envie de voir le roi Louis XIV et M. Malebranche. »

En France, il faut mettre au premier rang le grand Condé, si ami des lettres et des arts. Le

vainqueur de Rocroy considère Malebranche comme le plus sublime métaphysicien. Etant à Chantilly, il y fait venir plusieurs fois notre philosophe et déclare que « ce Père lui a plus parlé de Dieu dans cet espace de temps que son confesseur n'avait fait en dix ans ».

Le comte de Roucy est un de ses intimes. C'est dans la maison de campagne de ce dernier que Malebranche se retire parfois pour travailler ; c'est encore chez le comte de Roucy qu'il rompt sa première lance avec Arnauld.

Malebranche initia aux mathématiques le marquis de l'Hôpital, si connu par son *Analyse des infiniments petits*. Après la mort de son ami, le philosophe édite ce livre, traçant de sa main des figures explicatives et donnant tous ses soins à cette publication. Il tomba même gravement malade à la suite de cet excès de travail. Non moins intime fut le Duc de Chevreuse, pour qui Malebranche écrivit ses *Conversations chrétiennes* (1). De son côté, l'illustre chancelier d'Aguesseau, dans la seconde instruction à son fils, parle des entretiens fréquents qu'il eut avec Malebranche et, dans l'instruction quatrième, il loue particulièrement en lui ce qui touche à l'observation morale. C'est encore chez un grand seigneur, M. du Metz, à Villeneuve-Saint-Geor-

(1) « Feu M. le duc de Chevreuse fut cause des *Conversations chrétiennes* de l'autheur. Ayant remarqué dans la *Recherche de la Vérité* bien des endroits si beaux pour la religion et la morale, il pressa le R. P. de les ramasser dans un seul ouvrage, afin que l'impression en étant plus grande ils portassent plus coup et fussent plus utiles : ce qu'il fit dans son livre intitulé de la sorte. » Eloge du P. Malebranche par M. d'Allemans.

ges, que, le 18 juin 1715, Malebranche sent les atteintes de la maladie qui devait l'emporter.

Malgré toutes les précieuses amitiés que Malebranche rencontra sur sa route, il ne trouva pas de plus brillant disciple, de plus fougueux défenseur, de compagnon plus affectueux que le marquis d'Allemans.

*
* *

Celui-ci descendait de l'illustre maison Du Lau, issue des souverains de Biscaye, qui vint s'établir en Périgord au XVe siècle. Son grand-père, Daniel Du Lau, seigneur de la Côte, épousa en 1600 Sibille Jaubert, dame d'Allemans, des Rivières et Montardy. C'est par ce mariage qu'entrèrent dans la maison Du Lau la terre de Montardy, où naquit l'ami de Malebranche, et celle d'Allemans, dont il retint le nom.

Il fut baptisé dans la chapelle du château de Montardy en même temps qu'un de ses frères et qu'une de ses sœurs. L'enfance d'Armand Du Lau, marquis d'Allemans s'écoula paisible à l'ombre des tilleuls et des marronniers de ce magnifique château.

D'un esprit étrangement délié et précoce, Armand, au contact de la nature, ressentit de fortes et saines impressions qu'il ne devait pas oublier. Nous le verrons, en effet, en pleine force de l'âge, et comblé d'honneurs, déserter la cour pour se retirer dans ses terres et s'occuper d'améliorer la condition de ses nombreux vassaux. L'amour de la vie champêtre joint à une tendre affection pour les humbles paysans du Péri-

gord lui firent préférer la paix de l'existence terrienne aux splendeurs de Versailles.

Déjà son père lui avait donné l'exemple de la bonté et du désintéressement. Isaac Du Lau tenait à honneur d'être le parrain, lui ou ses fils, des enfants de ses fermiers. Il les faisait baptiser dans la chapelle du château, et M. Dujarric-Descombes a plusieurs fois relevé dans les actes rédigés par le curé à ces occasions le nom d'Armand Du Lau, dont le prénom s'est ainsi perpétué dans les villages environnants. Les seigneurs de Montardy s'attachaient à leurs domestiques, les mariaient et les dotaient. Les serviteurs faisaient partie de la famille ; on les traitait avec bonté. Un fermier venait-il à perdre sa récolte par suite d'un orage, les châtelains le secouraient de leur mieux. Ils présidaient volontiers les fêtes de la paroisse et acceptaient d'être parrain ou marraine des nouvelles cloches. M. Dujarric-Descombes a retrouvé le testament mutuel d'Armand Du Lau et de Marie de Gerbaud, seigneur et dame de la Côte, qui achèvera de nous édifier sur la direction que la famille Du Lau entendait donner à l'éducation de leur postérité.

Nous voulons nos enfants, écrivaient en 1686 les nobles testateurs, estre eslevés dans la crainte de Dieu et dans la religion catholique, apostholique, romaine, que nous avons toujours professée, au reste, suivant leur condition, et qu'il ne soyt rien espargné pour leur éducation, exortant nos enfants masles de prendre le party de leur prince avec attache et fidélité, et de ne demeurer dans la province que le plus tard qu'ils pourront.

Armand, qui avait puisé dans les exemples de son père le goût pour les occupations des champs et le dévouement aux gens de la glèbe dont il vit de près les misères, trouva dans sa mère une conseillère vigilante et une institutrice profondément chrétienne. Celle-ci lui donna le goût du devoir religieux, l'habitude de la piété et de la dévotion. Cette influence maternelle porta ses fruits ; elle achemina le jeune homme à la vie contemplative, sans lui ôter sa rectitude de jugement et son bon sens pratique.

Il atteint ainsi l'âge de vingt-quatre ans, époque où il épouse sa cousine Suzanne Du Lau, demoiselle de Champniers, qui lui apporte la terre du même nom. C'est tantôt de Champniers, tantôt de Montardy que le marquis datera ses lettres à Malebranche.

Ayant perdu son père en 1677, Armand se décida à briguer un emploi à la cour. Il fut nommé écuyer de la reine Marie-Thérèse d'Autriche et ne tarda pas à gagner la confiance de celle-ci. D'un caractère doux et modeste, la femme de Louis XIV « semblait craindre également de déplaire à Dieu ou de déplaire à son royal époux ». Elle sut apprécier comme il le méritait cet homme intègre et pieux. Mais ce commerce fut de courte durée. Une maladie de quelques jours enleva la reine, le 30 juillet 1683, qui se trouva, pour reprendre l'expression de Bossuet, « toute vive et tout entière entre les bras de la mort, sans presque l'avoir envisagée ».

Plus rien ne retenait d'Allemans à Paris. Il se hâta de fuir les plaisirs de Versailles, d'autant qu'une santé débile et que des sentiments trop élevés au milieu d'un monde futile l'entraînaient à la retraite. Il revint au pays natal pour se livrer entièrement à la philosophie, à l'exploitation de ses domaines et au soulagement des misères du peuple. C'est alors qu'il entame avec Malebranche cette correspondance dont nous avons parlé au début de cette étude.

* * *

Avant d'être nommé écuyer de la reine, d'Allemans s'intéressait déjà à la philosophie de Malebranche. Il profita de son séjour à Paris pour se rendre au couvent de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, mais dès 1674, c'est-à-dire dès son apparition il avait lu et médité dans sa retraite de Montardy le premier volume de la *Recherche de la Vérité*.

Aussi bien tout semblait fait pour unir étroitement deux esprits aussi distingués : une naissance illustre (1), car on sait que la famille Malebranche avait la particule et portait de *gueules à une palle de lion d'argent descendante du flanc senestre* — mais, plus que tout, une étrange conformité de goûts et d'humeurs.

Par sa mère, parente de Mme Acarie, réformatrice de l'ordre du Carmel, Malebranche avait du sang mystique dans les veines. Tout

(1) La mère de Malebranche, Catherine de Sauzon, eut un frère vice-roi du Canada.

en montrant un sens très positif des réalités journalières de l'existence, d'Allemans avait aussi puisé chez sa mère une certaine curiosité pour les conceptions idéalistes et les méditations spirituelles. Nous avons vu et nous verrons encore à quel point la charité d'Armand s'intéressait aux opprimés et aux paysans vivant sur ses terres, dont il s'efforçait de panser les plaies en même temps qu'il améliorait leurs cœurs. La bonté de Malebranche ne le cède en rien à cette générosité. L'histoire enregistre la donation que fit l'auteur de la *Recherche de la Vérité* à l'Hôtel-Dieu, en 1673, d'une maison dont il était propriétaire rue Saint-Honoré. En 1703, il renonce à la succession d'un de ses frères. Voici des faits plus touchants encore. Malebranche avait à son service un domestique du nom de Prestet. Remarquant son esprit éveillé et sa grande dévotion, Malebranche se met en devoir de lui apprendre les mathématiques. Il le fait aussi entrer à l'Oratoire. Le Père Prestet devint un géomètre éminent. Malebranche procède de même avec son secrétaire Carré, fils d'un paysan, à cette différence près que, découvrant l'aversion de celui-ci pour la carrière ecclésiastique, notre philosophe fait sortir Carré de l'Oratoire et lui procure un préceptorat. Carré finit ses jours avec une réputation de mathématicien distingué.

A côté de ce zèle mutuel pour secourir les faibles, il faut noter chez d'Allemans comme chez Malebranche de curieuses affinités. Le marquis n'aime rien tant que la campagne et la

vie des champs. Malebranche va également demander à la nature le recueillement nécessaire à ses profondes méditations (1). L'un et l'autre, afin de mieux philosopher, fermaient leur âme à toutes les distractions des sens (2). De part et d'autre, même méthode d'éducation. On sait que Malebranche attaque vivement l'imagination, cette « folle du logis », maîtresse d'erreurs. Dans les *Principes généraux de la philosophie générale* que d'Allemans rédigea pour servir de programme d'études à ses fils et les préparer à l'œuvre de Malebranche qui, pour lui, est la suprême sagesse, le marquis témoigne peu d'enthousiasme pour les écrits d'imagination pure, comme la fable ou la poésie « qui a de grandes beautés », mais qui est dangereuse lorsqu'on la tourne « vers les objets des sens et des passions ». La tragédie ne trouve même pas grâce à ses yeux.

Leur santé semblait encore les rapprocher dans la même faiblesse. Nous avons un portrait de Malebranche du P. Lelong qui nous peint le philosophe sous un aspect malingre et rachitique (3). D'Allemans n'est pas non plus d'une

(1) « Lorsqu'il vouloit composer quelque ouvrage, il vouloit être seul ; le bruit du dehors ne l'interrompoit point, mais il étoit inquiété par la présence de ceux qui étoient avec lui et dont il appréhendoit d'être interrompu. Aussi il s'est retiré plusieurs fois à la campagne, afin d'y travailler plus librement, et pour y jouir d'un repos plus tranquille. » *Extrait des Mémoires du P. Lelong.*

(2) D'Allemans écrit : « Je ne pense jamais mieux que lorsque seul, dans un cabinet, je consulte la vérité intérieure, sans que rien d'extérieur ne distrait ou trouble mon imagination. »

(3) « La complexion du P. Malebranche étoit très-foible : cela venoit en partie de la construction de sa machine, car il n'avoit pas l'épine du dos faite comme les autres ; elle est

constitution robuste. Sa santé nécessite, dit-il, des soins constants. Aussi les voyons-nous s'entretenir de leurs remèdes respectifs. Malebranche a la curieuse habitude de se traiter seul, sans l'aide d'aucun médecin. Sa grande médecine est la fréquente absorption « d'une grande quantité d'eau prise à l'intérieur ». Sur ses conseils, d'Allemans essaye de cette thérapeutique et s'en trouve bien. Le disciple de Malebranche se reconnaît jusque dans la description du corps humain que propose d'Allemans à son fils dans ses *Principes généraux de la philosophie*. Il considère, en effet, notre corps comme une « machine hydrolique composée d'une infinité de tuyaux », que rien n'est capable de nettoyer « comme une grande abondance d'eau, la plus insinuante et la plus fondante des liqueurs ».

*
* *

L'amitié du marquis d'Allemans pour Malebranche ne tarda pas à se manifester de manière effective. On n'a peut-être pas assez remarqué à quel point les philosophes les plus doux de caractère, les plus humbles et, en apparence au moins, les plus inoffensifs, ont déchaîné de colères. Malebranche n'échappa pas à cette loi. Il fut en butte, lui qui n'aspirait qu'à la solitude, aux plus dures persécutions. Le marquis,

ordinairement un peu convexe en dehors et commence vers les reins à se courber en dedans, mais la sienne faisoit comme la lettre S, c'est-à-dire qu'en haut il y avoit plus de largeur qu'à l'ordinaire, ensuite elle s'enfonçoit et en différents endroits de sa longueur. » *Extrait des Mémoires du P. Lelong.*

heureusement, veillait et, grâce à ses puissants appuis à la cour comme à la ville, put éviter bien des ennuis à son illustre ami.

On sait à quel point le grand Arnauld était d'un caractère susceptible. La *Recherche de la Vérité* sembla tout d'abord donner raison au jansénisme. Ce n'était qu'un leurre. La question de la grâce mit aux prises ces deux grands philosophes. En vain voulut-on s'interposer. Le marquis d'Allemans prêta son concours et s'efforça de rapprocher l'huile du feu. Il organisa à cet effet une conférence au mois de mai 1679 chez le marquis de Roucy. Arnauld, d'un tempérament bouillant, s'emporta dès les premiers mots ; d'auditeur il se change en accusateur. Comme la voix du P. Malebranche ne parvenait pas à dominer cette tempête, celui-ci demanda à se défendre par écrit dans un mémoire qui fut envoyé à Arnauld en Hollande, où le fameux janséniste ne tarda pas à s'enfuir. De là ce *Traité sur la nature et la grâce* qui fut le point de départ d'une polémique trop longue à résumer, mais durant laquelle d'Allemans ne cesse de prêter son concours à Malebranche.

Aussi bien le danger n'était pas de ce côté. Arnauld fut bientôt abandonné et ne tarda pas à être mal en cour. Une autre querelle, autrement grave celle-là, allait surgir entre Malebranche et Bossuet. Elle prit tout de suite des proportions inquiétantes, à cause de l'influence de l'évêque de Meaux et de son crédit à la cour qui, selon le mot du P. André, « le rendait formidable ».

Bossuet avait tout d'abord, lui aussi, admiré la *Recherche de la Vérité*, mais lorsque Malebranche lui eut envoyé son fameux *Traité de la nature et de la grâce*, l'éminent prélat écrivit ces simples mots, terribles en leur concision : *pulchra, nova, falsa.* Toutefois, avant d'entamer la lutte, Bossuet voulut conférer avec son adversaire. Malebranche, méfiant, et craignant, dans une chaude discussion, de se laisser aller à des extrémités regrettables, se refuse à cette entrevue. C'est alors que d'Allemans intervient. On se rencontre chez le duc de Chevreuse. Mais l'on n'arrive pas à s'entendre, et l'on se sépare sur des mots aigres-doux. Bossuet se prépare à l'attaque. D'Allemans retient quelque temps encore le bras du prélat intransigeant. Ce qui n'empêche ce dernier de décocher une première flèche contre Malebranche du haut de la chaire de Saint-Denis, dans l'oraison funèbre de Marie-Thérèse. On connaît ce passage célèbre : « Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut. »

Bossuet envoya même un exemplaire de cette oraison funèbre à Malebranche, qui se hâte — est-ce ironie ? — de quitter la campagne où il repose, pour venir remercier l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle.* Mais Bossuet persiste de plus belle dans son dessein de réfutation. Sur ces entrefaites, d'Allemans se décide à quitter ses terres et à venir s'entretenir avec Malebranche. « Je ne vais proprement à Paris, lui

écrit-il, que pour vous voir, et je n'y veux être que lorsque vous y serez. » La vraie raison de ce voyage, on le devine, est d'empêcher Bossuet de sévir contre Malebranche. Dans un entretien, nous dit l'abbé Blampignon, qui eut lieu à Versailles entre le duc de Chevreuse, Bossuet et lui,

D'Allemans se mit à reproduire exactement le système de l'oratorien sur la nature et la grâce. Bossuet se contenta de reprendre le discours du marquis d'Allemans et de le répéter presque textuellement sans discuter et sans juger ; c'était ,je pense, pour convaincre les amis de Malebranche qu'il avait su comprendre, car la plainte la plus ordinaire du philosophe était de dire qu'on ne saisissait pas ses principes. Emerveillé, croyant déjà Bossuet devenu malebranchiste, d'Allemans s'écria, dans son admirable naïveté : « Pour ce coup, monseigneur, vous voilà bien près du royaume de Dieu ! »

Pour achever de convaincre Bossuet, le marquis philosophe, de retour dans sa province, se met en devoir de rédiger un mémoire où le système de Malebranche est expliqué en son entier. Avant de livrer au prélat cette importante étude, d'Allemans a soin de la montrer à Malebranche, afin que l'auteur de *la Recherche de la Vérité* y donne son visa. La lettre suivante écrite à Champniers le 30 mars 1687 nous l'apprend :

M. le comte de Boursac vous rendra ce paquet, mon très-révérend Père ; il contient l'écrit depuis si longtemps promis à M. de Meaux, et une lettre que je lui écris, où il me semble que je lui fais assez bien voir ou qu'il n'a su ce qu'il a dit dans son Discours sur l'histoire universelle, ou qu'il faut qu'il soit de votre senti-

ment. Si j'avais simplement écrit pour des philosophes, mon écrit serait bien plus serré, plus fort et, par conséquent, plus court ; mais écrivant pour qui vous savez que j'écris, j'ai cru devoir employer l'autorité de l'Ecriture de saint Augustin et dire pourtant tout ce que vous dites : voilà mon dessein.

Bossuet fit attendre sa réponse. Il finit par écrire à d'Allemans qu'il avait encore besoin d'approfondir la doctrine malebranchiste et de relire tous les ouvrages du philosophe. Mais nous savons que l'éminent prélat avait préparé une tout autre réponse. Cette dernière ne sortit pas de son cabinet, mais le brouillon nous en fut conservé et a été publié dans ses œuvres complètes. Cette lettre, d'un intérêt capital, contient un singulier mélange de plaisanterie et de gravité. Elle est datée de Versailles le 21 mai 1687. Bossuet y raille l'admiration aveugle de d'Allemans pour Malebranche et accuse le marquis de rétablir toutes les propositions qu'il l'a vu rejeter quand il lui en avait découvert l'absurdité. Puis l'évêque de Meaux élargit le débat et jette son fameux cri d'alarme contre le cartésianisme :

Je vois, non seulement en ce point de la nature et de la grâce, mais en beaucoup d'autres articles très importants de la religion, un grand combat se préparer contre l'Eglise sous le nom de la philosophie cartésienne. Je vois naître de ses principes, à mon avis mal entendus, plus d'une hérésie, et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus, la vont rendre odieuse, et faire perdre à l'Eglise tout le fruit qu'elle en pouvait espérer, pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et l'immortalité de l'âme. De ces mêmes principes mal

entendus, un autre inconvénient terrible gagne sensiblement les esprits, car sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement (ce qui, réduit à certaines bornes, est très véritable), chacun se donne la liberté de dire : J'entends ceci, et je n'entends pas cela ; et sur ce seul fondement, on approuve ou on rejette tout ce qu'on veut, sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de générales, qui ne laissent pas de renfermer des vérités si essentielles, qu'on renverserait tout en les niant. Il s'introduit sous ce prétexte une liberté de juger qui fait que sans égard à la tradition, on avance téméraire-ment tout ce qu'on pense, et jamais cet excès n'a paru, à mon avis, davantage que dans le nouveau système, car j'y trouve à la fois les inconvénients de toutes les sectes, et particulièrement du pélagianisme.

Ce passage souvent cité et justement célèbre nous prouve que, loin de se laisser toucher, Bossuet était plus que jamais décidé à combattre Malebranche. Toutefois l'intervention d'un grand seigneur tel que d'Allemans le gênait ; il voulut donner satisfaction à ce dernier et n'envoya pas sa foudroyante réponse. Mais il communique habilement son mécontentement à Fénelon et lance ce dernier dans la lutte.

Nous retrouvons naturellement notre marquis sur le champ de bataille. S'apercevant d'où viennent les coups, d'Allemans se tourne du côté du supérieur des *Nouvelles Catholiques* afin de protéger à nouveau Malebranche. De même qu'il avait connu Bossuet à la cour, d'Allemans était fort lié avec l'abbé de Fénelon. Tous deux étaient de la même province et avaient vu le jour à moins de cinq mois de distance. Le marquis le reçut en son château de Champniers

comme en fait foi la lettre suivante à Malebranche :

Je suis ici pour un rendez-vous que m'y avait donné l'abbé de Fénelon. Il en partit hier... Nous avons très fort parlé de vous et avec estime et sans entêtement. Il n'a presque rien lu de vos livres. En sortant, il m'a demandé la distinction de certains termes qui vous sont propres, comme de causes occasionnelles, etc. Je le lui promis et la lui enverrai à Paris au premier jour.

Sur les instances de Bossuet, Fénelon compose un mémoire assez violent intitulé : *Réfutation du système de la nature et de la grâce.* Ce mémoire ne vit le jour qu'en 1820, dans l'édition de Versailles. C'est que, par une amusante coïncidence, éclatait dans le même temps la querelle du quiétisme. Malebranche prit nettement et loyalement parti pour Bossuet contre Fénelon. Cette attitude rapprocha les deux vieux adversaires. De son côté, comme on le suppose, d'Allemans ne resta pas inactif. Le Père André nous raconte « qu'il mit la dernière main à la conversion de M. de Meaux. Il le fit convenir qu'il était allé un peu trop vite dans le jugement qu'il avait autrefois porté de l'auteur ». Si tant il y a que Bossuet mourut l'admirateur et le meilleur ami de Malebranche. Enfin d'Allemans n'eut pas de mal à réconcilier Malebranche et Fénelon, car ces deux esprits avaient de grandes affinités communes et semblaient naturellement faits pour s'estimer et s'apprécier.

Ces chassés-croisés, ces *corsi* et *ricorsi* dont nous ne donnons qu'un rapide résumé sont des

plus captivants et, à chaque tournant, on retrouve le marquis prêt à s'interposer.

*
* *

Malebranche ne pouvait que témoigner une affectueuse reconnaissance à celui qui lui avait si généreusement épargné les foudres de Rome. Aussi, sur les instances du marquis d'Allemans, se met-il en route avec le supérieur de la maison de l'Oratoire à Rouen, le Père Julien Salmon, pour le Périgord. Tous deux vinrent passer une partie de l'été 1888 au château de Montardy. Ce voyage fut un triomphe. Sur le passage du grand philosophe les gens les plus distingués se pressaient, tenant à honneur de visiter un des plus grands génies du siècle. Des ingénieurs, des marins voulurent à Rochefort, dit l'abbé Blampignon, conférer avec cet hôte illustre, non seulement de questions de mécanique, mais encore de sujets de pure philosophie.

On devine ce que dut être cette villégiature dans un des sites les plus pittoresques de France et parmi une société aussi polie et aussi brillante ; quelle consolation dut éprouver Malebranche au milieu de ses tribulations et quelle joie ce fut pour d'Allemans de posséder sur ses terres son plus cher ami auquel il devait écrire : « Ne craignez pas que je vous aime trop ; je ne saurais trop aimer celui qui m'a montré la vérité, et qui, en me la montrant, m'a appris à l'aimer. »

D'Allemans ne voulut pas laisser partir ses

hôtes sans les accompagner durant une partie de la route. Ils traversèrent ensemble la Saintonge et l'Aunis. Là encore Malebranche reçut des honneurs inusités qui firent beaucoup souffrir sa modestie. On se sépara à La Rochelle. A partir de la rentrée de Malebranche à son cloître, rue Saint-Honoré, on perd trace des relations qui suivirent entre l'oratorien et son noble ami du Périgord.

Quoi qu'il en soit, on comprend quelle dut être la douleur de d'Allemans lorsqu'il apprit la mort de son maître, survenue en 1715. Désormais il va se consacrer plus étroitement encore au soulagement des misères qui l'environnent. M. Dujarric-Descombes nous narre de beaux traits de cette charité inépuisable, malgré les épreuves successives que le marquis supporta avec résignation. Sa trop grande confiance en la bonté des autres qu'il jugeait aussi édifiante que la sienne lui attira le désagrément d'être plusieurs fois volé par ses serviteurs ou frustré par les braconniers. Mais la plus fâcheuse histoire fut une sorte de chantage organisé par des gens sans aveu et dont d'Allemans faillit être la victime. Sur treize enfants que la marquise mit au monde, trois filles et un fils naquirent affligés de la perte de l'ouïe et de la parole, funeste effet de la consanguinité, car nous savons que d'Allemans avait épousé sa cousine. Une femme, contrefaisant la sourde et la muette, tenta de se faire passer pour sa fille. Elle se nommait Marie Poupart, ainsi que nous l'apprend l'auteur des *Causes célèbres* :

Une fille publique, nommée Marie Poupart, entreprend de se dire fille du marquis d'Allemans ; elle le soutint pendant trois années entières contre le père et la mère. Le marquis d'Allemans et la dame son épouse, très estimés dans leur province, ont eu la douleur de voir le peuple soulevé contre eux ; il leur en a coûté plus de 100.000 livres ; et enfin, après un arrêt qui déclare qu'elle était supposée, et que son procès lui serait fait pour crime d'imposture, ses émissaires la firent disparaître.

Ce ne fut pas sans peine que le marquis put écarter la calomnie. M. Dujarric-Descombes, dans un *appendice*, nous met sous les yeux les pièces de ce curieux procès. Plus tard, d'Allemans se vit contester ses droits seigneuriaux dans la paroisse de Brassac. L'affaire dura cinq ans ; elle vint successivement à Périgueux, à Limoges, et se termina en appel à Bordeaux, où un arrêt du Parlement en date du 20 août 1723 le condamna aux dépens.

Au milieu de ces tribulations et des deuils successifs qui attristent sa vieillesse, Armand conserve sa sérénité et redouble de dévouement. Tout en continuant de s'occuper de philosophie, nous le voyons prendre grand intérêt aux événements politiques. Il suit les projets de réforme économique tentés par la régence, et s'efforce d'éclairer de ses conseils le gouvernement de Philippe d'Orléans. Profitant d'un arrêt du conseil de régence invitant les citoyens à communiquer leurs idées sur les améliorations à apporter aux affaires publiques, d'Allemans écrit un mémoire de vingt pages, intitulé : *Avis au Régent de France*, où il critique le choix

des intendants et s'élève contre leurs abus. M. Dujarric-Descombes a publié pour la première fois cet important document dont la haute portée historique est indiscutable et qui achève de révéler les nobles qualités du marquis.

Nous avons encore de lui deux autres mémoires intitulés : *Mémoire envoyé à Monsieur le maréchal de Berwick sur la taille en espèce*, et *Mémoire envoyé à Monsieur le duc de Saint-Simon touchant les moyens de réunir la noblesse avec les pairs du royaume.* Ses avis si sages ne furent malheureusement pas écoutés. Saint-Simon, qui n'est cependant pas tendre pour beaucoup de ses contemporains, nous a laissé un fort beau portrait du marquis (1), où il rend pleine justice à ce gentilhomme trop peu connu.

Convaincu de son impuissance, d'Allemans ne s'occupa plus que de religion. Il écrivit un livre contre le protestantisme, auquel appartenaient plusieurs membres de sa famille. Il eut la joie de voir quelques-uns de ses proches se convertir et, grâce à son apostolat, faire leur abjuration complète de l'hérésie de Calvin. Ayant fait son testament et distribué entre ses enfants la fortune de sa femme et la sienne, d'Allemans n'eut d'autre préoccupation que celle de la mort et de son salut. Agé de 75 ans, épuisé par le travail et les infirmités, Armand

(1) *Mémoires* du duc de Saint-Simon, édition Chéruel, 1858, t. XI.

Du Lau, marquis d'Allemans et baron de Champniers, mourut le 16 janvier 1726. Son corps, ainsi que celui de sa femme, repose dans l'église de Champniers.

CHAPITRE XIII

La Ninon du XVIe siècle

LOUISE LABÉ, LA BELLE CORDIÈRE (1)

I

Il n'est pas de période, dans l'histoire de notre littérature lyonnaise, aussi prospère, aussi féconde en œuvres et, pour tout dire, aussi brillante que celle qui s'étend des premières années du XVIe siècle à 1562, date de la publication du *Microcosme* de Maurice Scève et de la révolte des protestants à l'aide des troupes du baron des Adrets.

M. Ferdinand Brunetière, un des rares critiques officiels qui aient daigné s'occuper de l'école lyonnaise, a donc eu raison d'écrire : « On exagérerait à peine si l'on disait de la ville de Lyon qu'elle était vraiment alors (vers le milieu du XVIe siècle), pour la seconde fois dans l'histoire, autant et plus que Paris même, la capitale intellectuelle et poétique de la France (2). »

(1) Notice à une nouvelle édition des œuvres poétiques de Louise Labé.

(2) Ferdinand Brunetière : *La Pléiade française, l'Ecole lyonnaise, Revue des deux Mondes*, 15 décembre 1900.

Le plus récent comme le plus averti des biographes de Maurice Scève, M. Albert Baur, pense de même (1).

Cette situation littéraire privilégiée est due à plusieurs causes : économiques, sociales et morales, et l'on ne comprendrait rien au tempérament si original de Louise Labé si l'on n'en énumérait ici quelques-unes.

II

Par sa position géographique, Lyon s'offrit, dès le Moyen Age, comme un centre de commerce de premier ordre. Située aux frontières de la France, du Dauphiné et de la Savoie, sur deux fleuves navigables qui la mettaient en communication directe avec la Bourgogne, la Suisse et la Provence, cette ville privilégiée était en même temps la porte principale du commerce italien avec le Nord de la France, les Pays-Bas et une partie considérable de l'Allemagne.

Les financiers les plus habiles à cette époque et les plus influents, les Florentins, ne tardèrent pas à fonder à Lyon, dès le milieu du xve siècle, des succursales de leurs banques. Des échanges incessants s'établirent avec l'Italie. D'autre part, Lyon fut choisie, lors de l'expédi-

(1) Albert Baur : *Maurice Scève et la Renaissance lyonnaise*, Champion, Paris, 1906.

tion de Charles VIII, comme base des opérations. Là se croisaient, en effet, les routes par où arrivaient les différentes parties de l'armée du roi de France.

La cour faisait de fréquents séjours dans la ville. Sous Louis XII elle fut même plus souvent à Lyon qu'à Paris, ainsi que sous François Ier. Il en résulta une certaine émulation entre Lyonnais et Parisiens, lesquels considéraient avec jalousie cette préférence. Des fêtes magnifiques s'organisaient, rehaussées par le luxe, la beauté et la multitude des femmes richement parées. Comme la noblesse était en très petite quantité à Lyon, les femmes des bourgeois notables prirent part à ces réjouissances et retirèrent de cette vie brillante des manières délicates et une façon distinguée de s'intéresser aux choses de l'esprit.

Par le contact avec la joie et avec l'Italie s'introduit ici une nouvelle forme de penser et de sentir. On a très finement remarqué que la Renaissance ne s'est pas implantée à Lyon au moyen de livres et de sociétés pédantes, mais par la vie sociale, « par des rapports directs avec des hommes du monde... et elle s'est développée sous l'influence de l'art et du luxe italien, dans une société qui s'adonnait à la gaîté et à des fêtes auxquelles les femmes prenaient part... Voilà pourquoi, ajoute M. Baur (1), la Renaissance lyonnaise est polie, galante, sans aucune inclination à la gauloiserie du Moyen

(1) Albert Baur : *op. cit.*, p. 6.

Age, bien différente de celle du Nord de la France qui a fait naître Rabelais et la plupart des humanistes français... Voilà aussi pourquoi les femmes prennent une part si vive à la vie littéraire de Lyon, beaucoup plus que dans aucune autre ville de la France ».

On comprend. dès lors, avec quelle force a grandi à Lyon le goût des belles-lettres, facilité encore par l'extraordinaire développement de l'imprimerie dans notre ville. Des typographes tels que Seb.-Gryphe, Jean de Tournes, Jean Frellon qui hébergeait Calvin, Etienne Dolet, correcteur chez Gryphe, François Juste, l'éditeur de Rabelais, tout dévoués à l'œuvre de la Renaissance, ne pouvaient qu'attirer les érudits et les humanistes.

Ceux-ci affluèrent en grand nombre. Bonaventure des Périers demeurait à Lyon depuis 1535 pour collaborer avec Dolet à la publication des *Commentaires de la langue latine*. Rabelais y séjourne depuis l'été 1532 jusque vers la fin de 1538. Il remplit ses fonctions de médecin à l'Hôtel-Dieu avec si peu de zèle qu'il se voit congédié. C'est durant son séjour à Lyon qu'il lui naît un fils naturel — Théodule Rabelais — qui ne vécut que deux ans, mais que son père reconnut en lui donnant son nom. Marot vient en 1536 à Lyon. Il est tellement enchanté de la société mondaine de cette ville, des amitiés littéraires, des femmes charmantes et habiles en amour — en particulier de Jeanne Gaillarde — qu'il y retourne à plusieurs reprises et que chaque fois il la quitte à regret.

Adieu, Lyon qui ne mords point,
Lyon plus doux que cent pucelles...

N'oublions ni Lemaire des Belges, ni Mellin de Saint-Gelais, ni Antoine du Moulin, ni Olivier de Magny, ni notre grand Maurice Scève. Illustres prosateurs ou poètes, érudits ou humanistes, archéologues ou artistes, collectionneurs ou mécènes se donnèrent rendez-vous à Lyon où, par surcroît, régnait une grande liberté religieuse et une complète indépendance de pensée.

De ces influences combinées devait naître une doctrine nouvelle qui a beaucoup contribué à l'élaboration d'un idéal tout neuf de l'amour, de la femme, de l'amitié, de la vertu : *le Platonisme*.

Cette religion de la beauté avait été importée à Lyon par les Florentins. Il y aurait, à ce sujet, une curieuse étude à tenter des différences entre le platonisme lyonnais et celui du Nord de la France : celui-ci plus scientifique, plus directement poussé vers l'hellénisme et l'imitation de Platon ; celui-là plus italien, plus enclin aux questions de sentiment et à la joie de vivre. Le platonisme du Nord fut introduit à Lyon par Marguerite de Navarre dont la cour était le foyer de la nouvelle doctrine. Le platonisme lyonnais antérieur ne repose pas d'abord sur l'étude des œuvres de Platon, mais sur l'imitation des usages de la société florentine et sur la connaissance intime de quelques œuvres de la littérature italienne, telle que le *Cortegiano* (1)

(1) *Le Cortegiano* eut deux éditions lyonnaises en 1537 et 1538.

de Baldassar Castiglione, l'*Hécatomphile* (1) de Léon-Baptiste Alberti et surtout le *Canzionere* de Pétrarque.

« Le platonisme ne fit que rendre plus vive la vie sociale que l'italianisme et la longue période de fêtes avaient éveillée à Lyon. On se réunissait dans des salons et, chose remarquable, c'est déjà la maîtresse de la maison qui préside aux réunions. » Mme du Perron a eu son cercle littéraire ; Louise Labé et bien d'autres auront le leur, où les gens d'esprit se feront gloire de défiler.

Nous voyons ainsi renaître l'idéal de la galanterie chevaleresque et un nouveau code d'amour se composer. Toute femme qui veut passer pour instruite s'essaye à la correspondance poétique, chante et joue du luth. Ce féminisme de bon aloi est bien une des plus curieuses caractéristiques de notre Renaissance lyonnaise. Dans la préface de ses œuvres parues chez Jean de Tournes avec privilège du Roi en 1555, Louise Labé, s'adressant à son amie Clémence de Bourges, s'exprime ainsi : « Estant le temps venu, Mademoiselle, que les lois des hommes n'empeschent plus les femmes de s'appliquer aux sciences et disciplines : il me semble que celles qui ont la commodité doivent employer cette honneste liberté que notre sexe ha autre fois tant désirée, à icelles apprendre : et montrer aux hommes le tort qu'ils nous faisoient en nous privant du bien et de l'honneur qui nous

(1) *Hécatomphile*, Lyon, Juste, 1534.

en pouvait venir. » Elle ajoute : « L'honneur que la science nous procurera sera entièrement notre : et ne nous pourra estre oté, ne par finesse de larron, ne force d'ennemis, ne longueur de tems. » Et plus loin : « Ayant passé partie de ma jeunesse à l'exercice de la Musique et ce qui m'a resté de tems l'ayant trouvé court pour la rudesse de mon entendement, et ne pouvant de moymesme satisfaire au bon vouloir que je porte à notre sexe, de le voir non en beauté seulement, mais en science et vertu passer ou égaler les hommes : je ne puis faire autre chose que prier les vertueuses Dames d'eslever un peu leurs esprits par dessus les quenoilles et fuseaux, et s'employer à faire entendre au monde que si nous ne sommes faites pour commander, si ne devons nous estre desdaignées pour compagnes tant es afaires domestiques que publiques, de ceux qui gouvernent et se font obeïr... Pource, nous faut-il animer l'une l'autre à si louable entreprise. »

Bref il s'agit d'un véritable plaidoyer en faveur de la femme écrivain, auquel souscrivent tous les artistes du temps. Chose assez digne de remarque, les relations entre les deux sexes sont si étroites qu'on voit les frères entraîner leurs sœurs, les amants leurs maîtresses « vers la terre nouvellement découverte : la Renaissance de la beauté, de la poésie et de la science ». Pernette du Guillet va jusqu'à remercier Maurice Scève, son amant, de ce qu'il a fait le jour dans la nuit de son ignorance.

III

Ces considérations nous ont semblé nécessaires pour situer Louise Labé dans son véritable climat psychologique et dans l'ambiance de cette Renaissance lyonnaise dont elle est le plus délicat parfum.

On ignore la date de la naissance de celle que Mme Desbordes-Valmore appelait « la nymphe ardente du Rhône ». La plupart des critiques qui se sont occupés de la Belle Cordière la font naître en 1526. Cette date, dit avec des raisons convaincantes M. Charles Boy (1), qui nous a donné la meilleure étude sur la vie et l'œuvre de Louise Labé, doit être rejetée et la naissance de Louise située entre deux dates extrêmes 1515 et 1524.

Même incertitude sur le lieu de cette naissance. Les uns veulent que Louise ait vu le jour à Lyon, rue de l'Arbre-Sec où habitait son père Pierre Labé ; les autres la déclarent originaire de Parcieu-en-Dombes, dans la campagne de sa mère, dont elle deviendra propriétaire et où elle sera enterrée.

Son père, Pierre Charlin ou de Charlieu, dit Labbé ou Labé (2), était cordier. Ce commerce semble fort honorable au XVIe siècle. Plusieurs familles des plus distinguées exerçaient ce genre de négoce. Pierre Labé avait une situation aisée,

(1) *Œuvre de Louise Labé* publiées par Charles Boy, 2 volumes, Paris, Lemerre, 1887.

(2) Nous trouvons ce nom écrit *L'Abé, L'Abbé* ou *Labé.*

à en juger par plusieurs maisons lui appartenant en ville, ainsi que des terres aux environs, et suffisamment d'argent liquide pour cautionner des gens d'ailleurs insolvables. Il fut plusieurs fois marié, d'abord à la veuve Jacques Humbert, prénommée Guillemie ou Guillemette, puis à une certaine Etiennette Roybet. Ces deux unions ne semblent pas l'avoir découragé, puisqu'il convole en troisièmes noces avec Antoinette Taillard. Il meurt en 1552.

Louise Labé, croit-on, naquit de la seconde femme, Etiennette Roybet. Douée des plus précieuses qualités de l'esprit elle se consacra de bonne heure à l'étude des arts et belles-lettres. Son père lui donna une éducation soignée et des maîtres excellents. Dans sa troisième élégie qui est presque une autobiographie, elle nous offre un tableau fidèle des occupations de sa jeunesse :

Lors qu'exerçoi mon corps et mon esprit
En mile et mile œuvres ingénieuses.

La broderie, qu'elle nomme l'art de *peindre avec l'esguille*, l'occupe ainsi que la musique

Louise ha voix que la musique avoue
Louise ha main qui tant bien au luth joue.

Guillaume Paradin, dans ses Mémoires sur l'histoire de Lyon, déclare que Louise « estoit instituée en langue latine dessus et outre la capacité de son sexe ». Elle écrivait aussi en italien et en espagnol.

Dans le même temps se placent ses premières expériences d'amour.

Je n'avois vu encore seize hivers
Lors que j'entray en ces ennuis divers :
Et jà voici le treizième esté
Que mon cœur fut pour amour arresté.

Elle repoussa un vieux poète italien qui s'en fut mourir en Espagne et elle aima un certain homme de guerre qui, semble-t-il, l'a dédaignée. C'est alors qu'elle entreprend de chanter sa peine en vers tendres et passionnés, où l'accent de la plus forte douleur lui dicte les plus belles strophes que l'amour ait jamais inspirées à notre Sapho lyonnaise. S'adressant à l'infidèle et, s'examinant devant Dieu, elle dit :

J'ay de tout tems vescus en son service
Sans me sentir coulpable d'autre vice
Que de t'avoir bien souvent en son lieu
D'amour forcé, adoré comme Dieu.

Et plus loin elle semble vouloir sacrifier son amour au bonheur de son amant. Cet élan enflammé lui dicte les beaux vers suivants :

Goutte le bien que tant d'hommes désirent :
Demeure au but où tant d'autres aspirent :
Je ne dy pas qu'elle ne soit plus belle :
Mais que jamais femme ne t'aymera,
Ne plus que moy d'honneur te portera.

Ici se place l'aventure de Perpignan qui a tant occupé les commentateurs. La plupart ont cru que Louise Labé avait suivi à cheval l'armée commandée par le Dauphin en 1542 et avait assisté au siège de Perpignan, capitale du Roussillon. La légende est jolie et plus joli encore le nom de *Capitaine Loys* que les gentils-

hommes, émerveillés de la bravoure de notre héroïne, lui décernèrent.

La vérité est tout autre. Il est de fait que Louise savait piquer un cheval et jouer de l'épée à ravir. Elle-même a écrit à ce sujet des vers révélateurs :

> Mais quoi ? amour ne put longuement voir
> Mon cœur n'aimans que Mars et le savoir.

Or ces qualités guerrières ne se montrèrent pas dans une expédition réelle contre les Espagnols, mais dans un tournoi auquel elle prit part sur la place Bellecour à Lyon, lors du passage du Dauphin dans notre ville, se rendant à Perpignan. Montluc déclare qu'il ne vit jamais armée plus brillante, plus luxueusement équipée. La jeunesse lyonnaise, partagée en deux camps, Espagnols et Français, simula la prise de la capitale du Roussillon. Louise Labé joua son rôle, aux côtés de son frère François Labé, ainsi qu'avaient accoutumé les dames, en ce temps où l'usage du cheval était commun aux deux sexes par suite du peu d'emploi des voitures.

Quoi qu'il en soit, l'amour devient sa grande affaire. Très entourée, très désirée, la Belle Cordière est célèbre pour sa beauté et son esprit. L'un trouve dans son nom l'anagramme *Belle à soy*, un autre fait la description de ses charmes, un troisième l'appelle la dixième Muse. Ainsi se forme autour d'elle un cercle d'admirateurs et de beaux esprits qui la visitent, lui dédient des vers, goûtent ses « exquises confitures ». Sa maison est le rendez-vous de la haute

société. « Elle y recevait gracieusement, écrit du Verdier, seigneurs, gentilshommes et autres personnes de mérite, avec entretien de devis et discours ; musique tant à la voix qu'aux instruments ou elle estoit fort duicte, lecture de bons livres Latins et vulgaires, Italiens et Espagnols, dont son cabinet estoit copieusement garni. »

Entre temps c'était son mariage, dont on ne saurait donner la date exacte. Une chose seule demeure certaine, c'est que Louise était mariée en 1551, sans qu'on puisse dire depuis quand. Son époux, Ennemond Perrin, était marchand cordier à Lyon et beaucoup plus âgé que sa femme, car dans un acte daté de 1531, Ennemond Perrin agit comme majeur. De plus, le testament de Louise de 1565 nous apprend qu'il a cessé de vivre, puisque la Belle Cordière y est qualifiée de *Veuve de sire Ennemond Perrin, en son vivant bourgeois citoyen de Lyon.*

Dans des vers à la louange de Louise Labé on fait la description de son jardin en ces termes :

Un peu plus haut que la plaine,
Ou la Rone impetueus
Embrasse La Sone humeine
De ses grands bras tortueus,
De la mignonne pucelle
Le plaisant jardin estoit.

Ce jardin faisait l'angle de la rue Confort et d'une ruelle tendant à Bellecour (1). Le mari,

(1) *Notice sur la rue Belle-Cordière à Lyon, contenant quelques renseignements biographiques sur Louise Labé et Charles Bordes.* Lyon, J.-M. Barret, 1828.

Ennemond Perrin, possédait sur cet emplacement un jardin et une maison. C'est là que vécut notre héroïne jusqu'au temps où elle se retira à Parcieu, dans sa maison de campagne.

Ici doit prendre place la grave question des mœurs de Louise Labé. Devons-nous croire toutes les accusations d'impudicité dont on l'a accablée, ou essayer, comme s'est efforcé de le faire M. Cochard (1), de laver son honneur et de la présenter, dans un siècle assez dissolu, comme un modèle de chasteté ? Disons tout de suite que ce problème, d'ailleurs secondaire, ne sera jamais résolu.

Dans ses *Documents historiques sur la Vie et les Mœurs de Louise Labé*, M. P.-M. Gonon s'est plu à réunir tous les textes témoignant pour ou contre la vertu de Louise. Ces documents sont amusants à feuilleter à cause de leur parfaite contradiction. Les uns la défendent de toute faute, les autres l'accusent des pires actes d'immoralité. Il est absolument impossible de peser à leur juste poids ces documents, et de discerner le vrai du faux. Autant il serait imbécile de refuser tout amant à Louise, comme le veut ce bon Cochard, autant il est peu naturel, par amour du scandale, de transformer cette charmante femme en gouge et en louve ivre. Quoi qu'il en soit, on ne peut citer des noms. Maurice Scève, bossu ou boiteux, et d'ailleurs l'amant de Pernette du Guillet, doit être écarté.

(1) Cf. la notice sur Louise Labé que M. Cochard a mise à l'édition de ses œuvres parue chez Durand et Perrin, Lyon, 1824.

L'ode de Baïf,

> O ma belle rebelle
> Las, que tu m'est cruelle...

n'est pas une preuve suffisante. Seul Olivier de Magny semble avoir eu des chances et avoir joui des faveurs de ce beau corps. Son rôle en cette affaire ne fut pas brillant. Il écrivit en 1559 des vers intitulés : *A sire Aymon* où il ridiculise fort malhonnêtement Ennemond Perrin. Etait-ce dépit d'amoureux éconduit, basse vengeance ou nécessité de l'amant qui décoche une flèche au mari avant de quitter le lit de l'épouse ? On ne sait qu'une chose : c'est que cette ode fut une mauvaise action.

Pour bien juger les mœurs de la Belle Cordière, on oublie peut-être trop d'évoquer les conceptions morales de l'époque où elle vivait. L'idéal de vertu de ce temps était bien différent du nôtre. La *virlu* italienne est surtout un appel à la puissance, à l'individualisme affranchi de préjugés, à la joie païenne, au libre développement des instincts.

La beauté et l'amour passent alors avant toute autre considération morale, si bien qu'on en vient à glorifier les courtisanes et que, le style lyrique aidant, on vante leur chasteté et leur honnêteté au point que de simples lecteurs peuvent se faire illusion sur la qualité sociale des héroïnes ainsi célébrées. Nombre de courtisanes vivaient alors à Lyon où l'argent, rapidement gagné, était plus vite dépensé. Beaucoup d'entre elles étaient fort adroites en l'art

de faire des vers et de jouer du luth. Leur instruction était assez étendue et leur conversation digne des plus fins lettrés. Lorsqu'on parle d'elles on dit toujours « la très chaste, très honorable, très vertueuse dame », ce qui déroute un peu. Louise Labé fut-elle du nombre des *cortigiana onesta* ? On n'a aucune chance d'éclaircir la question. Le mieux est encore de puiser dans les documents du temps, comme le dit si bien M. Baur, « sans cette galanterie posthume et cette pruderie sentimentale qui ont si souvent faussé les jugements sur cette femme célèbre ».

On peut, semble-t-il, alléguer en sa faveur les mœurs de l'époque qui permettent tout écart d'imagination et qui acceptent les plus grandes hardiesses de langage. Les admirateurs de Louise ont pu chanter en latin certains détails de sa beauté, comme dans la fameuse pièce imprimée à la suite de ses œuvres, *De Aloysæ Labœæ osculis*, sans que personne y ait trouvé à redire. Il y a loin, à cette époque, de la parole aux actes.

Il faut aussi noter à sa décharge le rang distingué occupé par la Belle Cordière : l'affection pour son mari qui lui permit d'éditer ses poésies, ce à quoi il n'aurait peut-être pas consenti si ses vers s'étaient adressés à d'autres qu'à des amants imaginaires, comme cela se pratiquait souvent ; son testament du 28 avril 1565 qui respire la plus angélique piété et où nous relevons des dons importants aux œuvres de charité et des legs pour célébrer des messes à son intention ; enfin son amitié pour Clémence de

Bourges, jeune fille de haute noblesse, à qui elle dédie son livre. Peut-être n'aurait-elle pas osé se mettre ainsi sous le patronage de la vertu si elle avait été connue de tous pour une femme de mauvaise vie. Il est vrai qu'on a reproché à Clémence de Bourges d'avoir été la maîtresse d'un homme que Louise Labé aurait ensuite détourné d'elle à son profit. Mais ceci est une légende. La jeune fiancée de Jean du Peyrat ne lui survécut pas, mourut jeune et entourée du plus haut respect. Ses funérailles furent magnifiques et son corps porté à découvert en grande pompe, le front couronné de fleurs blanches. Quant aux jugements des contemporains, certains sont évidemment suspects et parmi eux celui de Calvin, protestant hypocrite, habitué aux calomnies et fertile en injures.

Par contre, presque toutes ces raisons alléguées en faveur de l'honnêteté de la Belle Cordière n'ont rien de probant et pourraient aussi bien être retournées contre elle. C'est ainsi, comme nous l'avons déjà fait pressentir, que le langage des contemporains n'est pas un gage sûr, les épithètes de très *chaste*, très *honnête* étant employées à tout propos et s'adressant aussi bien aux courtisanes qu'aux dames respectables. De plus, bon nombre de femmes légères étaient fort pieuses, s'appliquaient à soulager les pauvres, à soutenir des ordres religieux. Enfin des esprits chagrins trouveraient encore à suspecter l'amitié de Louise pour Clémence de Bourges. A l'époque où la Belle Cordière publia ses œuvres, de fâcheux bruits commençaient à

courir sur ses mœurs, peut-être voulut-elle y couper court en se mettant sous un haut patronage, ce qui, de sa part, était fort habile. — Telles sont résumées, assez objectivement croyons-nous, les raisons pour et contre la vertu de cette Ninon du XVIe siècle.

Nous ne savons rien des derniers instants de Louise Labé. Elle vivait depuis plusieurs années dans la retraite de sa propriété de Parcieu, ne venant que peu à Lyon. C'est pourtant à Lyon que « malade et au lit » dans la maison d'habitation de Thomas Fortini, elle dicta son testament. Fortini appartenait à la colonie florentine si importante à Lyon au XVIe siècle, et nombre de ces riches banquiers, « ces messieurs de la nation florentine », avaient dû se rencontrer dans les salons de la Belle Cordière. Fortini était presque du même âge que Louise, étant né le 22 septembre 1513, et semble avoir été son conseiller. Il fut nommé exécuteur testamentaire. Louise lui confie l'administration de ses biens pendant vingt ans, sans aucune reddition de compte. N'ayant pas d'enfants elle élit pour ses héritiers universels Jacques et Pierre Charlin, dits Labé, ses neveux, et leur substitue, s'ils viennent à mourir sans enfants, les pauvres de l'Aumône générale de Lyon, avec défense d'aliéner ses propriétés. Heureuse disposition, car Jacques et Pierre Charlin ne survécurent pas longtemps à leur tante, puisque les pauvres des hospices de Lyon étaient déjà, le

4 décembre 1569, en possession des biens qui leur avaient été substitués.

Pernetti place la mort de Louise Labé au mois de mars 1566. M. Brouchoud croit qu'on peut la reculer jusqu'au 25 avril ; enfin sur les registres de Delaforest, M. Boy a lu : « *Le vendredi* 30 *août* 1566, *Claude de Bourg, tailleur de pierres de Bourg-en-Bresse, demeurant à Lyon, confesse avoir reçu du sieur Thomas Fourtin, présent, la somme de douze livres deux sols t., pour avoir taillé une pierre de tombeau et sur icelle fait les escriptaux et armes de la feu dame Loyse Charly pour icelle eriger sur son vase à Parcyeu.* » Cette pierre ne nous a pas été conservée.

IV

L'œuvre de Louise Labé est légère. Elle se compose d'une épître dédicatoire « à Mademoiselle Clémence de Bourges lionnoize », d'un charmant essai dialogué, en prose, intitulé : *Débat de Folie et d'Amour*, de trois élégies et de vingt-quatre sonnets. Ainsi que cela se pratiquait alors sans vergogne, la Belle Cordière a fait suivre son œuvre des pièces de vers qu'elle avait reçues en hommage, sous ce titre : *Escriz de divers poètes à la louenge de Louise Labé lionnoize.*

Rien n'est plus gracieux que cette fable intitulée : *Débat de Folie et d'Amour*, « la plus jolie parmi les modernes », au dire de Voltaire, narrée

avec entrain et maîtrise par la Belle Cordière. Il s'agit de l'éternelle dispute entre la Folie et l'Amour pour connaître qui des deux doit céder le pas à l'autre, dialogue « traité en prose à une époque où tout n'était que ramage d'oiseaux et d'oisillons éveillés par Ronsard et Du Bellay », dit un peu sévèrement M. Boy. Mais ce morceau domine tellement son siècle qu'on ne saurait trop l'apprécier. Le style est ferme, très clair, bien différent de celui des contemporains pétrarquisants, et, pour dire le mot, un des chefs-d'œuvre de la langue française. Cette œuvre seule prouverait à quel point Louise Labé diffère de Maurice Scève, dont quelques-uns ont voulu qu'elle ait subi l'influence. Rien de plus faux. A cette époque de formation de la langue on reste étonné de l'aisance du style et de la perfection de la forme. La prose de Rabelais peut seule rivaliser avec celle du *Débat*.

Quant à ses sonnets on a dit justement qu'ils représentaient, en miniature, un épisode du poème inépuisable de l'amour. Encore qu'il soit puéril de vouloir chercher dans ces vingt-quatre sonnets les débuts, le nœud et le dénouement d'une crise sentimentale, la pensée se poursuit avec méthode et ordre, et ces poèmes ne semblent plus des morceaux détachés, sans suite entre eux, mais « les assises méthodiquement élevées d'un petit temple réservé au culte d'une divinité ».

Celle-ci se nomme Amour. Louise Labé, c'est tout l'amour et toute la poésie fervente. Les documents sur cette charmante femme, on l'a

vu, manquent ou sont contradictoires. Nous avons précédemment réuni et cité ceux qui donnent le son le plus authentique. Mais qu'avons-nous besoin de confidences ou d'indiscrétions. Le plus précieux d'elle-même, ses trois élégies et ses vingt-quatre sonnets nous restent. Ils demeureront à jamais, car l'humanité est avide d'amour et, s'il nous suffit de dire d'un homme ou d'une femme « ils ont aimé », que dirons-nous d'un poète qui a su enguirlander ses transports de strophes fleuries, tout embaumées d'idéal, et cadencer ses vers au rythme de son cœur !

CHAPITRE XIV

Nos deux Sœurs françaises

COLETTE ET BÉRÉNICE (1)

Parmi les figures de femmes si fines, si ardentes, si mélancoliques dont s'éclaire l'œuvre volontaire de Barrès, celle de la jeune Colette brille du plus pur éclat. C'est la petite source qu'on aperçoit, de loin, sur le flanc de la colline, et dont l'eau fraîche miroite au soleil. Elle étincelle, comme un diamant perdu dans la verdure. A mesure qu'on avance, sa lumière s'atténue ; à notre approche, elle s'évanouit. On la cherchait : elle est là qui fuse, discrète, à nos pieds.

Colette nous enthousiasme donc par les rayons émanés d'une gloire qui s'ignore et, lorsqu'on a pénétré son caractère, par son humilité et son tendre sacrifice.

Dans le cadre qui l'exalte, elle prend la valeur d'un puissant symbole : l'image de l'honneur. En elle-même, Colette n'est qu'une douce vierge.

(1) A propos de la publication de *Colette Baudoche* par Maurice Barrès. *Juven*, 1908.

Qu'elle est touchante, cette Antigone d'une patrie mutilée, ainsi surprise dans son devoir quotidien !

Et tout de suite je veux rapprocher Colette de Bérénice.

Ce voisinage de deux sœurs, également dignes de notre amour, n'offense pas. Car si la pudeur de l'une pouvait s'effaroucher de la vue d'une courtisane un peu mièvre, l'amitié de l'autre pour des paysages évocateurs, jointe à une assez belle résignation, la prépare à la parure d'une âme chrétienne.

La décision à la Corneille dont Colette a fait preuve, au sortir de la cathédrale, par un matin fameux de septembre, a quelque peu ébranlé ses nerfs. Simon qui, par l'intermédiaire de Philippe, a fait la connaissance des dames Baudoche, a proposé un voyage dans le midi de la France. Celles-ci, traversant Aigues-Mortes, ont désiré voir cette étrange Bérénice dont leur compagnon les a si souvent entretenues, en ayant soin de taire quelques détails biographiques un peu difficiles.

Cet audacieux de Simon qui cultive ses idées avec méthode a donc ménagé une entrevue. Et voilà pourquoi nous retrouvons ces dames installées dans la pâle maison de Rosemonde.

C'est par une discrète après-midi d'octobre. Notre charmante société babille, confortablement assise dans le grêle jardin, entouré de cinq à six arbres et bordé d'une haie bien taillée. Devant les yeux se découpe le carré intact des

hautes murailles crénelées, coupées de tours et se développant sur deux kilomètres, dans une transparence de pleine mer.

L'émouvante simplicité du paysage remplit ces dames d'un trouble religieux. La petite veuve, déjà marquée par la mort, mais qui s'attache, en ses derniers jours de vie, à laisser autour d'elle un souvenir ineffaçable, a pris dans sa jeune main brûlante la main de Colette. Elle la caresse et s'attendrit encore.

« Mon amie, lui dit-elle (1), votre âme est tout près de la mienne. Une même émotion nous a faites sœurs. Toutes deux nous incarnons, dans le fond obscur de nos êtres, la conscience magnifique d'une race. Je suis pauvre de pensées et vous n'êtes pas savante, mais les siècles nous ont façonné une parfaite sagesse, une intelligence supérieure qui tient moins de la raison que de la vie. Un sûr instinct nous domine.

« Ces régions mangées de soleil, ces étangs chargés de vapeurs bleues, ces ruines glorieuses, ces oliviers bossus, cette plaine semée de cailloux et creusée par l'âpre mistral, se réfléchissent dans mon cœur dévasté. Je suis leur prolongement ; chaque mot que j'exhale dit la

(1) Il est assez invraisemblable que Bérénice et Colette, petits êtres faibles qui tirent leur puissance du profond de leur inconscient, et dont la sagesse siège surtout dans un instinct infaillible, soient clairvoyantes au point d'analyser réciproquement leur valeur représentative et d'objectiver leurs sentiments. Mais on peut supposer que, pour Bérénice, les fréquentations de Simon, la maladie, la fièvre qui doivent l'emporter, ont affiné sa sensibilité jusqu'au raisonnement. Quant à Colette, la crise dont elle sort victorieuse, et qui la rend si frémissante, lui a pu donner soudain une conscience étendue de tout ce qu'elle porte en elle de précieux et de national.

qualité de ce paysage. Parler de moi, c'est donc parler d'Aigues-Mortes. Je suis la substance vivante de cette campagne, de cette tour Constance. Elles me tiennent des discours dont je peux me demander si ce n'est pas moi qui les leur ai soufflés. C'est là seulement que je me plais.

« Et vous-même, ma jeune sœur sans tache, que seriez-vous sans ces remparts mouillés de pluie, ces honnêtes bâtiments, ces moulins pleins de bruit, ces tilleuls dressés le long des miroirs d'eau, que toutes vos habitudes, votre grâce et votre rêverie résument ? Une jeune fille sans précision, aux gestes incertains.

« Une merveilleuse accoutumance aux choses déjà senties, déjà palpées par des ancêtres, des paysages familiers, des mœurs sévères dont la tradition ne s'use pas, donnent à votre personne son plus précieux accent.

« Vigilante amie, combien de générations de vignerons intègres, de commerçants appliqués, de petits bourgeois sans bassesse a-t-il fallu pour édifier votre perfection ? Vous resplendissez de certitude et vous vous mouvez parmi quantité d'évidences. Dans cette vieille cité de Metz où les souvenirs ne sauraient se ternir, les incidents les plus vulgaires prennent de l'ampleur. Il n'est pas de fêtes, de promenades, de visites à la Moselle, de conversations entre commères sur le pas des boutiques qui ne soient représentatives de ces destinées interrompues dont vous êtes la touchante image. Chacune des perles de ce très pur collier dort dans l'écrin de

votre cœur qu'une main étrangère n'a pu saisir. »

Colette sourit, un peu confuse de cette allusion trop directe à son amour blessé. L'étrange aspect de ces lieux inconnus d'elle et le visage mélancolique de Bérénice dans ses vêtements de deuil ne laissaient pas de l'impressionner.

Après s'être tournée vers sa mère, dans un joli mouvement de pudeur, elle retira sa main de celle de Bérénice et, la portant à sa poitrine, dit un peu vite :

« Madame, j'ai cru démêler dans vos paroles le sens dont s'éclaire notre commune existence.

« Vous êtes le charme de ce jardin et l'esprit d'Aigues-Mortes. Ame populaire, âme religieuse, instinctive, somme de tout ce qui nous entoure, vous régnez ici, comme on dit que je domine en Austrasie. Je ne suis qu'une pauvre fille, humble et honnête, mais comment pourrais-je manquer d'enthousiasme à vivre au bord d'une fontaine d'héroïsme ?

« Notre ville ne vise pas à plaire aux sens, comme Aigues-Mortes. C'est une place fortifiée, avec une belle cathédrale et des collines grandioses ; une ville pour l'âme, un ordre, une discipline. Nous sommes tenus par le passé et, peut-être trouveriez-vous nos rires un peu graves, mais forts, mais pleins de santé morale. Votre imagination, contractée par le romantisme, se plie aux souples rêveries, s'assortit à cette nuance d'oisiveté triste que déroule la Camargue. Je viens, moi, d'un lieu sanctifié par

des milliers de laboureurs et de militaires. Je surgis d'un sol vigoureux avec la volonté de ne pas subir, de n'accepter que ce qui s'accorde avec le sentiment intérieur de mon pays. »

La conversation tomba. Toutes deux s'absorbaient dans leurs pensées, songeaient à leur enfance.

Bérénice, les yeux mi-clos sous ses grands cils mélancoliques, enveloppée d'un châle aux teintes grises, revoyait la vaste pièce qu'occupait le musée du roi René dans une lourde et humide construction, les murs recouverts d'une tapisserie de haute lice, l'abondante collection de panneaux peints, mi-gothiques, mi-flamands, les peintures d'Avignon qui formèrent sa conscience.

Plus que tout l'attendrissait le souvenir d'une adorable petite poupée, image de Notre-Dame en or qui s'ouvrait par le ventre et où l'on voyait la Trinité. Le goût lui revenait de ces longues après-midi qui l'accueillirent seule, parmi ces beautés finissantes, habiles à lui composer une âme chimérique.

Puis c'était l'allée calme des Alyscans, le cloître de Saint-Trophime humide et écrasé, la tour Constance éclaboussée de lumière et, plus près d'elle encore, le vol des ibis roses sur les étangs enfiévrés, immensément silencieux, l'atmosphère chargée d'eau d'Aigues-Mortes, où se fond la mémoire de M. de Transes et la vision plus trouble d'un funeste séjour à Paris.

Colette a penché sa nuque souple. Les mains

jointes, à présent, sur ses genoux serrés, dans l'attitude gracieuse d'une vierge blonde, elle évoque les rues étroites, le quai Félix-Maréchal, les peupliers dressés comme des glaives, les paysages épurés, spiritualisés qui bordent sa bonne ville, les coteaux plantés de vignes, de sapins et de mirabelliers, le son des cloches, l'intimité de la vie de famille, l'atmosphère religieuse de cette Lorraine tendue, prête à se réveiller au son des clairons français, ces coutumes sévères qui donnent un excellent entraînement à la bravoure, chacune des vertus humaines de sa petite patrie façonnée par de jeunes énergies frémissantes.

Elle dit :

« Les sentiments vrais qui sommeillaient en moi, j'en ai pris conscience d'étrange et cruelle façon. Je puis vous l'avouer, Madame, à cette heure où mon cœur s'est ressaisi, encouragé par tout le sang de mes ancêtres, un instant j'ai cru déchoir.

« Pour vulgaire que fût M. le Dr Frédéric Asmus, sa bonté et sa conscience loyales m'ont émue. J'accueillis sa conversation barbare mais touchante, et m'attachai à son âme droite, à mesure que son goût se purifiait à notre commerce. Ce rude Allemand, perdu dans de hauts problèmes métaphysiques, raisonneur et buveur de bière nous fit bien rire. Qu'il était ridicule avec ses coussins rembourrés des cheveux de sa fiancée, ses énormes porte-cigares en fausse écume, ses étonnements de Teuton en

face de notre langage mesuré et poli ! Tout de même il s'imprégnait de notre culture ; il cédait peu à peu à l'attrait de cette Lorraine ; l'ordre de nos sentiments le pénétrait de leur suggestion sublime.

« Or, vaut-il la peine, pour une Messine, de conquérir un Prussien aux idées françaises, si l'on risque de n'être plus saluée par les dames de Metz ? Ainsi, désireuse d'agir au mieux de l'honneur, je pesais en moi ces divers sentiments, tandis que mes mains composaient des guirlandes pour la messe commémorative des soldats morts pendant le siège.

« Le jour de cette cérémonie arriva. Que vous dirai-je, madame, que vous n'ayez deviné ! Je suis d'un pays où tous sentent et pensent ensemble. Agenouillée au bas de l'immense nef de la cathédrale tendue de noir, je reposais, je baignais dans les grandes idées qui mettent en émoi le fond religieux de notre race. Du catafalque, chargé de fleurs, surgissait je ne sais quelle leçon enivrante. Et je pensais :

« Ma vie est entourée d'ombres glorieuses. Comme ils accourent, ces fantômes d'espérance, aux sons farouches du *Dies iræ* ! Comme ils m'effleurent, m'envahissent, me surveillent ! Mon sentiment s'accorde avec celui de toutes ces familles mortes dans la plaine de Gravelotte. A cet instant d'enthousiasme lucide j'ai reconnu l'impossibilité de transiger avec ces héros. J'ai donc choisi la voie que m'assigne l'honneur à la française.

« Me comprendrez-vous, madame, vous qu'un

doux individualisme tourmenté ? Mais ce mariage me détournait de ma véritable loi, et pouvais-je aimer un Allemand ? »

Elle dit cela d'une voix très ferme. Mme Baudoche, émue jusqu'aux larmes, embrasse sa petite fille avec orgueil.

« J'ai eu quelques relations, répond Bérénice, sans remarquer le sourire de mauvais goût de Simon. Je ne crois pas avoir fréquenté de Prussien. Mais votre docteur Asmus me rappelle Charles Martin. Encore que j'aie été indulgente à ce dernier, il représente assez, sur le plan sentimental, le genre de distinction que peut avoir un professeur allemand bourré de notions toutes formelles. Vous et moi, mon amie, sommes chacune à notre façon harmoniques à notre pays. Nous avons répugné à bouleverser, sous mille cultures, la part originelle que nous reçûmes de la race. C'est pourquoi, Frédéric Asmus et Charles Martin, je les appelle nos *adversaires*. Ils ne sauraient s'approcher de notre âme et encore moins nous comprendre. Ils demeureront en perpétuelle opposition avec nos certitudes.

« Pourtant, ajoutait-elle, avec un peu d'amertume, je crois que vous ne m'enviez pas. Vous avez pleinement raison. Votre supériorité m'enchante et me confond.

« Quoique j'aie aimé la danse, j'ai toujours manqué de mesure ; tantôt m'élargissant jusqu'à l'ordre du monde, tantôt me contraignant jusqu'à me resteindre à Aigues-Mortes dont je

ne sortirai pas vivante. Vous, belle Colette, vous paraîtrez à beaucoup moins captivante que moi, mais combien plus noble et d'un exemple plus sûr ! Vous avez développé normalement vos puissances, conciliant tout : synthèse admirable, vivant dans une ville étroite, mais sachant l'élargir de toute la patrie. Alors que j'oscillerai toujours entre l'ordre de l'univers, c'est-à-dire entre un absolu chimérique et un romantisme non sans beauté, mais trop individuel, vous avez du premier coup trouvé votre équilibre. Je ne suis qu'un instant pittoresque d'exquises sensations ; vous, vous réalisez un geste éternel, le sens de la vie, la vérité de l'Occident. »

Le soir approchait. La froide maison de Rosemonde aspirait le soleil couchant à travers les glaces de ses larges baies. Chacun se recueillait dans une pieuse émotion. Le petit âne trottinant vint appuyer sa tête sur l'épaule frissonnante de la douce malade. Les canards se hâtaient en boitant vers la basse-cour. Les yeux de Bérénice s'emplissaient de larmes.

Colette disait :

« On m'a conté, madame, votre enfance parmi les merveilles d'un musée. Là se trouvait une tapisserie toute semée de grands herbages, de petits enfants et de rosiers à roses parmi lesquels plusieurs dames à devises faisaient personnages d'Honneur, de Noblesse, de Désintéressement et de Simplicité. Vous remarquâtes surtout ces deux dernières figures et, votre vie

durant, ces chers visages de Désintéressement et de Simplicité évoqueront les résignations de la solitude. Peut-être nous serions-nous aimablement complétées à jouer ensemble dans cette salle du roi René, car j'aurais fait d'Honneur et de Noblesse l'image de mes aspirations naissantes. »

« Oh ! mon amie, reprit Bérénice, qu'un attendrissement suffoquait, vous avez su choisir la meilleure part. Je fus maladroite à accepter la vie. Je me suis complue à tort dans une existence somptueuse et triste ; et voilà pourquoi je vais mourir.

« Aujourd'hui, je sais bien des choses, ajoutait-elle avec un sourire désolé, tandis que Colette se jetait à ses pieds en sanglotant. Nul n'échappe à sa loi et demain je serai dans un froid cercueil aux côtés de M. de Transes. Mais à présent que je vous connais, que j'ai goûté à vos paroles, à la fierté de votre cœur, je pars avec l'amertume du devoir méconnu et trop tard compris.

« Oui, on me le dira, — et dans un dernier geste de coquetterie elle relevait sa tête lasse — je suis plus belle que vous ; mes yeux, mes lèvres, mes mains, tout mon corps sont adorables ; mais je n'ai connu que l'amour, et mon âme se fane.

« Comme vous êtes plus resplendissante, ô noble et tendre vierge, avec vos luttes poignantes et la victoire de votre honneur ! Ah ! votre pureté me fait envie, car elle rayonne de

foi et de gloire ! A l'innocence vous joignez la vertu magnifique. C'est pour me punir de mes fautes que la nature m'a rendue si chétive, si dangereuse peut-être, et m'a conduite aux bords de ces étangs malsains. Je m'incline donc vers vous, ma jolie fleur messine, dont l'honnête parfum embaumera tous les cœurs fervents. De vous avoir un instant respirée, j'ai senti peser sur moi le blanc manteau de mon enfance. »

Une extrême faiblesse accablait Bérénice. A présent c'était le crépuscule rosé et, par-dessus la haie du jardin, on voyait s'avancer de lourdes vapeurs.

Mme Baudoche proposa de rentrer. On fut obligé de porter Bérénice défaillante, déjà touchée par le froid de la mort. Colette s'empressait.

Et Simon, en se retirant, songeait :

« La qualité de ces deux âmes est exquise. De leur union pourrait naître un modèle d'existence audacieuse et disciplinée.

« Bérénice, d'un doigt subtil, nous fait toucher le fond de notre essence, cet inconscient fugitif d'où naissent les aspirations sans limite de notre moi et de l'homme libre.

« Avec Colette nous prenons position au centre des réalités bornées qui nous entourent ; elle nous conduit, sans paralyser aucun de nos désirs, à l'ordre et à la pleine science des exigences héréditaires.

« L'étendard qu'elle brandit est assez large pour nous abriter sous ses plis de sagesse et satisfaire tous nos transports, car des milliers de bras maintiennent sa hampe solidement fichée dans notre sol, et ses banderoles claquent librement dans l'azur. »

CHAPITRE XV

Et cette petite fille (1)

Moi aussi, disais-je à Barrès, j'ai mon Philippe, seulement il s'appelle Georges. Le vôtre, mon cher Jammes, se nomme Bernadette.

Bernadou est tout sourire et toute joie. Cela se dit de chacun de ses enfants. Mais on a bien le droit de se croire le père le plus heureux de l'univers. En cela réside notre rayonnement, et nous pardonnons à un père son orgueil, à un amant ses éternelles confidences, sachant que notre fierté paternelle et que notre passion ne le cèdent en rien aux exaltations les plus magnifiques.

Encore que je ne connaisse pas votre fille, vos pages, mon cher Jammes, me l'évoquent avec une telle gracieuse précision que je la sens vivre à mes côtés, que je me penche sur son souffle, que toute sa souple personne m'est familière.

(1) A propos de *Ma fille Bernardette*, par Francis Jammes un vol. in-16, *Mercure de France*, Paris, 1910.

Il y a un pied potelé, fait pour jouer, que deux fines mains palpent et amènent à hauteur d'une bouche fraîche — ce premier œil de l'enfant ; il y a des rires pour rien du tout, des pleurs pour une dent douloureuse ; il y a une petite voiture avec des dentelles qui frissonnent ; un âne en caoutchouc qui siffle quand on lui presse le ventre ; une poupée probablement déjà sans bras ni jambes ; un réchaud, la nuit, avec des bulles d'eau qui grésillent ; il y a enfin un cœur rapide et chaud, et puis, dans l'atmosphère environnante, l'âme de tous les ancêtres.

Il y a aussi une grande ombre penchée sur ton sommeil et où tu emmêles tes doigts, Bernadou. Car l'enfant se sent si faible, qu'avant de fixer ses pieds au sol, il veut déjà tâter du solide et s'accrocher à ses parents. Mon fils se pend à mes cheveux. Bernadou, mon cher Jammes, vous tire la barbe.

Ah ! comme je te vois bien, Bernadou, malgré ma myopie ! Si j'étais peintre, je tracerais en deux coups de crayon ton portrait. Oui, ce ne serait pas malin du tout, car ton père t'a dite tout entière et mieux que cet honnête Taine, lequel incliné sur sa nièce cherchait à percer le mystère des premiers balbutiements, pour confirmer sa thèse sur l'Intelligence.

Moi aussi j'espérais savoir si mon fils prononcerait d'abord *pa*, *ma* ou *bé*. Eh bien ! j'ai absolument manqué mon expérience. Je ne suis pas plus avancé qu'au premier jour. Je n'ai entendu que des rires, je n'ai vu qu'une petite fleur vi-

vante et fragile, appelée à son tour à créer l'univers.

Bernadou, le monde s'offre à toi comme un alphabet dont tu assembleras les caractères, pour former au gré de ton imagination des lois, des rapports, ou plutôt des dieux. Cette jeune âme ivre de vie est quelque peu panthéiste ; elle se sent environnée d'êtres bons ou méchants qu'elle appelle ou repousse avec l'aide de son père.

Voici le gave bleu comme ton regard, Bernadou ; voici les Pyrénées « aux pétales échancrés » ; voici toute la nature que borne seule ta fantaisie et que tu découpes en objets, en paysages, en choses pour ta joie. Oui, tu es bien en possession de tout cela, dès lors que tu respires et que tu projettes au-devant de toi le monde.

Une seule chose t'échappe. De celle-ci tu n'es plus maîtresse. Bien mieux elle te domine, te tient prisonnière avec amour, te capte dans de doux liens. Petite chrysalide, ta race t'enveloppe d'un mystique cocon. Elle est ton héritage comme ta sagesse.

Tu as bien pu créer les fleurs, les pins, le petit âne têtu, la poupée floconneuse et froufroutante, la chienne qui gambade sur tes pas et jusqu'à ces dragées que tu croques déjà. Pour ce miracle, il t'a suffi de naître, mais comment refuserais-tu obéissance aux vivants et aux morts qui te conditionnent et par qui tu connais le bonheur d'exister !

Comme il nous faut admirer l'honnêteté et la clairvoyance de ton père, lequel, au seuil de ta

frêle vie, au bord de ton blanc berceau, campe les portraits de tes ancêtres, tes morts ! Il n'y a rien là d'austère ni d'attristant, mais une grande paix qui descend sur tes jours et le parfum d'une expérience séculaire, ton instinct et ta sécurité.

On ne te parlera pas de toi d'abord, mais de ton bisaïeul Jean-Baptiste et de sa Guadeloupe ; de ta bisaïeule Antoinette dont il ne reste « que du corail, de la soie et deux raisins d'or qui tremblaient à ses oreilles » ; de ton grand-père paternel, modeste receveur ; de ton grand-oncle, violent et bon.

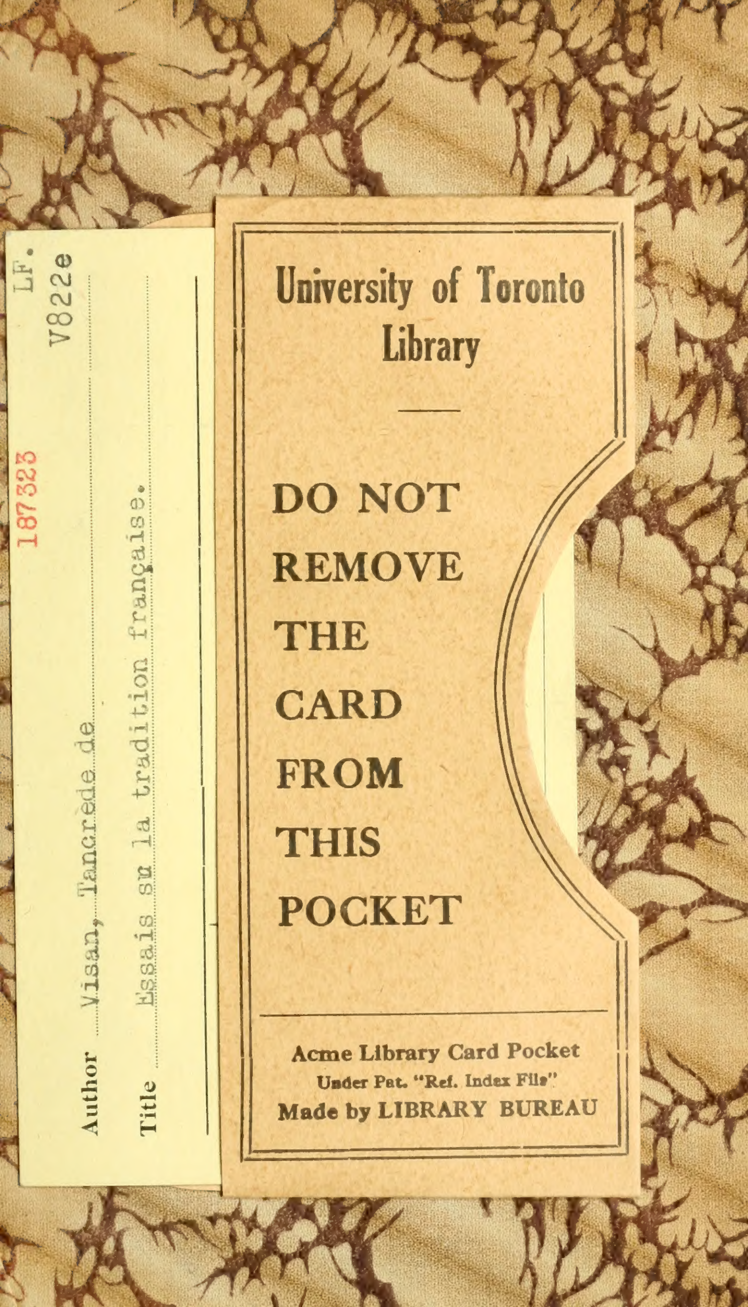
En s'occupant d'eux on détaille ton âme. De celui-ci tu auras peut-être l'étrange sourire et la mélancolie, de celle-là la tendresse parfumée et la grâce flexible, la ronde gaîté et la rude santé de cet autre.

Escortée par cette science, tu goûteras entre ton père, ta mère et ta grand'mère le bonheur ami de ta petite maison « toute simple aux gros murs honnêtes dans le jardin de laquelle on cueille des chasselas et des noisettes ». Peut-être n'auras-tu jamais d'autres horizons que ton gave, tes Pyrénées, la ferme dite Au Chou ! Peut-être voyageras-tu, comme tes ancêtres, et iras-tu ailleurs prendre une plus sûre conscience de ta petite patrie, qu'importe ! A l'heure que je t'écris, j'entends rire mon fils et sa bonne chanter une romance barbare. Cette musique ne me gêne pas. Mon enfant saura bien distinguer et préférer tout seul les airs de France, ceux de nos paysans et de nos vieilles

légendes. Il est comme toi de l'Occident, je veux dire du pays qui nous donna la chevalerie ou le goût de la politesse et cette solide sensibilité qu'on nomme les cathédrales.

TABLE DES MATIÈRES




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
LF.
V822e
187323
Author Visan, Tancrède de
Title Essais sur la tradition française.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 17 04 16 001 5